
B 954,310


BOOKSELLER
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ÉTUDES DE GRAMMAIRE COMPARÉE

DE L'ORIGINE

ET DE L'ÉVOLUTION PREMIÈRE

DES

RACINES DES LANGUES

PAR

RAOUL DE LA GRASSERIE

Docteur en droit, juge au Tribunal civil de Rennes,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique,
Membre de la Société de Linguistique et de la Société de Législation
comparée de Paris, de l'Académie de Législation de Toulouse,
De la Société des Gens de Lettres.



PARIS
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR
6, rue Mézières et rue Madame, 26
(Ci-devant 25, Quai Voltaire)

1895

DE L'ORIGINE

ET DE L'ÉVOLUTION PREMIÈRE

DES RACINES DES LANGUES

ÉTUDES DE GRAMMAIRE COMPARÉE

DE L'ORIGINE

ET DE L'ÉVOLUTION PREMIÈRE

DES

RACINES DES LANGUES

PAR

RAOUL DE LA GRASSERIE

Docteur en droit, juge au Tribunal civil de Rennes,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique,
Membre de la Société de Linguistique et de la Société de Législation
comparée de Paris, de l'Académie de Législation de Toulouse,
De la Société des Gens de Lettres.



PARIS

J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR

6, rue Mézières et rue Madame, 26

(Ci-devant 25, Quai Voltaire)

1895

DE L'ORIGINE

ET DE L'ÉVOLUTION PREMIÈRE

DES

RACINES DES LANGUES

La question de l'origine des langues a été l'objet d'essais nombreux, mais surtout avant le progrès de la science linguistique moderne ; c'est dire qu'ils étaient tous aprioristiques et basés sur de pures hypothèses, tellement que, lorsque la linguistique fut devenue une vraie science, non seulement elle les répudia, mais elle s'interdit à elle-même cette recherche, et déclara qu'il fallait se contenter d'étudier le seul domaine accessible, déjà assez vaste et intéressant d'ailleurs, celui de l'évolution du langage soumise à de véritables lois dont une partie déjà était découverte. On doutait que de telles lois eussent régné sur sa formation elle-même; du moins, on l'ignorait, et l'on croyait qu'il était impossible de le savoir. En effet, les langues connues semblent d'origine récente ; même si l'on remonte aux plus anciennes, celles qui ne se révèlent que par des inscriptions, celles-là semblent des langues en pleine décadence, ou au moins en pleine civilisation. Il eût fallu reconstituer leur type proethnique, ce à quoi on a pu réussir quelquefois au moyen d'inductions ingénieuses, mais toujours d'une manière problématique. L'état apparent semblait seulement conduire à deux conclusions : 1° un grand nombre de langues étaient irréductibles entre elles, et par conséquent n'avaient

pas eu d'origine commune, d'où polygénie linguistique ; 2° le caractère des racines primitives de chacune restait absolument inconnu. Il fut réputé antiscientifique de faire une recherche scientifique là où les méthodes de la science étaient inappliquables.

Cependant, quelques auteurs, s'inscrivant en faux contre ce défi, contre ce déni de science qui attaquait une des branches les plus importantes à la fois de la psychologie et de la linguistique, tentèrent, avec le peu de secours que les faits positifs leur apportaient et sous la lumière de leur raisonnement aidé quelquefois malheureusement de leur imagination, d'explorer ces régions lointaines du temps. Ils le firent psychologiquement plutôt que linguistiquement, observant le langage de l'enfant, en tirant des conclusions pour celui primitif des peuples ; recherchant ce qui avait dû se passer, et obtenant de faits rares, que leur présentaient des vocabulaires pris çà et là, des inductions générales. Ils s'accordaient à reconnaître que l'onomatopée matérielle, celle qui consiste à rendre un son, un cri de la nature par un son identique de la voix humaine, devait se trouver à la base du langage; mais, lorsqu'il fallait descendre de ce qui avait dû être à ce qui avait été, ils ne pouvaient faire l'application de leur système qu'à un petit nombre de mots, la plupart interjectifs ; le reste du langage restait tout entier dans l'ombre. Leurs investigations étaient d'ailleurs assez bornées, parce qu'ils n'étaient pas linguistes ; ils tiraient, comme philologues, leurs exemples de langues dérivées ou appartenant à la même souche, ou de langues éloignées et sauvages qu'ils ne connaissaient que de seconde main, et par conséquent ils ne pouvaient procéder que très ingénieusement, mais non scientifiquement. Quant aux linguistes de spécialité, ils avaient conservé le parti pris de s'abstenir ; d'ailleurs, la science de la linguistique, en ce qui concerne les langues qui n'étaient ni aryennes, ni sémitiques, n'était pas assez avancée pour se diriger de ce côté avec une sûreté suffisante.

Nous entreprenons aujourd'hui, tout en reconnaissant l'extrême difficulté de la tâche, mais avec plus de confiance résultant des progrès nouveaux faits par la linguistique depuis quelques années, de rechercher quelle a été l'origine du langage, ou, pour nous exprimer d'une manière plus précise, l'origine des racines des langues. Il est vrai qu'on a été jusqu'à prétendre qu'il n'a

jamais existé de racines d'une manière réelle, qu'elles ne sont que le résultat d'une abstraction faite des mots entiers existants ; de même, du reste, que le mot lui-même ne serait qu'un fragment détaché de la proposition, seule unité réelle. Cette opinion, quoique soutenue par un éminent linguiste, ne peut être vraie qu'au point de vue sensationnel et à une époque postérieure, mais non matériellement : le composant a nécessairement précédé le composé. En réalité, il a existé une époque où le langage, c'est-à-dire la langue, quelle qu'elle fût, ne se composait que de racines.

Mais comment ces racines s'étaient-elles formées? Le procédé de formation était-il uniforme et a-t-il été le même pour toutes? S'il était le même, et si le matériel à employer, c'est-à-dire les sons, était le même aussi, les racines de toutes les langues devaient-elles être communes, ou, au contraire, le même procédé pouvait-il être employé différemment, de manière à causer une diversité originaire? L'identité des racines, si elle existe, doit-elle faire conclure à une communauté d'origine, ou simplement à l'unité de l'esprit humain travaillant séparément, mais aboutissant aux mêmes résultats? Telles sont les questions ardues que nous croyons pouvoir résoudre, et nous ajoutons, car cette addition est nécessaire, pouvoir résoudre scientifiquement.

Ces questions appartiennent à un double domaine, le psychologique et le linguistique, et à leur domaine indivis ; l'une et l'autre de ces deux sciences ne peuvent, dans leur isolement, les résoudre : il leur faut pour cela leur secours mutuel. Les preuves sont linguistiques, les conclusions sont psychologiques surtout. Nous apporterons, pour édifier notre théorie, des faits matériels et certains ; sans doute, l'interprétation de ces faits peut être discutée, mais non les faits eux-mêmes qui constituent ainsi une base solide. Nous les avons accumulés, car les comparaisons très nombreuses donnent seules aux inductions une valeur ; nous n'éliminerons pas ceux qui peuvent être contraires à nos conclusions, car le lecteur doit avoir entre les mains toutes les pièces du procès.

Comment les faits présents pourront-ils nous faire conclure aux phénomènes très anciens qui ont dû se baser sur les faits d'alors? En anthropologie, en géologie, on retrouve les faits anciens, ou leurs traces, et alors la conclusion se fait de l'ancien

à l'ancien, logiquement, et non du nouveau à l'ancien, peut-être dissemblable. Le fossile phonétique, le fossile psychologique vont manquer à la linguistique, et sans le fossile, comment même commencer la recherche des origines? Cela est vrai, d'autant plus que les formes archaïques, qu'on rencontre certes dans le langage, ne remontent qu'à une époque relativement peu éloignée. Aussi c'est précisément seulement lorsque nous avons cru rencontrer de véritables fossiles du langage, remontant à une époque générale prélinguistique, que nous avons cru pouvoir entreprendre la présente étude ; comme on le verra, ces fossiles existent, on les trouve surtout dans une partie spéciale du discours, les pronoms; ceux-ci forment comme la couche volcanique du langage, qui affleure de temps en temps à la surface, nous l'établirons sans peine ; ils peuvent nous servir de guide dans ces époques obscures.

De même, une grande difficulté consiste à dégager des mots, comme on dégage le métal du minerai, les racines anciennes. Dans un long espace de temps, de si grandes modifications se sont produites, qu'il est extrêmement difficile d'en reconnaître la forme primitive, opération cependant préliminaire pour en rechercher ensuite l'origine. Mais certains mots sont restés réfractaires à travers les siècles à ces modifications, apparaissent encore dans leur état premier, ou dans un état très voisin de celui-ci, et peuvent être pris comme sujets d'étude directe, sans cette préparation préalable et dangereuse qui pourrait faire dévier et fausser toutes les indications.

La recherche de l'origine des racines ne nous a pas suffi. Nous avons voulu faire assister à l'évolution ultérieure du langage, non à son évolution totale, mais à ce qui forme le complément nécessaire de l'étude de la formation; en d'autres termes, nous présentons ici les amorces de l'évolution. Comment la racine une fois trouvée va-t-elle sortir de son inertie? Elle n'est pas le langage; ce n'en est que l'élément. Elle ne peut qu'exprimer l'idée, et même seulement un petit nombre d'idées, et nullement leurs réunions, ni les pensées; il faut qu'elle se mette en mouvement. Comment le fera-t-elle? Ici encore se pose une question que les linguistes n'ont pas résolue, ou plutôt qu'ils ont résolue seulement incidemment et très diversement. Suivant les uns, une racine, tant qu'elle reste isolée, n'a pas de vie véritable,

elle est hors la grammaire, elle ne peut ni se mouvoir, ni se reproduire. Tout lui vient du dehors, c'est-à-dire d'autres racines. Les unes agissent sur les autres par attractions et répulsions, et se communiquent la vie qu'à elles seules elles ne peuvent se donner.

Nous ne sommes pas de cet avis, et nous démontrerons que chaque racine est douée d'un mouvement et d'une vie propres, même avant d'entrer en rapport avec aucune autre ; elle se multiplie, se transforme, se redouble, s'étend en tous sens, et sans sortir de la racine on pourrait constituer toute une grammaire suffisant aux besoins d'une psychologie rudimentaire.

Après l'étude de la formation, étude du développement de la racine.

Ce n'est pas tout : nous avons voulu observer quels étaient les premiers rapports des racines entre elles, si ces rapports s'étaient faits partout de la même manière, si la syntaxe avait pris de suite différentes directions, si la psychologie grammaticale des divers peuples, unique au fond, ne s'était pas cependant ramifiée sur un point essentiel : la manière d'associer les idées, de les coordonner, de les subordonner, et d'établir l'équation traduite par le langage, la proposition. Puis nous poursuivons les systèmes divergents à l'origine, et nous voyons ce qu'ils sont devenus dans le cours du temps, sous l'empire de ce mécanisme général dans le développement de la nature : la condensation et la raréfaction successives. Cette évolution est essentiellement psychique. Ne le sont pas moins les phénomènes de polarisation et d'analogie que nous essaierons de décrire, et dont l'action et la réaction impriment leur fluctuation au flot du langage et de la pensée.

Notre étude se divise ainsi naturellement en trois parties :

1° De l'origine des racines, ou de l'onomatopée objective et de l'onomatopée subjective du langage, cette dernière, l'onomatopée subjective, en étant considérée comme le facteur principal.

2° Du mouvement propre de la racine, de sa croissance et de sa décroissance.

3° De l'évolution première du langage, à propos de laquelle nous envisageons l'expression des idées et de la pensée dans

son premier état grammatical, et les racines dans leurs premières actions et réactions réciproques.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir trouvé en cette matière toute la vérité, ni rien qu'elle, mais nous pensons avoir découvert, et ce serait beaucoup sans doute, une partie de la vérité. Il va de soi que nous avons banni de nos recherches tout *à priori.*

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ORIGINE DES RACINES

OU DE

L'ONOMATOPÉE SUBJECTIVE ET OBJECTIVE

Quelle est l'origine des racines d'une langue ? Cette origine est-elle la même pour toutes, en ce sens que c'est le même procédé qui sert à les former? Ces questions si intéressantes sont des plus difficiles, tellement que la linguistique contemporaine a craint de s'en occuper, comme touchant à l'origine du langage qui nous restera peut-être toujours inconnue. Il y a dans cette recherche plus d'hypothèses que de faits devant soi, et il est facile d'être subjectif et aprioristique, au lieu d'obéir à l'*objectivité* de l'observation qui est la seule bonne méthode. C'est cependant cet essai redoutable que nous tentons aujourd'hui.

L'origine de toutes les écritures est certainement l'imitation graphique des objets ou des actions qu'on veut représenter; elles n'ont aucun rapport avec les sons : ce sont des peintures et des dessins; tout le monde sait comment on élargit d'abord le champ de l'écriture hiéroglyphique qui de *représentative* devint *symbolique*; puis elle entra peu à peu en rapport avec les sons par le procédé *acrologique*; le mot peint conserve sa figure, même en dehors de sa signification pour sa première syllabe, puis tous les autres mots de signification différente dont la consistance phonétique était identique à cette première

syllabe purent s'écrire avec la même figure syllabique ; puis la figure n'exprima plus que le premier phonème du mot : dès lors on eut l'écriture alphabétique, celle qui est la plus parfaite.

L'analogie indique que ce qui a eu lieu dans le langage écrit doit s'être produit aussi dans le langage parlé ; seulement pour l'oreille il ne s'agit pas de peindre, mais toujours cependant d'imiter. Imiter comment ? En reproduisant les sons produits par les objets ou par les actions envisagées. On dénommera un chat, par exemple, par le mot : *miau*, imitation du miaulement ; le coucou par son nom actuel qui n'est que la répétition de son cri ; le chien par *wa*, *wau* ; de même l'action de briser par des interjections comme *crac*, celle de tomber par *pouf*, etc.

Si tous les objets étaient bruyants, si toutes les actions étaient accompagnées d'un bruit, ce procédé envelopperait alors toute l'origine du langage. Mais deux difficultés se présentent. La plupart des objets sont silencieux ; la plupart des actions s'accomplissent sans bruit appréciable. Comment alors les exprimer ? Ce n'est pas tout, même les objets qu'on peut exprimer par leur bruit, comme par exemple les animaux par leur cri, émettent des bruits qu'il est impossible d'imiter. Par exemple, on désigne bien tel oiseau en imitant son chant, si celui-ci est simple et articulé, comme celui du coucou (*cou-cou*), celui du hibou (*hou-hou*), celui de la poule qui glousse (*glou-glou*), celui du pigeon (*rou-rou*), mais les chants des autres sont inimitables, ils sont trop compliqués, et trop modulés, non articulés. Ces objections ont été si fortes que les noms d'animaux, même ceux dont les cris sont simples ne s'expriment pas souvent par l'imitation de ces cris. Le chat, par exemple, a un nom qui généralement ne ressemble ni de près ni de loin à *miau*. Peut-être l'homme a-t-il d'ailleurs peu goûté cette imitation servile, et son caractère nettement subjectif, son imagination n'ont pas voulu de cette copie matérielle et objective.

On se demande alors qu'elle a pu être l'origine des racines, puisque celles-ci ne dérivent qu'exceptionnellement de l'onomatopée que nous venons de décrire et qui est l'onomatopée proprement dite ou objective. Il n'y a que deux réponses : l'origine des racines est due au hasard ; alors ces racines doivent être différentes dans chaque langue pour le même objet et être irréductibles les unes aux autres ; ou bien elle est due à un autre

principe, principe commun à toutes et qui a dû par conséquent produire des identités.

Suivant nous, l'origine des racines n'est pas dans le pur hasard et n'est pas différente pour chaque langue. S'il en était ainsi, le langage, qui dans le cours de son évolution est si scientifique, si logique, serait, au contraire, antiscientifique et illogique dans ses commencements. Un tel résultat aurait lieu de surprendre. Toute la nature a des lois et des lois fixes ; mais le langage n'en aurait pas eu, au moins à l'extrême origine, car dans tout le temps postérieur on lui en trouve. Il est vrai que dans l'état actuel de la science, il y a des langues qui n'ont aucun rapport entre elles, qui n'ont pas de racines communes. Mais est-ce la réalité ou n'est-ce qu'une apparence? Si l'on compare, sans préparation suffisante, trois mots : l'un latin, l'autre allemand, le troisième russe, on ne découvrira aucun rapport entre ces trois langues qui sont pourtant apparentées. Les langues réputées aujourd'hui irréductibles seraient, il est vrai, apparentées en tout cas de plus loin, mais qu'importe! N'a-t-on pas déjà trouvé d'étroits rapports entre l'Indo-européen, le Sémitique et le Chamitique? Il faudra pour d'autres langues remonter jusqu'à une époque où elles étaient encore à l'état fluide, les documents de cette époque manqueront, et la parenté, pourtant réelle, pourra ne jamais être retrouvée, et n'en exister pas moins.

L'*origine* du langage est scientifique, aussi bien que son *évolution* ultérieure. Elle repose sur un principe commun à toutes les langues, l'*onomatopée subjective*.

Qu'est-ce que cette onomatopée ?

Lorsque l'imitation du son des objets par ceux de la voix est impossible, ne pouvant faire l'*imitation directe*, ton a dû faire l'*imitation indirecte*. Or, pour comprendre cette imitation indirecte, il faut venir à quelques comparaisons prises dans les phénomènes physiques.

Les phénomènes du *son*, de la *lumière*, de la *chaleur*, de l'*électricité* ont un fondement commun : le *mouvement ;* par lui toutes les forces de la nature sont *réversibles*; les diverses couleurs sont l'effet de mouvements plus ou moins rapides de l'éther, de sorte qu'on peut en dresser une véritable gamme ; les notes de la musique sont aussi le résultat de mouvements plus ou moins rapides ; il en est de même de la chaleur à ses divers degrés, de

l'électricité à ses diverses intensités. On a dès longtemps pressenti les rapports qu'il pouvait y avoir entre les couleurs et les sons, entre les résultats visuels et ceux auditifs ; on en était d'ailleurs averti par la concordance qu'il y a dans notre sens entre l'odorat et le goût. Maintenant la science a démontré que cette concordance était véritable, et l'on peut dresser ainsi qu'il suit la gamme synchronique des couleurs et des sons :

Nombre de vibrations par seconde.

	Couleurs		Notes
1 rouge.	514,000,000,000,000	1 ut. . .	517,3
2 orangé.	557	2 ré. . .	582,0
3 jaune.	584	3 mi. . .	646,6
4 vert	621	4 fa. . .	689,7
5 bleu	670	5 sol . .	776,0
6 indigo.	709	6 la. . .	862,2
7 violet.	752	7 si. . .	970,0

Comme on le voit, il faut s'entendre, il n'y a pas coïncidence et identité ; aucun son n'a le même nombre de vibrations que telle ou telle couleur ; de plus, les distances proportionnelles entre les sons et celles entre les couleurs ne sont pas les mêmes, mais à côté d'une gamme de sons, il y a une gamme de couleurs, composée à peu près du même nombre d'éléments et montant comme l'autre par la précipitation des vibrations.

Le rapport entre les deux gammes est donc un rapport de parallélisme et en même temps de synchronisme approximatif. Une couleur plus accélérée a plus d'affinité pour un son accéléré dans ses vibrations ; une plus lente dans les oscillations des vibrations qui la transmettent a plus d'affinité pour un son plus lent.

Si l'on fait entrer maintenant dans la comparaison l'influx nerveux qui est la manifestation de la sensibilité de l'homme et de sa pensée, on voit aussi que cet influx est animé d'un mouvement ; que lorsque le mouvement s'accélère, le sentiment est vif ou gai ; que, dans le contraire, il est lent ou triste. C'est de cette manière et non d'une autre qu'on peut rendre les sentiments par la musique. Tel sentiment ne répond nullement à



tel son, et même la musique est impuissante à rendre l'ensemble des sentiments par un moyen *direct*. Mais sentiment et musique entreront en rapport par un *substratum* qui leur est *commun* : le *mouvement*; ils deviendront *synchroniques*. Si le sentiment devient vif, la musique sera plus rapide ; s'il est désordonné, la musique rompt sa mesure ; s'il est triste, les notes seront plus lentes ; elles seront aussi plus graves, car la gravité d'une note est sa lenteur interne.

Tout ce que nous venons de dire n'est qu'une série de comparaisons qui n'a pour but que de faire mieux comprendre ce qui va suivre.

Ne pouvant reproduire le bruit que font les objets où les actions, on chercha à en reproduire le mouvement, et cette reproduction, exacte cette fois, se fit par le geste ; la mimique donne par ses mouvements extérieurs ceux intérieurs des sentiments et ceux extérieurs des objets ; elle exprime bien surtout les actions : *lever*, *baisser*, *déchirer*, *aplanir*, *prier*, etc. ; mais il s'agit là d'une imitation directe : or à son tour cette imitation est limitée ; si elle représente bien les actions, elle représente mal les objets, et d'ailleurs elle est du domaine de la mimique et non de la parole. Pour celle-ci l'*imitation directe du mouvement est impossible*. Mais il ne faut pas oublier que la *parole* est *mouvement* elle-même, mouvement puisqu'elle est un son, et que le son est un mouvement. Le mouvement de la parole est parallèle au mouvement des objets et des actions, et il peut devenir synchronique. Bien plus, il peut lui être analogue non seulement par la rapidité ou le ralentissement, c'est-à-dire par des éléments quantitatifs, mais par la douceur ou la force ou la dureté, par la force, par le timbre aussi, c'est-à-dire par des éléments *qualitatifs*.

Des exemples feront mieux sentir cette vérité. Voici des actions d'une grande douceur : *nager*, *glisser*, se *baigner*, *couler ;* on choisira naturellement pour les exprimer les phonèmes qui s'accomplissent physiologiquement d'une manière analogue, quelques-unes des liquides, par exemple l'*l*, et les labiales aspirées *f*, *v*, qui sont aussi très douces : d'où *fluo*. Au contraire, si l'action est dure, on emploiera pour l'exprimer les gutturales et l'*r*, par exemple, dans le Sanscrit *krû*, faire, qui exprime l'énergie ; celle du mouvement guttural sera synchronique à celle de l'action.

C'est ce synchronisme, ce parallélisme du mouvement des

organes de la phonation et du mouvement de l'action et de l'objet exprimés, qui constituent notre onomatopée subjective.

Elle est *subjective* en ce qu'elle exprime l'idée (action ou objet) par un mouvement qui s'accomplit en nous, mouvement en correspondance avec celui du concept à rendre. Elle est l'inverse de l'onomatopée objective qui ne s'occupe pas de notre organe, ni de son mouvement propre, mais seulement de l'objet dont on cherche à reproduire le bruit.

Tels sont les deux moyens d'expression qui ont été employés pour former les racines primitives.

Ils ne régissent pas seulement le langage proprement dit, le langage articulé, mais aussi les deux autres modes vivants d'expression du sentiment et de la pensée : le *cri*, le *geste*. Le cri qui a survécu dans notre *interjection* est tantôt subjectif et tantôt objectif. Le subjectif est notre interjection ordinaire qui imite par les modulations de notre voix et le choix des voyelles les mouvements de nos sensations. L'objectif existe surtout dans la langue Mandchou, où l'on imite d'une manière interjective les divers bruits de la nature en ce qu'ils ont de sensationnel. Le geste imite aussi, non pas le bruit, mais le mouvement, tantôt des impressions de notre âme : alors il est subjectif, tantôt des objets eux-mêmes qui se rapprochent, s'éloignent, sont lents ou rapides, et alors il est objectif. Comment la parole, le cri et le geste peuvent-ils donc réaliser l'onomatopée des mouvements ? Quant à l'écriture, elle rentre dans un autre ordre d'idée : figurative, elle peint ; alphabétique, elle devient purement conventionnelle, et n'a plus aucun rapport naturel ni avec les objets, ni avec les sons ; cependant elle indique les mouvements dans la ponctuation ; à ce titre la ponctuation est aussi tantôt objective quand elle marque les repos plus ou moins absolus du discours, tantôt subjective quand elle marque les mouvements de l'esprit par le point exclamatif ou interjectif ; il ne faut pas d'ailleurs oublier que l'écriture alphabétique n'est qu'une extension de la figurative.

Nous ne nous occuperons ici principalement que de l'onomatopée subjective et de l'objective dans le langage articulé.

Ces deux onomatopées ont des points de contact, mais diffèrent essentiellement.

L'objective est depuis longtemps connue, mais on doit constater qu'elle n'a été qu'un facteur très borné de l'origine du lan-

gage, par cette raison simple qu'elle n'est que l'imitation du bruit imitable des objets et des actions, et que les objets et les actions silencieux ou à bruit imitable sont en petit nombre. Au contraire, la subjective est restée jusqu'à ce jour inconnue, et cependant a eu un rôle capital : elle a fait presque seule la création du langage d'abord informe ; aussi c'est sur elle que nous concentrerons notre attention. Nous ne traiterons de l'objective qu'à la suite et pour être complet sur ce sujet. Nous démontrerons que beaucoup des faits relevés jusqu'à ce jour comme appartenant à l'onomatopée objective appartiennent en réalité à la subjective.

Cependant quelques-uns de ces faits sont d'un caractère mixte : ils peuvent s'observer aussi bien objectivement que subjectivement. Par exemple, la racine qui a la signification de *mère* a souvent été relevée comme identique dans une foule de langues et comme appartenant à l'onomatopée objective. Nous verrons qu'on peut la considérer comme appartenant aux deux ; c'est ce qui a fait sa généralité et sa persistance.

L'onomatopée subjective s'applique surtout aux mots grammaticaux ; c'est là, du moins, qu'on peut la constater avec toute certitude.

CHAPITRE PREMIER

DE L'ONOMATOPÉE SUBJECTIVE

Cette onomatopée peut être observée dans les diverses parties du discours, mais il y en a où son observation est extrêmement dangereuse : c'est le substantif et le verbe. En effet, les formes se sont très altérées, et pour rechercher s'il y a onomatopée, il faut obtenir la racine première. C'est ainsi que dans le Sanscrit *duhitar* on ne saurait se demander s'il y a quelque rapport entre les phonèmes et l'idée de *fille*, on serait induit en erreur : la racine est *duh*, traire; encore moins pourra-t-on comparer *duhitar* à *filia*. Ce danger-là n'est pas très grand cependant : on est averti par la désinence *tar* qu'on n'a pas affaire à une racine ; il sera plus grand dans *tochter* qui n'est pourtant que la transformation de *duhitar*. De même, il ne faut pas observer le radical germanique *sohn*, fils,

mais le ramener d'abord au radical *su*. D'autre part, grâce à la sémantique, le sens des mots a considérablement varié, et quelquefois même on est arrivé à un sens diamétralement opposé au premier. C'est ainsi que le mot sanscrit *adri* signifie à la fois *nuage*, *chantre*, *montagne*, *soleil*, *arbre*, *mesure*; il faut d'abord dégager le sens primitif. Si l'on prend les mots les plus simples, *pa-ter*, *ma-ter*, on voit que le Sanscrit fait dériver *pa* (papa) et *ma* (maman) des verbes *pa*, protéger, nourrir, et *ma*, mesurer, créer, tandis que, d'après l'analogie des autres langues, c'est l'idée de *nourrir* qui dériverait de celle de *père*. Il y a eu des remaniements et des couches successives de langage qui rendent l'investigation incertaine. Cependant, c'est dans ces mots que l'onomatopée subjective a dû avoir le plus d'action, car ce sont des notions concrètes, primitives.

On penserait que, dans les mots abstraits et de relations, l'onomatopée subjective est moins fréquente, et que ces mots doivent se rapprocher des signes conventionnels ; ce serait une erreur. C'est précisément dans ceux-là que cette onomatopée s'observe mieux et que nous allons l'étudier. C'est qu'en effet ils sont très courts, nécessaires, et n'ont pas subi de grands changements, ils ne se composent que d'une racine pure; aussi se comparent-ils plus sûrement entre eux dans les diverses langues et les compare-t-on mieux aussi avec les actions ou les objets eux-mêmes. De plus, certains de ces mots, les pronoms personnels, sont très anciens, de nature essentiellement subjective, comme nous l'avons démontré ailleurs, et conservent encore aujourd'hui l'état archaïque : ce sont des *révélateurs*. De même les adverbes simples, les signes de négation ou d'interrogation.

Dans le présent chapitre nous allons rechercher les traces de l'onomatopée subjective dans : 1° le pronom personnel ; 2° le pronom interrogatif; 3° la négation ; 4° les indices des cas ; 5° ceux des nombres ; 6° les indices des temps ; 7° le verbe être, et sommairement dans; 8° les noms des parties du corps ; 9° les noms de parenté 10° les noms des objets à l'usage immédiat de l'homme : vêtements, armes, maisons, ustensiles ; 11° les mots de nombre.

C'est, en effet, là que se trouve le cercle spécial de la subjectivité. Tous les autres objets sont envisagés objectivement. La plupart des sauvages peuvent bien dire abstraitement *soleil*, mais ils ne peuvent dire *vêtement*, mais seulement *mon vêtement*, *ton*

vêtement, etc. Or, c'est surtout dans le domaine subjectif que l'onomatopée subjective a régné, quoiqu'elle se trouve aussi au-delà, mais plus rarement.

En outre, les mots de ces catégories sont plus usités que les autres : ils se répètent à chaque instant ; l'homme primitif n'en connaît pas beaucoup d'autres. Ils sont, en général, morphologiquement simples, ce qui prouve que l'esprit de l'homme s'y est d'abord et surtout appliqué.

Mais si l'onomatopée subjective a été le facteur de leur formation, comme cette onomatopée doit produire, si on l'emploie, logiquement tel résultat, c'est-à-dire telle racine, il va s'ensuivre que la plus grande partie des langues devra posséder pour la même idée simple la même racine primitive. Cette conséquence est inéluctable. Elle sera, du reste, la preuve de notre théorie. Si les racines, prétendues résulter de l'onomatopée subjective, sont différentes, c'est que l'onomatopée n'existe pas en réalité.

Cependant il ne faudrait pas pousser trop loin ce raisonnement. De même, en effet, que dans l'onomatopée objective tous les peuples n'entendent pas de la même façon les bruits des objets et des actions, de sorte que l'harmonie imitative n'est pas tout à fait la même pour l'oreille de tous les hommes, de même ici tous n'appliquent pas exactement tel mouvement d'articulation de son à tel mouvement d'une action ou d'un objet. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, on rend ordinairement le pronom de la 1re personne par l'articulation la plus sourde, comme convenant mieux au repos, car pour le *moi* on ne sort pas de soi-même, tandis qu'au contraire le pronom de la 2e personne implique un effort pour sortir de soi, et on choisit pour l'exprimer le phonème le plus éclatant ; mais quelques peuples considèrent, en un autre sens, que le *moi* est la personne la plus importante et que le son le plus éclatant lui convient, tandis que la 2e personne, le *non-moi*, doit être exprimée par un son plus sourd ; il y a différence de point de vue.

Souvent aussi il y a eu chez le même peuple des points de vue divers qui ont amené à l'emploi simultané de plusieurs racines pour la même idée, puis il y a eu lutte entre ces racines, l'une a éliminé l'autre ou bien l'a réduite à ne subsister que pour certains cas spéciaux.

D'un autre côté, le phonème choisi et primitif, pour exprimer

la première personne, par exemple, n'échappe pas aux lois de l'évolution phonétique, et d'ailleurs dès l'origine peut présenter des variantes, pourvu que celles-ci dérivent naturellement du mot fondamental. Mais ces déviations eurent plus d'écart qu'elles ne pourraient en avoir aujourd'hui. Dans ces temps les oscillations phonétiques étaient très larges, et l'on pouvait d'un point de départ donné parcourir successivement toute la gamme des sons.

Ces observations faites, nous passons à la constatation et à l'interprétation des faits.

Mais, pour faire cette investigation avec ordre, il ne faut pas perdre de vue que les racines sont de deux espèces différentes : 1° celles qui expriment des êtres, des faits ou des états objectifs, les racines dites significatives, qui ont servi à former les substantifs et les verbes ; 2° celles qui expriment des relations, soit de lieu, soit de temps, soit logiques, racines abstraites vis-à-vis des premières, et ayant un certain caractère subjectif. C'est précisément dans celles-ci que l'onomatopée subjective domine.

PREMIÈRE DIVISION

RACINES PRONOMINALES

Les racines de cette sorte sont dites pronominales, parce que leur emploi le plus remarquable est la formation du pronom ; mais ce n'est pas leur unique emploi, et surtout ce n'est pas leur point de départ. La racine pronominale, avant d'être en fonction de pronom et d'être plus tard en fonction de suffixe de dérivation ou de flexion, a été en fonction d'adverbe de lieu, de temps et de mouvement. *Ici*, c'est *moi; là*, c'est *toi; plus loin*, c'est *lui*. Comme adverbe elle marque : 1° le lieu relatif à la personne qui parle ; 2° le mouvement et le repos ; 3° la direction du mouvement. C'est de l'expression du mouvement qu'est sortie toute la grammaire.

A côté des racines pronominales et des significatives se trouvent les interjectives qui n'ont d'emploi que dans les interjections, racines éteintes, qui n'ont pas dépassé l'état de premier développement.

1° PRONOM PERSONNEL

Ce sont surtout les pronoms des deux premières personnes qui formèrent leurs racines au moyen de l'onomatopée subjective.

La racine de la 1re personne est *m*, c'est-à-dire la *nasale labiale*. Ce phonème convient particulièrement à exprimer cette idée. C'est certainement le plus *sourd*, et par conséquent celui qui, au point de vue du *mouvement*, est le plus près du *repos*; de même, l'idée du moi s'approche le plus de ce repos, puisque, pour avoir le concept du moi, on ne sort pas de soi-même. Ainsi, dans presque toutes les langues, l'*m* est l'indice fondamental de la 1re personne.

Mais l'*m* a des variantes, et d'ailleurs, pour obéir au principe de syncrétisme pronominal, on a dû rechercher ces variantes pour donner au pluriel une forme distincte de celle du singulier. On emploie donc les équivalents de l'*m* qui peu à peu s'en éloignent, mais s'y relient d'abord par la communauté de nasalisation *n*, et quelquefois *ng*, lequel peut dégénérer en *g* et en *k*, *kh*, *x*, puis par la communauté d'organe, *p*, *b*, *f*, *v*, même *w*, qui par solidarisation conduit à *gu*, *ku* et aussi à *k*. On a parcouru tout le chemin, mais en marquant chacun des intermédiaires.

De plus, il ne faut pas oublier que l'inclusif (un des deux pluriels de la 1re personne) n'est pas un pluriel véritable, mais une 4e personne, empruntant la racine de la 2e. A ce titre, on ne sera donc pas surpris de rencontrer quelquefois *t* comme racine de la 1re personne, surtout au pluriel.

Enfin nous avons vu que certains peuples ont un concept pour ainsi dire inverse des deux premières personnes; la première a plus d'importance et doit être représentée par un son éclatant. Ce son, au lieu d'être la muette *m*, sera celui de la gutturale *k*.

La deuxième personne a une racine fondamentale beaucoup plus nette que l'*m* de la première personne, le *t*, mais ce phonème parcourt, aussi lui, l'échelle des sons; tout d'abord, il devient fréquemment *s*, puis de là *th*, *kh* et *k*; d'un autre côté, en se nasalisant, il devient *ng*, *n*, *m*, et de là *p* et *v*. On voit que ce qui importe,

c'est le point de départ; d'ailleurs, la forme de cette époque demeure toujours la principale.

Quelquefois des formes diverses de la 2e personne co-existent dans la même langue ; c'est ainsi que dans les langues sémitiques la seconde personne est représentée à la fois par le *t* et le *k* dont l'emploi est seulement différencié. Cela vient de ce que cette personne a employé diverses racines qui ont lutté entre elles, le *t* a fini par supplanter le *k* et le *p*, mais il y a eu lutte préalable.

La 1re personne a donc à ce point de vue deux indices : l'*m* et le *ng* ; la 2e personne en a deux, le *t* et le *k*, très rarement le *p*.

La 3e personne a aussi deux racines, mais immédiatement avec deux sens différents, la racine *sa* et la racine *ma* ; la première indiquant l'objet plus rapproché, la seconde l'objet plus éloigné. Ces racines donnent des onomatopées subjectives très convenables. L'*s* a un son tranchant qui désigne bien la 3e personne plus éloignée de la 1re que de la 2e. Mais si l'éloignement est plus grand, ou s'il y a absence, l'effort s'affaiblit et l'on ne peut plus atteindre la personne envisagée, ni avec le geste, ni avec la voix ; l'*m*, son neutre, peint bien cet éloignement.

La gutturale *k*, beaucoup plus éclatante, est réservée, comme nous le verrons, pour le pronom interrogatif.

La dualité des racines pour chacune des trois personnes est évidente : 1re personne : *m* et *ng* ; 2e personne : *t* et *k* ; 3e personne : *s* et *m*. Nous retrouverons plus loin cette dualité dans l'interrogatif. Comment l'expliquer? Sans doute, c'est qu'on s'est posé à des points de vue différents, mais les racines ainsi trouvées ont dû se *polariser* ; et, si l'on découvre leur polarisation, on trouvera bientôt par là même la raison de leur existence, car la polarisation concorde avec le caractère du phonème. Eh bien ! on remarque vite que la 1re personne emploie l'*m* surtout au singulier et l'*ng* au pluriel ; que la 2e emploie le *t* au féminin et le *k* au masculin ; que la 3e emploie *s* au rapproché, *m* à l'éloigné ; que l'interrogatif emploie *k* à l'animé et *m* à l'inanimé ; mais ce ne sont que des tendances. Il est naturel qu'au pluriel la racine se renforce : or le *ng* est le renforcement de l'*m* ; il est naturel qu'entre deux racines de la 2e personne le masculin emploie la plus forte (en Egyptien la 2e personne est *ka* au masculin, *ta* au féminin) ; il est naturel que la 3e personne la plus proche ait un son plus

tranchant : *s* au lieu de *m* ; enfin à l'interrogatif l'animé doit avoir une racine plus forte que l'inanimé : *k* au lieu de *m*.

Il ne faut pas croire que le langage ait immédiatement appliqué à la personnalité de tel ou tel interlocuteur telle ou telle racine. Cette application a été d'abord à la fois plus générale et plus vague. On a commencé par les adverbes de lieu : *ici*, *là*, *plus loin* ; la parole a suivi le geste, et tandis qu'on exprimait, par exemple, le plus près par *m*, le son neutre par excellence, on exprimait *là* par *t*, puis : *plus loin* par *k* ; enfin le trop loin, l'*absent*, redevenait *m*. Ce sont les adverbes de lieu qui forment, après l'interjection qui est le cri même, mais qui appartient au langage inarticulé, la morphologie primitive. *Ici*, *là*, *là bas*, en s'accompagnant du geste, voilà la grammaire rudimentaire de l'homme. Puis bientôt ces racines prirent une signification plus élevée. Qu'est-ce qu'il y a de plus près que soi-même ? La racine du mot *ici* devient celle du mot : *moi*. Qu'est-ce qu'il y a de plus près ensuite ? C'est l'interlocuteur. La racine du mot *là* devient celle du mot : *toi*. Qu'est-ce qui est plus éloigné ? C'est celui dont on parle, qui est plus loin, là-bas ; la racine du mot *là-bas* devient celle du mot : *lui* ; le geste vague, la racine sourde, qui désigne ce là-bas qu'on ne voit plus, désigne à son tour la 3e personne absente.

Ce n'est pas tout ; la racine locative qui a formé les pronoms personnels formera aussi quelquefois les cas, ceux logiques. Le dire ici, c'est anticiper, mais il faut bien examiner l'évolution d'ensemble. La racine qui signifie *là* et qui exige un effort de voix, *r*, *s*, quelquefois *k*, indiquera le sujet de l'action ou le nominatif : celle qui signifie l'absence, l'éloignement, l'inanimé, exprimera l'objet de l'action, l'accusatif ; la racine qui exprime un effort plus grand *k* désignera aussi la personne pour laquelle l'action est faite, le datif, etc. On voit qu'il y a une naturelle connexion entre : 1° les adverbes primitifs, 2° les pronoms personnels, 3° les indices des cas.

Parcourons maintenant, en nous plaçant au point de vue du pronom personnel seul, les diverses langues.

Indo-Européen.

Sanscrit.

La première personne donne au singulier direct *ah-am*, réunion des deux racines *k* et *m*, à l'oblique *m* seul : *mé*, au pluriel *mas*,

na-s ; l'*m* se change en *n* ; ce n'est qu'une flexion consonantique, comme nous l'avons établi dans une autre étude, flexion suivie du signe du pluriel *s* ; à la forme directe plus développée *wa-ja-m*, l'*m* a pris la forme *w*, pour *kw*, renforcement du pluriel ; au pluriel oblique *asmân* les deux racines sont contenues à la fois comme dans *ah-am* : *as* pour *ah* + *am* pour *mân*. Au duel *awâm*, c'est la racine *w* qui substitue *m* comme dans le pluriel *wajâm*. Il en ressort que les deux racines *m* et *w*, *gw*, *h*, concourent, la seconde s'appliquant au pluriel et au duel.

La seconde personne a pour racine au singulier *ta*, *tu*, pour *sa*, *su* ; la racine du duel et du pluriel est autre : *ju*, probablement un dérivé de la gutturale *k*, *x*, *xi*.

La troisième personne est *ta*, *sa*, pour l'objet le plus proche, et pour l'objet éloigné *ama*.

Grec.

Le singulier de la 1re personne, au cas direct, offre la racine *k* : εγω ; à l'oblique la racine *m* : εμε ; au pluriel la racine *m* : ἡμεις, en réalité *hêmeis*, comprenant encore les deux racines d'εγω ; au duel, la racine ν, modification phonétique de *m*.

La 2e personne a la racine *s* à tous les nombres : συ, σφω, et ὑμεις pour συμεις.

La 3e personne a l'*s* : ὁς, ἡ, το, pour σος, ση, το.

Gothique.

La 1re personne a au singulier les deux racines *ik* et *mi*, au pluriel et au duel *veis* et *vit*, pour *gwis*, *gwit*, soit la seconde racine *gw*, *ng*.

La 2e personne a au singulier la racine *s* et au pluriel *jus*, *izvis* l'*j* est un affaiblissement de la gutturale.

La 3e personne est *sa*, racine *s*.

Latin.

A la 1re personne, sauf au singulier nominatif qui a la racine *g*, les autres cas ont la racine *m* ou sa modification *n* au pluriel : *me*, *nos* ; à la seconde personne, la racine *t*, *tu*, *te*, et au pluriel celle *gw*, *vos* pour *gwos*, et non pas pour *tuos*, comme on le dit souvent à tort. La 3e personne est *is*.

Les autres langues indo-européennes suivent le même *processus*.

Comme on le voit, la 1re personne a bien ses deux racines : 1° *m*, qui se modifie en *n* ; 2° *w*, *gw*, *g*, *h*, les deux se réunissant au nominatif singulier *aham* ; la 2e personne a ses deux racines : 1° *t*, qui se modifie en *s*, et 2° *k*, qui devient souvent *j* ; la 3e personne a ses deux racines : 1° *s*, 2° *m*.

Langues Sémitiques.

Ici la flexion du pronom personnel se complique de variations données par la préfixation et la suffixation, et aussi par le masculin et le féminin.

En Arabe, le pronom possessif de la 1re personne est *i*, *ya*, que nous ne pouvons expliquer ; mais au pluriel apparaît la racine ordinaire *na*, coïncidant avec le *nos* de l'Indo-Européen ; peut-être l'*i*, *y* du singulier est-il l'affaiblissement d'une gutturale. Dans la forme suffixée au verbe, l'indice de la 2e personne a été chassé par celui de la seconde : *katab-tu*, j'ai écrit.

Le pronom possessif de la 2e personne est *ka*, au féminin *ki*, tandis que celui suffixé au verbe est *ta*, au féminin *ti*. L'Arabe réunit donc à rang égal les deux racines de cette personne *t* et *k*, en leur donnant un emploi différent.

Le possessif de la 3e personne est *u* pour le masculin, *ā* pour le féminin, et la forme suffixée au verbe : *a* pour le masculin, *at* pour le féminin ; ces formes sont pour *hu* et *hat* ; le *t* est le signe du féminin ; la racine est donc *h*, l'aspiration douce. Cette racine est distincte de l'*s* de l'Indo-Européen, mais n'est pas sans analogie avec lui ; l'*h* aspirée siffle comme l'*s* ; le Chamitique nous confirmera dans cette idée que corrobore déjà dans le domaine sémitique la comparaison avec l'Araméen et l'Assyrien ; le premier donne comme indice de la 3e personne, aux deux genres, *h*, et l'Assyrien *shu*, *sh*, pour le masculin, *sha*, pour le féminin ; l'*h* de l'Arabe n'est donc que la réduction de la dentale *sa*, *sa* qui correspond exactement à l'Indo-Européen. Du reste, le démonstratif, qui n'est qu'une forme du pronom de la 3e personne, est en Arabe *dho*, *dhi*. L'*h* de la 3e personne arabe possessive devient aussi au prédicatif *y*.

La première personne *ya*, *ī*, resterait énigmatique si l'Assy-

rien ne venait nous en donner la solution ; il rétablit les vraies formes : 1re personne *ku*, *k*, pluriel *nu* ; 2e *t*, pluriel *tuna*. Ainsi se retrouvent à la 1re personne les deux racines déjà rencontrées en Indo-Européen : *k* et *n* pour *m*.

Il faut remarquer ici ce qui se trouve aussi dans d'autres langues : l'invasion d'une personne par les formes de l'autre. Par exemple, dans les pronoms suffixés au verbe, le *t* de la 2e personne, quand elle emploie le *t*, ou son *k*, quand elle emploie le *k*, passe à la 1re ; Arabe : 1re personne *tu*, 2e personne masc. *ta*, fém. *ti* ; Éthiopien ; 1re personne *kū*, 2e personne masc. *ka*, fém. *ki* ; Araméen, aux trois personnes uniformément *t*.

Langues Chamitiques

En vieil Egyptien le pronom possessif de la 1re personne est *a*, *ku*, en Copte *i*, et celui prédicatif est *t-i* ; il se rattache donc à l'une des racines *ng*, *k* ; la 2e personne possessive est *K* pour le masculin, *t* pour le féminin ; il en est de même de la prédicative ; on a donc bien les deux racines indo-européennes et sémitiques *k* et *t*, avec cette particularité que le *t* se cantonne au féminin et le *k* au masculin ; peut-être est-ce l'explication ici de la dualité de la racine ; déjà en Sémitique le *t* est l'indice du féminin. Cet indice n'est pas indépendant du pronom et n'est pas venu s'y joindre ensuite ; c'est au contraire le pronom féminin qui, se préfixant ou se suffixant au substantif, a marqué son genre. La 3e personne est au *possessif* *f* pour le masculin et *s* pour le féminin ; il en est de même au *prédicatif*. Nous retrouvons l'*s* indo-européen et le *h*, *s* sémitique ; il est féminin ici ; quant à l'*f* masculin, ce n'est point une racine nouvelle, il est apparenté à l'*u*, *hu* sémitique du possessif, 3e personne : c'est qu'on passe facilement de l'une à l'autre de trois fricatives *s*, *h*, *f*.

Le Tamasheq reproduit à peu près ces formes ; seulement il remplace le féminin de la 2e personne *t* par *m*, et à la 3e personne ne garde que le féminin *s*. Dans les formes préfixées au verbe, il ne garde à la 2 personne que la racine *t* et à la 3e remplace *f* par *i* et *s* féminin par *t*.

Dans le groupe abyssinien, le Galla rétablit le *k* à la 1re personne du singulier, le Dankali et le Saho le *na*, *ni* au pluriel de la même personne ; toutes ces langues ont le *k* à la 2e personne au

possessif et le *t* au prédicatif. La 3e personne est *sa; h; s; d; ya*, féminin *ta*.

On voit qu'il y a concordance parfaite quant aux racines pronominales entre ces trois familles importantes : l'Indo-Européenne, la Sémitique, la Chamitique ; *c'est notre point de départ.* Le groupe considérable formé des trois familles : Ouralienne, Altaïque et Samoyède, va le renforcer.

Langues Ouraliennes.

L'identité entre les racines pronominales de l'Indo-Européen et celles des langues ouraliennes a été relevée par M. Frédéric Müller.

La 1re personne a pour indice *m* à tous les nombres : *mina*, *mon*, *min*, *me*, *ma*, *am*, *en*, suivant les langues ; au pluriel *me*, *mi*, *mu* ; au duel *min*.

La 2e personne a pour indice *t* qui quelquefois se modifie en *s* : *sina, tin*, *ton*, *te*, suivant les langues ; au pluriel *te*, *ti* ; au duel *nin*, *nin* (l'*s* se changeant en *n*) ; le possessif est *t*, *d*, *n*.

La 3e personne a pour racine *s* qui passe souvent à *t* et *h* ; *han*, *son*, *sia*, *teu*, pluriel, *he*, *han*, *si*, *nina*, *sin*, *tan*, *tin*, duel *tin*, *tin*, suivant les langues.

Comme on le voit, la concordance est parfaite, et ici chaque personne n'a qu'une racine. Cependant le Magyar dans les verbes donne aussi la racine *K* pour la 1re personne : *var-ok*, j'attends, et à la 2e personne, *t* se change en *l*, surtout comme pronom objet.

Langues Altaïques.

En Mandchou, la première personne a la racine *b*, *m*, au singulier *bi*, au pluriel exclusif *be*, au pluriel inclusif *mu-se* qui est la réunion de la 1re personne *mu* et de la 2e *se* ; il en est de même en Tougouse, en Mongol et en Büryate, où cependant l'exclusif se confond avec l'inclusif dans *bü*, *bi-da*, *bi-de*, dans lesquels on reconnaît un ancien inclusif, c'est-à-dire la réunion des deux personnes. En Yakute le singulier est *mi-n*, le pluriel *bi-sigi* où *sigi* est l'indice plural ; en Turc le singulier est *men* et *ben* et le pluriel *bi-z* où *z* est l'indice plural. La racine est donc unique *b*= *m*.

La 2e personne a partout la racine *t* qui devient *s* : *si*, *shi*, *tshi*, *sen*,

au pluriel *sue*, *shū*, *to*, *ta*, *si-z*, suivant les langues. M. Frédéric Müller reconnaît l'antériorité de *t* sur *s*.

La 3ᵉ personne est très variable : elle se confond avec le démonstratif, mais elle apparaît plus clairement dans la forme possessive où elle est *n*.

Si l'on tient compte des cas obliques, on découvre dès le singulier de la 1ʳᵉ personne l'*m* radical au lieu de *b* : Mandchou *bi*, accus. *mim-be*, génitif *mini ;* Mongol *bi*, gén. *namȧ-ji*, datif *min-u ;* au pluriel : Mandchou *be*, accusatif *mem-be*.

Au possessif, la racine de la 1ʳᵉ personne est *u*, *f* en Tongouse, *m* dans les autres langues ; l'*u* et l'*f* sont des modifications de l'*m*, on les tire d'une racine *gu*, *u ;* la racine de la 2ᵉ personne est *s*, quelquefois *ng*, ce qui indiquerait l'apparition de la seconde racine *k* employée en Indo-Européen et en Sémitique ; la 3ᵉ est *n*, *ta*, *te*, *si*.

Les formes affixées au verbe sont pour la 1ʳᵉ personne *m*, *bi*, *p*, au pluriel *nu*, suivant les langues ; à la 2ᵉ personne *ndi*, *tshi*, *si*, *ngi*, *ki*, suivant les langues ; à la 3 *n*.

Il y a donc conformité entre les langues altaïques et les ouraliennes ; seulement dans celles-là le *p*, *b*, remplacent souvent l'*m*, suivant les habitudes phonétiques de la famille.

Langues Samoyèdes.

En Ostyak la 1ʳᵉ personne est *ma*, pluriel et duel *me*, *mi* ; la 2ᵉ est *ta*, pl. *te*, *ti* ; la 3ᵉ est *te*, *ta*, pl. *te*. Les autres langues suivent les mêmes racines ; Kamassinche : 1ʳᵉ personne *mang*, duel *mishte*, pluriel *mi ;* 2ᵉ personne *than*, duel *shiste*, pl. *shi* ; 3ᵉ personne *di*, duel *dishtei*, pl. *dijang*.

La forme possessive donne : 1ʳᵉ personne, *m*, *n*, *u*, en Iurak ; *ma*, *na*, en Tagwy ; *mo*, *bo*, *no*, en Jénissei ; *m*, *p*, *n*, *u*, en Ostyake ; *p*, *b*, *m*, *nji*, en Kamassinche ; on voit que l'oscillation phonétique est assez large, mais la racine fondamentale est la même : *m* ; 2ᵉ personne, *t*, *d*, *n*, *r*, *l*, en Iurak ; *ta*, *na*, *ra*, *la* en Tagwy ; *to*, *do*, *no*, *ro*, *lo* ; en Jénissei ; *t*, *d*, *l*, en Ostiake ; *t*, *tan*, *nan*, *le*, *l*, en Kamassinche ; même largeur d'oscillation, mais même racine fondamentale *t* qui passe régulièrement à *r*, *l* ou à *n* ; 3ᵉ personne, partout *ta*, *da*, *ra* ; l'*s* indo-européen est devenu *t* ici.

La forme prédicative est la même ; cependant à la première personne, à côté de l'*m*, l', Jénissei donne une racine singulière *ro*, *o*,

et l'Ostiake Samoyède *k*, *ng* ; c'est la 2e racine de la 1re personne *ng*, *k*, disparue partout ailleurs dans cette famille, qui se fait jour ici. La 2e personne présente régulièrement la racine *t* ; cependant l'Ostyake-Samoyède donne aussi la forme *k* qui est la 2e racine de cette personne dans les langues déjà observées. Quant à la 3e personne, elle est très variée.

Voici donc *six familles linguistiques* et des plus importantes qui expriment les *pronoms personnels* par *les mêmes racines* : l'*Indo-Européenne*, la *Sémitique*, la *Chamitique*, l'*Ouralienne*, l'*Altaïque*, la *Samoyède*. Nous avons désormais un ensemble compact auquel une foule d'autres langues vont ajouter leur contingent.

Langue Basque.

Le pronom isolé a pour racines : 1re personne *ni* (= *mi*), au pluriel *gu* ; 2e personne *hi*, pluriel *su* ; la 3e est le démonstratif *au*, *o*. Dans les deux premières nous avons la reproduction exacte des racines déjà observée : la 1re personne offre les deux racines ordinaires *m* et *gw*, *w* ; la 2e les deux : *h*, *x*, et *s*.

Dans l'affixation au verbe, les pronoms revêtent des formes qui rendent encore la coïncidence plus précise : la 1re personne est au singulier *ni*, *n*, qui suffixé devient *t*, ce qui n'est qu'une modification vocalique résultant d'une large oscillation, et au pluriel *gu*, *g* ; la 2e personne est au singulier *hi*, mais qui devient suffixé *k* au masculin, ce qui montre bien son origine, tandis que le féminin *n* se rattache à une seconde racine *t* ; au pluriel, elle est toujours *su*, *d*, 2e racine ; enfin la 3e personne est *te*, ce qui correspond bien à l'Indo-Européen ; pour l'observation des formes affixées, le Basque répond donc aux familles ci-dessus.

Langues Polynésiennes.

En Tonga la 1re personne est au singulier *ku*, *au*, *u*, au pluriel et au duel exclusifs, qui sont les véritables pluriels et duels, *ma* : ce sont bien les deux racines de l'Indo-Européen ; la 2e personne est au singulier *koe*, *ke*, mais au duel et au pluriel *mo*, nouvelle racine qui apparaît ici pour la première fois et que nous retrouvons dans des langues américaines ; ces formes semblent empruntées à la racine de la 1re personne *ma*. La véritable 2e racine de la 2e personne se trouve dans l'inclusif *ta* ; de cette manière

la coïncidence avec les familles sus décrites se rétablit. La 3ᵉ personne est *ia*, *ne*, *na*, et correspond à *sa*, *ta*, des autres langues.

En Samoa, le paradigme est semblable, mais l'anomalie observée au pluriel de la 2ᵉ personne n'existe plus : la racine est partout *o* pour *ko* ; à la 3ᵉ personne *na* devient *la*.

En Maori il en est de même : la 2ᵉ personne a partout la racine *ko* et l'inclusif *ta*, ce qui donne les deux racines Indo-Européennes et Sémitiques ; à la 3ᵉ personne, *ma* devient *ra*. Il en est de même en Tahiti, Hawaï et Marquesan.

Le pronom démonstratif lui-même offre la racine *tene*, et se rattache à l'adverbe *te-nei* ; celui-ci, de *nei* ici.

Langues Mélanésiennes.

En Viti, la 1ʳᵉ personne est *aku*, pl. exclusif *i* ; la 2ᵉ est *iko*, pl. *mu*, auquel il faut ajouter l'exclusif *ta* ; la 3ᵉ *ià*, *ma*, au pluriel *udra*. On voit que les racines sont encore les mêmes ; seulement au pluriel de la 1ʳᵉ personne l'indice *i* a remplacé *mu*, et au pluriel de la 2ᵉ apparaît l'indice non expliqué *mu* ; mais la forme du pronom isolé montre que *i* est la réduction d'*imami* où se retrouve la racine de la 1ʳᵉ personne *ma*. Quant au *mu* de la 2ᵉ personne du pluriel, il y a réellement là une racine nouvelle qui fait son apparition et que nous retrouvons en Nahuatl. Peut-être la 2ᵉ personne, qui passe son vrai indice *t* à l'inclusif de la 1ʳᵉ personne, lui a-t-elle pris sa racine *ma* pour son pluriel. Ce *mu* du pluriel de la 2ᵉ personne passe même au singulier au possessif : *a-tama-mu*, ton père.

Langues Malaisiennes.

Ces langues présentent le même squelette pronominal. En Tagala, 1ʳᵉ personne, *ako*, au pluriel exclusif (*ka*) *mi* ; à l'inclusif *ta* (*yo*), (*ki*) *ta*, par le radical *ta* appartenant à la 2ᵉ personne; donc les deux racines *k* et *m* ; 2ᵉ personne *ikao*, pluriel (*ka*) *yo*, (*ka*) *mo*, par les deux racines *k* et *m* (ce dernier, probablement emprunté à la 1ʳᵉ personne) ; 3ᵉ personne (*si*)-*ya* ; pl. (*si*)-*ra* ; (*ra* = *la t*=).

Langues Algonquines.

Dans ces langues la 1[re] personne est *ni* = *mi*, la seconde *ki*, la 3[e] *wi*; on retrouve donc ici les racines du Sémitique et de l'Indo-Européen aux deux premières personnes. Quant à la 3[e], elle diffère, étant représentée par la labiale, mais il s'agit de la labiale spirante, et on sait combien les spirantes *s*, *h*, *w*, s'échangent facilement. La 1[re] personne au pluriel possède l'inclusif et l'exclusif: le 1[er] prend la racine de la 2[e] personne *ki*, et le 2[e] celle de la 1[re] *ni*, en ajoutant des indices du pluriel.

Langue Iroquoise.

Les pronoms s'observent surtout bien dans les formes affixées au verbe. Les voici : 1[re] personne *k*, pl. exclusif *ia-ki* ; 2[e] personne *s*, plur. *tsi*, inclusif *ti* ; 3[e] personne *r*, pl. *rô*.

Ici encore nous trouvons une coïncidence parfaite. La racine de la 3[e] personne *r*, *l* = *t*, *s*.

La forme possessive présente les mêmes racines : 1[re] personne, *aka* ; 2[e] *se*, *sa* ; 3[e] *rao*.

Langue Dacotah.

Le pronom Dacotah est : 1[re] personne, *mi*, *ma*, lequel devient quelquefois *wa*, *we*, *md*, *b*, plur. et duel *u* (*ki*) ; 2[e] personne *ni*, *di*, *d*, *ya*, *ye* à tous les cas et à tous les nombres ; 3[e] personne *i*, *ta*, *ta* (*wa*).

C'est bien la reproduction des racines déjà trouvées dans les autres langues : 1° *m* et *b*, *w* ; 2° *n*, *d*, *y* ; 3° *ta*.

Langues Maya.

1[re] personne : *en*, *na*, *in*, plur. *ra*, *ox*, et au possessif *w*, *u*, *nu*, pluriel *ka*, affixé *on*, *en* ; en Pokonchi, *kin* ; elle donne les racines ordinaires : 1° *n* = *m* ; 2° *w*, *kw*, *k*.

2[e] personne : *etsh*, *tā*, *at*, pl. *te*, *sha*, *ish*, possessif *a* ; affixé *etsh*, pl. *esh* ; en Pokonchi *ti* ; elle donne la racine ordinaire : *t*, *s*.

3[e] personne : *are*, *lai*, *r*, *ru*, *u*, plur. *ki* ; elle donne la racine ordinaire : *l*, *r* = *s*.

Langues Esquimaudes.

En Esquimau, les suffixes du substantif sont : 1re personne, au singulier, *xa*, *ma ; kxa*, *nma ; ka*, *ma* ; au pluriel *pu*, *nu*; ce sont les deux racines ordinaires *m* et *k*, *kh ;* 2e personne *t*, *ti*, *se ;* 3e pers. démonstratif *k*, *ki*, *e*, *it*, *isa*, *i* ; réfléchi *e*, *te*, *me*, *ne*, *me*, *mi*, qui semblent reproduire les racines de la 1re et de la 2e.

Les suffixes verbaux sont : 1re personne *nga*, pl. *xu* ; 2e personne *t*, *ti* ; 3e (*q*), pl. *t*.

On voit que les indices ordinaires sont reproduits, sauf la 3e personne, dont le démonstratif prend la racine *k*, mais qui a aussi celle *t*, *ts*.

En Aléoute, les indices sont moins nets, mais la 1re personne donne encore au singulier *ng*, au duel et au pluriel *an ;* la 2e, au duel, *djik*, au pl. *tsi* et au sing. *n* ; et la 3e *n* et *ki* ; la 2e personne dans la force prédicative est *tx in*.

En Tchouksche la 1re personne est (*gi*) *m*, au pl. *mu* (*ri*)*;* la 2e (*gu*) *t*, (*gi*) *r*, au pl. *tu* (*ri*)*; tu*, (*re*) ; la 3e est *in*, *en*. Dans l'affixation au verbe, la 1re personne est *m*, la 2e *n*, pl. *ti* ; la 3e *n*, pl. *n*. Les racines se retrouvent encore régulièrement.

Langue Jukagire.

Dans la forme isolée, la 1re personne est *mot*, pl. *mit* ; la 2e personne *tät*, pl. *tit*, et la 3e *tud*, pl. *tit* : les racines des langues européennes se trouvent exactement reproduites. Les formes suffixées au verbe sont défigurées et ne peuvent s'expliquer.

Langue Yunka.

Les pronoms personnels ont les racines suivantes : 1re personne *moing*, pl. *moïtsh*; 2e *tsang*, pl. *tshoitsh* ; 3e personne *ayo*, pl. *ayonön* ; la 3e seule est particulière. Dans la forme suffixée au verbe, la seconde personne est *as*.

Langue Haussa.

La langue Haussa reproduit presque dans ses pronoms per sonnels les formes sémitiques :

1re personne *ni*, pl. *mu* ; 2e personne masc. *ka*, fém. *ki*, pl. *ku* ; 3e personne *si*, fém. *ta*, pl. *su*.

Il est inutile d'insister. La pureté de racines de toutes ces personnes, leur conformité au type général est trop frappante ; le singulier *ni* est pour *mi* ; on a ainsi les 3 racines *m*, *k*, *s*, correspondant aux trois personnes.

Langue Logoné.

Il en est de même en Logoné, autre langue de l'Afrique.

1re personne, *n*, *m* ; 2e *ka* ; 3e *ta*, *na*.

Langue Mandara.

De même, dans une autre langue de l'Afrique, le Mandara, surtout si l'on tient compte du pluriel.

1re personne : *y a*, pl. *nga* ; 2e personne *ka*, pl. *ko* ; 3e *ngane*, pl. *te*.

On y trouve les trois racines : 1e *ng*, 2e *k*, 3e *t*.

Bagrimma.

De même en Bagrimma.

1re personne *na* ; 2e *k*, *yi*, *i*, pl. *se* ; 3e *ne*.

La racine *m* de la 1re personne, celle *n* = *t* de la 3e se retrouvent. Quant à la 2e, elle possède ses deux racines : *k* et *t* = *s*.

Langues Mandé.

Dans la famille importante des langues Mandé le pronom dans une de ses formes plus caractéristiques est en Vei : 1re personne *mā*, pl. *mu* (*ra*) ; 2e personne *ya*, pl. *wu* (*ra*) ; 3e personne pl. *anu*, *an*.

On y retrouve la racine de la 1re personne *m*, *n*, celle de la seconde, y dérivant de *k*, *ki*, et celle de la 3e *n* pour *t*, *s*.

Langues Woloff.

Les diverses formes de la 1re personne sont : *man*, *ma*, *mâ*, pl. *nun*, *nu*, *na*, *no* ; racine commune *m*, *n*.

Celles de la 2e sont *yow*, *ya*, pl. *y ä-ne*, *nga*, *nge-ne* : racine ordinaire *ng*, qui devient *y*.

Celles de la 3e sont *mome*, *ma*, *mi*, *mu*, *ma*, *mo*, qui ne se rapportent plus à la racine ordinaire, à moins que *m* ne soit le dérivé de *n*.

Langue Bari.

Voici le paradigme des pronoms : 1re personne *nan*, pl. *yi* ; 2e personne *do*, pl. *ta* ; 3e personne *nge*, pl. *tse*. On voit qu'on y retrouve la racine fondamentale des deux premières personnes, *m*, *t*.

Langue Ibo.

En Ibo, la 1re personne est *me*, pl. *ayi* ; la 2e *ngi*, *i*, *gi*, pl. *ūnu* ; la 3e *ya*, pl. *hā*.

On retrouve aux deux premières personnes les racines fondamentales : *m* pour la 1re ; *g*, *ng* pour la 2e.

Langue Maba.

La 1re personne est *m*, pl. *m* ; la 2e *mi*, *me*, mais pl. *k* ; la 3e *ti*, *te*, pl. *we*. On voit qu'il y a eu invasion de la 1re personne au singulier de la seconde, mais le pluriel de celle-ci reprend l'indice *k*. Par ailleurs, la suite est régulière : *m*, *k*, *t*.

Kanuri.

La 1re personne est *u*, *wu* ; la 2e *ni* ; la 3e *si*.

Les racines se retrouvent ; *wu*, *ngu* est souvent celle de la 1re ; *ni* = *ti*, celle de la seconde ; enfin *ti* est bien celle de la 3e.

Géorgien.

Le pronom est : 1re pers. *me*, (*tshe*) *mi*, pl. (*tsh*) *wen* ; 2e pers. *shen*, pl. *thkhwen* ; 3e pers. *igi*, *imi*.

En Laze, il est : 1re pers. *ma*, 2e *si*, 3e *him*, racines générales aux deux premières personnes.

Kunama.

1re personne *aba*, 2e personne *ena*, pluriel *eme*, mais inclusif *ki-me* ; 3e *unu*.

La conformité est plus éloignée.

Singalais.

1re pers. *mana*, pl. *api* ; 2e pers. *to*, *ti*, pl. *to-pi* ; 3e pers. *ohu*.

Conformité des deux premières personnes : 1° *m*, *p* ; 2° *t* aux racines générales.

HÜRKAN.

1re personne *nu*, *na* ; 2e *hu*, 3e *hit*.

THIBÉTAIN.

1re personne *nga*, 2e *khjod*, 3e *kho*.

Ici encore par les deux premières personnes reproduction des types : 1e *nga*, 2e *k*.

LANGUES BIRMANES.

En Birman : 1re pers. *nga*, 2e pers. *nä-ng*, 3e *thu*, *thi*.
En Daphla : 1re pers. *ngo*, 2e *no*, 3e *asi*.
Racines : 1° *ng*, 2° *n* = *t*, 3° *s*.

CHINOIS.

1re pers. *ngo*, *wo*, 2e pers. *ju*, *rli*, *ni*, *ñai* ; 3e *tsi*.

Dans cette langue importante nous retrouvons très pures les trois racines des trois personnes 1e *ng*, *w* ; 2e *n*, *r*, *z* = *t* ; 3e *ts* = *s*.

LANGUES ATHAPASKES.

Dans le Thshippeyan nous trouvons : 1re pers. *se*, *s*, pl. *nu* ; 2 pers. *ne*, pl. *nu* ; 3e pers. réfl. *ede*, *te*.

La première personne *se* est pour *he*, *xe* ; la 3e, *ete*, renferme la racine régulière ; il faut remarquer au pluriel l'invasion de la 1r personne par les formes de la 2e, phénomène que nous avons déjà rencontré. Mais il y a une autre 3e personne : *be*.

TCHEROKESSE.

Dans cette langue il y a plusieurs paradigmes ; celui des êtres inanimés reproduit bien le même système de racines.

1re pers. *aki*, duel *ki-ni* ; 2e pers. *tsa*, duel, *tsi* ; 3e personne *tu*, duel *tu-ni* — racines : 1° *k*, 2° *ts*, 3° *t*.

L'inanimé est différent et semble avoir établi, ce qui est bien singulier, une *interversion* entre toutes les personnes. La 2e pers. *tsa* de l'animé passe à la 1re personne *tsi*, etc.

Nahuatl.

1re personne *ni*, pl. *ti*; 2e personne *ti*, pl. *amo*; *an*, 3e personne...

La forme possessive diffère : 1re personne *no*, pl. *to*; 2e personne *mo*, pl. *amo*; 3e personne *i*, pl. *in*.

La forme objective est : 1re personne *ne-tsh*, pl. *te-tsh*; 2e personne *mi-tsh*, pl. *ame-tsh*; 3e personne *ki*, pl. *kin*; 3e personne indéfinie : *te*, *tla*.

Si l'on observe bien ces formes, on trouve que la 2e personne possessive du singulier *mo* n'est pas naturelle, mais l'inversion du pluriel *amo*; de même l'objectif *mi* vient de *ame*.

La forme possessive est, d'ailleurs, en général, la primitive.

Un fait bien singulier, c'est que la 1re personne *mi* prend pour pluriel le singulier de la 2e *ti* : c'est comme si l'on disait en Français que *toi* sera le pluriel de *moi*. Une explication nous semble plausible. Le Nahuatl aura possédé jadis l'*exclusif* et l'*inclusif*; le premier a disparu ; quant au second, il reproduisait comme toujours la racine de la 2e personne, et il est seul resté.

Nous avons donc ainsi : 1re personne *ni* = *mi*, pluriel excl.... (disparu); 2e personne singulier *ti*, pl. inclusif *te*, pluriel *amo*; 3e personne *t* pour *ki*, ou *t*, pl. *m*.

La seconde personne du pluriel *amo* ne se comprend pas ; elle semble empruntée à la racine de la 1re personne, mais rien ne confirme cette supposition ; nous allons trouver bientôt dans d'autres langues *m*, indice de la 2e personne.

Langues Sonores.

Dans les langues Sonores nous trouvons deux paradigmes bien distincts.

Le premier est celui du pronom préfixé au verbe. Il ressemble au système du Nahuatl.

1re personne *ni*, pl. *te*; 2e *pe*, pl. *se*; 3e *me*.

La ressemblance pour la 1re personne est absolue *ne*, pl. *te*; la racine de la seconde personne n'existe plus qu'au pluriel *s*, et une nouvelle racine s'est introduite au singulier *pe*.

Le second paradigme, celui du pronom préposé donne : 1re personne, *ani*, pl. *ati*; 2e personne *api*, pl. *api*; 3e *hugai*.

La difficulté est d'expliquer la forme *pi* de la 2ᵉ personne. Pour le faire, il faut avoir parcouru plusieurs autres langues.

Othomi.

Le paradigme confirme notre théorie.

1ʳᵉ personne *ma* ; 2ᵉ personne *ni* = *ti* ; 3ᵉ personne *na* = *ta*, *sa*.

Dans le verbe, il subit une modification, et la 2ᵉ personne, au lieu de sa racine *ni* = *ti*, prend son autre racine *k*.

1ʳᵉ personne *ta* ; 2ᵉ *ka* ; 3ᵉ *pi*, *bi*, *i*.

Tarasque.

1ʳᵉ personne *hi*, pl. *hu* ; 2ᵉ personne *thu* ; 3ᵉ *ima*.

Dans la conjugaison verbale, la 1ʳᵉ personne a l'objectif *ni*, la 2ᵉ devient *re*, pl. *itsi*.

En les réunissant on a comme racines : 1ʳᵉ personne *h*, *n* (les deux bien connues) ; 2 personne *th*, *r*, *ts* ; 3ᵉ personne *m*.

Kalinago

Les formes verbales sont : 1ʳᵉ personne *n*, pl. *w* ; 2ᵉ personne *b*, pl. *h* ; 3ᵉ *l*, fém. *t* pl. *n*.

Le type est régulier et conforme à notre système ; la 1ʳᵉ personne est frappante dans ce sens ; de même, la troisième, qui présente ce fait singulier de *t* féminin comme dans les langues sémitiques, d'autant plus remarquable que cette langue est une de celles américaines qui possèdent ce genre. La 2ᵉ personne au pluriel par son *h* représente l'*s*, mais au singulier elle offre cette nouvelle racine *b* dont nous nous occuperons plus loin plus amplement.

Moxo.

Il en est de même en Moxo.

1ʳᵉ pers. *ni*, pl. *wi* ; 2ᵉ *pi*, pl. *e* ; 3ᵉ *ti*, *re*, pl. *ti*.

Kichua.

En Kichua : 1ʳᵉ pers. *ngo* ; 2ᵉ pers. *iki* ; 3ᵉ *p*, *n*. Les 3 racines fondamentales s'y retrouvent.

En Aymara : 1ʳᵉ pers. *na*, pl. *ha* ; 2ᵉ pers. *ma*, pl. *ma*, inclusif *sa* ; 3ᵉ pers. *pa*.

Les 3 racines, 1re pers. *ha*, *xa*, 2e *sa*, se retrouvent.

A la 3e apparaît *pa*, qu'on rencontre ailleurs, par exemple, dans l'article égyptien *p*. A la 2e personne s'introduit la racine *ma*.

Chiquitos.

La succession est régulière : 1re pers. *ngi*, 2e *hi*, 3e *tii*.

Andaman.

1re personne *d*, mais pl. *m* (le *d* n'est probablement qu'une modification de *n*) ; 2e pers. *ng* ; 3e *l*.

Serer.

1re pers. *mi* ; 2e *wo* = *ngo* ; 3e *te*.

Nupe.

1re pers. *mi* ; 2e *wo* = *ngo* ; 3e *un*.

Muzuk.

1re pers. *mu*, pl. *mi* ; 2e *ku* ; 3e *tu*.

Maskoki.

1re pers. *a-ni* ; 2e pers. *tshi-mi* ; 3e *i-mi*.

Timucua

1re personne *ni* ; 2e pers. *tshi* ; 3e pers. *oke* ; au possessif, 1r pers., *na* ; 2e *ya* ; 3e *ma*.

Chiapanèque.

1re pers. *nu*, *mu* ; 2e *ngi* ; 3e *mo*.

Jagan.

1re pers., *hei*, *xei* ; 2e *sa* ; 3e *ko*.

Langues Bantou.

1re pers. *mi*, pl. *ti* ; 2e pers. *ku*, pl. *ni* ; 3e pers., très variée.

Nous retrouvons encore ici dans cette famille très importante le type de notre système, sauf la présence singulière de *ti* au pluriel de la 1re personne ; il nous semble que, comme en Nahuatl, il

faut le rattacher à la 2e par l'*inclusif* qui aurait disparu. Ainsi la 1re personne aurait la racine *mi* ; la, 2e les deux racines *ka* et *mi*, *ti*, *ni*.

1'

L … oici celle que
M. … taliste l'ana-
lyse … . *tsi*, *si* et *o* :
3e p … riel. Ces ra-
cine … *bi*, le *si* de la
3e p … ıe. La racine
ta d … car il se rat-
tach

1re
T … ule générale
que … ɔnétiques et
que
L … vient *pa*, *pi*,
f, *u*.
L … velle racine,
mo, … ui n'est pas
plau
N … de langues,
beau … *interversion*
entre … ıe peut être
que l … peuples au-
ront … a 2e, et ex-
prime … emière, par
une dentale.

C'est ce qui arrive d'abord en

LANGUE ABCHAZE.

1re personne *s*, pl. *h* ; 2e pers. *b*, pl. *sφ* ; 3e pers. : *j*, *l*, *d*, etc. La 3e personne est hors de comparaison : elle emprunte les ra-

cines les plus variées ; mais dans les deux premières il y a interversion : la dentale sifflante appartient à la première, la labiale à la seconde.

AWARE.

1re personne *d*, *di*, pl. *ni* ; 2e pers. *mu*, *du*, pl. *nu* ; 3e pers. *do*.

KAZIKUMUK.

1re personne *tu*, pl. *zhu* ; 2e, *ina*, *vi*, pl. *zu* ; 3e *ta*, *tana*.

ARTCHI.

1re personne *zon*, *za*, pl. *is* ; 2e *nü*, pl. *üil* ; 3e *ta*, pl. *tha*.

KÜRINE.

1re personne *zun*, *ze*, pl. *tshun* ; 2e *wun*, pl. *khün* ; 3e *oda*.

UDE.

1re personne *zu*, pl. *ja* ; 2e pers. *un*, *wa*, pl. *wa* ; 3e pers. *sono*.

MAFOR.

1re personne *aja* ; 2e *awe*, *mu*, *im* ; 3e, *de*, *su*, *si*.

BULLOM.

1re pers. *ya* ; 2e *mo* ; 3e *wo*, *u*.

TÈDA.

1re pers. *te* ; 2e *ye* ; 3e *ke*.

TCHINUK.

1re pers. *n*, possessif *ku* ; 2e pers. *m*, possessif *mes* ; 3e pers. *iax*, possessif *ia*.

SAHAPTIN-WALAWALA.

1re pers. *in* ; 2e pers. *im* ; 3e *ipi*.

KOGGABA.

1re pers. *na* ; 2e p. *mi* ; 3e pers. *a*.

Mutsun.

1re pers. *kan* ; 2e pers. *men* ; 3e *wak*.

Totonaque.

Possessif : 1re pers. *kin* ; 2e pers. *min* ; 3e *ish*.

Bribri.

1re pers. *dje*, pl. *sa* ; 2e *be*, pl. *ha* ; 3e pl. *ye*.

Arrouague.

1re pers. *da*, *ta*, pl. *wa* ; 2e *bo*, *pi*, pl. *hü* ; 3e *li*, fém. *ta*, pl *na*.

En Goa xira : 1re pers. *ta*, pl. *ira* ; 2e pers. *pi*, pl. *xi* ; 3e pers, *ni*, pl. *na*.

Ce qui est singulier, c'est que l'interversion des racines a lieu seulement au singulier et non pas au pluriel. La 1re personne a bien au pluriel sa racine ordinaire *wa*, et la 2e celle, ordinaire *hü*, *xi*, ce qui rend le phénomène encore plus singulier. On croirait au mélange de deux langues si l'histoire conformait cette supposition.

Galibi.

1re pers. *sh* ; 2e pers. *m* ; 3e *n*.

Kalinago.

1re pers. *n*, pl. *k*, *w* ; 2e pers. *b*, pl. *h* ; 3e pers, *l*, *t*, pl. *n*.

Bakairi.

1re pers. *y*, pl. *kx* ; 2e pers *m* ; 3e pers. *n*, réfléchi *tu*.

Chibcha.

1re pers. *xi*, plur. *tshie*, possessif *tse* ; 2e pers. *mue*, pl. *mie*, possessif *ma* ; 3e pl. *a*.

Paez.

1re pers. *t* ; 2e *ng* ; 3e *k*.

Yaruros.

1re pers. *ke*, *re*, pl. *ano* ; 2e pers. *me*, *xe*, pl. *meneno* ; 3e pers. *di*.

Guarani.

1[re] pers. *ishe*, *te*, *ta*, pl. *ore* ; 2[e] pers. *ende*, pluriel *pee*.

Lules.

1[re] pers. *kis*, pl. *nã* ; 2[e] pers. *ne*, pl. *mil* ; 3[e] pers. *mi*, *ti*.

Molushe.

1[re] pers *ni*, pl. *in*, duel *yn* ; 2[e] pers. *mi*, pl. *men*, duel *mu*.

Tsoneka.

1[re] pers. *ya* ; 2[e] *ma* ; 3[e] *da* ; possessif : 1[re] pers. *ya*, pl. *ush* ; 2[e] pers. *ma*, *mesh* ; 3[e] pers. *da*.

Nicobar.

1[re] pers. *tzue*, *tze*, *ye* ; 2[e] pers. *me* ; 3[e] pers. *an*.

Andaman.

1[re] pers. *d* ; 2[e] pers. *ng* ; 3[e] *l*.

Famille des langues Kolariennes.

Dans la langue Santhal : 1[re] pers. *aing*, *ing* ; 2[e] pers. *am* ; 3[e] pers. *on* ; le système est bien suivi.

De même en Mandari, en Kolh et en Dchuay.

On voit que ce second système renferme un assez grand nombre d'adhérents, mais presque tous parmi les langues de l'Amérique du Sud. La 3[e] personne n'est pas modifiée, mais la 1[re] et la 2[e] sont interverties, tantôt aux deux nombres, quelquefois au singulier seulement. Les exemples sont trop nombreux pour y voir un effet du hasard ou de dégradations phonétiques. Il y a eu sans doute une autre manière d'entendre l'onomatopée. Ce qui convenait comme racine à la 1[re] personne a paru convenir à la 2[e], et réciproquement. Il y a peut-être là une tendance plus égoïstique, ou bien le geste suffisant pour désigner l'interlocuteur, l'appoint d'un son sourd a paru complet, tandis que le *moi* semblait devoir être marqué davantage par la parole, le geste y aidant moins. La cause reste obscure.

Nous devons indiquer, en terminant le chapitre du pronom personnel, les langues qui ont résisté à notre analyse.

Ce sont, rangées au hasard : le Séréchulé, le Kolosche, le Botocudos, le Colorados, le Matlatsinche, le Miztèque, le Zapothèque, le Mosquito, le Kiriri, l'Abipone, tout le groupe des langues Dravidiennes, le Koréen, le Thusch, le Dinka, l'Aléoute, le Choctaw, le Tsihatli, les langues Australiennes, le Sonhrai, les langues Nubiennes.

Cependant plusieurs de ces langues, si elles ne renferment pas une concordance complète, en possèdent des *amorces*, et on peut penser, en voyant une des personnes concorder nettement avec notre système général, qu'il y a eu dégradation des formes dans les autres.

C'est ainsi que parmi les langues nubiennes le pronom personnel a certainement pour racine à la première personne *ma* : forme isolée, 1re pers, *me-ng*, *mi-n*, *me*, pl. exclusif *men-ong*, *emin*, *min* : forme emphatique *mi-do*, pl. *meneng* : forme possessive *ang*, *am*, *a* ; pl. *amme*, *amming*.

En Nuba, dans la forme suffixée, la 1re personne a pour indice *r*, *s*, la 2e *nam*, et la 3e *n*, d'où il résulte que le Nuba serait une langue à interversion où la 1re pers. a la racine tranchante, et la 2e la racine sourde ; quant à la 3e personne *n*, elle concorde avec celle de la plupart des langues.

En Barea, la 1re pers. *ag*, *heiga*, a bien une des racines indo-européennes *h* ; la 2e *enga* a aussi la gutturale ; mais ce concours des deux personnes à prendre la forme gutturale se trouve aussi dans les langues polynésiennes ; la 3e personne *t* est régulière.

En Sandeh, la 1re pers. est *mi*, et si la 2e est *mo*, on peut penser que c'est une invasion de la 1re personne, comme cela arrive quelquefois.

Si nous sortons du groupe nubien pour entrer dans la famille australienne, nous trouvons d'abord que dans la langue d'Encounter Bay la 1re personne est (*ng*) *ape*, la 2e *inde*, la 3e *itye* dans la forme suffixée, et (*ng*) *ape*, (*ng*) *inte* et *ki*) *tye* dans la forme isolée ; que dans celle du Purnkalla la 1re personne est *ngai*, la 2e *nina*, la 3e *pana*, conforme ainsi au type habituel. Enfin nous avons classé plus haut comme régulière la langue du lac Macquarie.

Ce qui déroute dans les autres langues de l'Australie, c'est que la 1re pers. et la 2e semblent avoir la même racine, mais une observation plus profonde peut détruire cette apparence : la racine commune est *ng*, la nasale gutturale, qui à la 1re personne est *nga* et à la seconde *ngi*; de sorte que la différence serait vocalique, mais nous savons que souvent deux personnes s'assimilent l'une à l'autre, surtout lorsque leurs racines diffèrent très peu. Aussi peut-on présumer que la racine de la 1re personne a toujours été *nga*, comme le prouve l'analogie du Chinois *ngo*, du Thibetain *nga*. Mais la 2e personne aurait été *na*, la nasale dentale, conformément au type que nous avons tracé ; puis elle se serait assimilée à la 1re personne et de *na* serait devenu *nga*. S'il en était ainsi, tout le paradigme pronominal des langues Australiennes s'expliquerait. Nous avons vu ce *processus* dans le cas du Purnkalla que nous venons de citer : la 1re personne est *nga*, la 2e *nu*. Dans la langue Macquarie, il en est de même, mais au pluriel seulement : 1re pers. *ngeen*, 2e pers. *nina*, tandis que le singulier y a fondu les racines : 1re pers. *nga*, 2e. pers. *ngin*. Nous verrons tout à l'heure, dans les langues Dravidiennes, le même processus, mais en sens inverse.

Les langues Dravidiennes, suivant Frédéric Müller, possèdent à la 1re personne deux racines : *na* et *ya* ; et à la 2e une seule : *ni*. Quant au pronom réfléchi, sa racine est *ta*. La 2e et la 3e personnes rentrent donc bien dans le type ordinaire ; seule la 1re personne reste en dehors, du moins, par une de ses *racines*, car celle *ya* est, en général, l'affaiblissement d'une gutturale, et par conséquent se ramène à *ka*, *xa*. Mais nous pensons que le *na* de la 1re pers. est pour *nga*, quoique nous n'en ayons pas de preuve, et se ramène ainsi à la gutturale nasale. Il se serait passé ici l'inverse de ce que nous venons de constater dans les langues Australiennes, auxquelles précisément on a souvent comparé les Dravidiennes ; le thème serait ainsi : 1re pers. *nga*, 2e pers. *ni*, 3e *ta*.

Le Mosquito dans la forme suffixée au verbe donne 1re pers. *ne*, 2e *ma* ; la 3e personne serait (*we*) *tin*. On aurait affaire au système d'interversion où la 1re personne prend la dentale, et la 2e pers. l'*m*.

Le Choctaw a pour racine, à la 1re pers., il est vrai, *a*, *sa*, mais au pluriel *pi*, et à la 2e personne *tshi*, et rentre ainsi dans le type.

Le Coréen a pour 1re personne *nai*, pl. *uri* ; pour 2e *nei*, pl. *ne-xoi*, et pour 3e *tiei*. Si l'on s'en tient à cet état, il n'y aurait

eu entre les deux premières personnes qu'une différence vocalique. Mais on peut supposer que, comme en Chinois, la 1re personne était originairement *ngai* et se serait assimilée à la 2e, de sorte que l'on aurait le type régulier *ngai*, *nei*, *tiei*. Il est vrai que le pluriel reste inexpliqué, à moins qu'il ne soit pour *nguri*.

L'Aléoute, dont certaines formes ne semblent pas pouvoir s'interpréter devient clair, si l'on prend la forme, en général, fondamentale, celle possessive, 1re p. *ng*, 2e *n*, 3e *n*. En outre, les formes duel et pluriel de la 2e personne rentrent dans le cadre : *dzik*, *tshi*.

Le Thusch donne bien à la 1re personne au singulier *suo* qui ne rentre pas dans le type, mais au pluriel excl. *thxuo* et inclusif *wai* qui y rentrent bien et s'analysent en *nguo*, *nguai;* la 2e personne est *huo*, pl. *shu*, conforme au type ; et la 3e personne *iz*.

Le Zapothèque donne, il est vrai, au possessif du singulier: 1re pers. *a*, 2e *lo*, 3e *ni*, mais du pluriel, lequel est ici révélateur : 1re pers. *no*, 2e *to*, 3e *ni*.

Le Kiriri donne à la 1re personne *xi*, pl. *ku*, *k*, *xi*, ce qui est bien une des racines normales ; à la 2e *e*, *ei*, ce qui déroute ; mais la racine vocalique n'existe guère que pour le cas de la chute de la consonne initiale ; enfin la 3e personne est régulière : *se*, *si*.

Ainsi il ne reste plus comme résistant à notre analyse que le Kolosche, le Botocudos, le Colorados, le Malatsinke, le Mixtèque, l'Abipone, le Dinka, le Tsihaili, le Sonhrai.

Nous ne comptons pas le Japonais, ni certaines langues de l'Extrême-Orient, d'où les pronoms personnels ont été éliminés pour des substantifs de politesse.

Telle est la *concordance* frappante de toutes les langues connues, en ce qui concerne les racines du pronom personnel : 1re personne : 1re racine *m*, devenant *n*, *p*, *b* ; 2e racine *ng*, *k*, *h*, *kw*, *gw*, *w*, se reliant ainsi l'une à l'autre ; 3e racine, empruntée à la seconde pour l'inclusif, *ta* ; 2e personne : 1re racine *s*, *t*, *n*, *r*, *l* ; 2e racine *k*, *x* ; par ces deux racines, les deux premières personnes arrivent à coïncider, elles se rencontrent en *n* et en *k;* 3e personne : 1re racine *s*, devenant *t*, *n* ; 2e racine *p*, *f*, *u*. Par la première de ces racines, la 2e et la 3e personne coïncideront souvent en *t*.

A côté de ce type général, un autre type renversé appartient à un certain nombre de langues américaines : 1re personne *t*, *s*, et aussi *k* ; 2e personne, *m*, *n*, *p*, *b ;* la 3e ne change pas.

Quelquefois confusions analogiques entre les personnes.

Enfin pluriel de la 1re personne s'approchant de la 2e par l'inclusif.

2° PRONOM INTERROGATIF

Quelquefois ce pronom distingue l'*animé* de l'*inanimé* ; quelquefois il les confond.

La racine de l'interrogatif *animé* est *k*, la gutturale ; en effet, c'est une des racines de la 2e personne, où l'interrogation s'adresse à une 2e personne, à un interlocuteur. D'autre part, l'interrogation annonce une tension d'attention, un effort, et par conséquent est bien exprimée par une gutturale, son éclatant.

L'interrogatif inanimé, comme tout l'inanimé, ne peut se peindre que par un son sourd, au moins en partie ; aussi son expression est *m*, *men*, *meng*.

Dans l'Indo-Européen, l'interrogatif n'a qu'une racine *ka*, *ki* (Sanscrit *ka-s*, *ki-m*, Latin *qui-s*, *qui-d*, Slave *ku*, Lith, *ka-s*, Goth. *hva-s*), et d'après des mutations phonétiques régulières et propres à cette famille : Grec τι-ς, τι ; Celte : *pe*. L'animé a absorbé l'inanimé

Dans les langues sémitiques, il n'y a aussi qu'une racine, mais c'est celle de l'inanimé : *man ;* Arabe, animé *manû*, *manat*, *manah* ; inanimé *mâ* ; Ethiopien *mî* ; Hébreu, animé, *mi*, et inanimé *mah*.

Dans les langues chamitiques on voit alterner les 2 racines ; Egyptien *ax*, *aXi* Copte : *ash*), puis *nimon*, *mimo* (Copte : *nim*), *mo ;* Tamasheq *ma ;* Galla, animé, *engu*, inanimé *mali*.

Dans les langues altaïques *kem*, *xem*, *ika*, Turc *ki*.

Dans les langues finnoises, animé, *ka*, inanimé *ma* (il sert de relatif).

Dans les langues samoyèdes *kütü*, *kud*, inanimé *ma*, *sio* ; inanimé *mi*, *simdi*, inanimé *ümbi*.

Dans les langues polynésiennes *wai*, *hai*, pour les animés, *aha*, *ha*, pour les inanimés.

Dans les langues malaisiennes *apa*, *awa*.

Dans les langues suivantes :

Kunama, *na*.

Barea, *na*, *nan*, *nane ;* relatif *ku*, *ke*.

Kolh, interrogatif animé *okoe*.

Singalais, interrogatif animé *ka*, inanimé *mo-ka*.

Aware, *kin*, *shi*.
Kazikumük, *tsu*, *tsi*.
Hürkan, *tsha*, *si*.
Wiradurei, *ngiyandi* et *mynian*.
Turrubul, *ngandu* ; inanimé *mine*.
Encounter Bay, *ngange* ; inanimé *minge*.
Adelaïde, *ngana*.
Ude, *shu*, qui ; *eka*, quoi.
Thusch, *men*.
Laze, *mi*, *ninia*.
Bari, *nga*, *ngyo*.
Haussa, *wa*.
Lac Maquarie, animé *ngangko* ; inanimé *nim*.
Nupe, *ki*.
Koggaba, *xia* et *xi*.
Jagan, *konna* et *kungdzi*.

Nous ne pouvons donner ici que quelques indications ; l'interrogatif manque dans beaucoup de langues et est remplacé par le démonstratif ou le relatif. Mais la concordance est frappante, surtout dans les langues les plus cultivées.

3° NEGATION.

De même que l'interrogatif est exprimé par la gutturale *k*, sauf dans le cas où la catégorie de l'animé vient assourdir l'expression, la négation s'exprime dans presque toutes les langues par la nasale, soit dentale, soit labiale, *n* ou *m*.

Il faut remarquer en passant que la négation est tellement importante que beaucoup de verbes possèdent une conjugaison au négatif parallèle à celle au positif.

Dans l'Indo-Européen, cette racine est identique, non-seulement dans l'adverbe négatif, *non*, *nein*, *not*, Sanscrit *n*, grec αν etc., mais aussi dans la composition des mots ; le Grec seul a la racine, ουχ à côté de αν.

Le Serer possède une conjugaison négative ; cette conjugaison se forme au passif en intercalant dans le verbe la syllabe *and*.

L'Il Oigob possède aussi une conjugaison négative ; elle se forme au moyen de la préposition de *na*.

En Tupi, la négation est : *an*, *aani*.

Les langues altaïques possèdent aussi la conjugaison négative ; elles la forment par l'infixation de *ma*.

Plusieurs langues ouraliennes la possèdent aussi. Le Mordwin la forme au moyen de la syllabe *af* pour *am*.

En Copte, l'indice est : *an, am, en, emmen.*

Nous renvoyons pour plus de détail à notre étude sur la conjugaison négative.

4° PRONOM RELATIF

La racine du pronom relatif commune à presque toutes les langues est *n*, une nasale aussi, ce qui peut sembler singulier, puisque la relation implique le mouvement; mais cette racine est originairement de signification locative et exprime l'inessif, par conséquent le *repos* ; nous la retrouverons à ce titre un peu plus loin, en examinant les indices des cas.

Il faut bien prendre garde, en analysant le relatif de diverses langues, que celles-ci empruntent souvent l'interrogatif : c'est ce qui arrive aux langues Indo-Européennes qui n'ont pas de relatif proprement dit, mais le remplacent par l'interrogatif *qui* de *quis*, et τις. De même dans les langues ouraliennes *ka*, *ma* deviennent des indices de relation.

D'un autre côté, d'autres langues empruntent le démonstratif ou le pronom de la 3e personne.

D'autres n'expriment pas du tout le pronom relatif.

En Nuba, la particule relative est *nan*. Il faut la rapprocher de l'*n* du génitif.

En Basque, la particule relative est *non*, *n*, et elle passe par emprunt à l'interrogatif.

En Muzuk, le relatif est *na*, *ne*.

En Chiapanèke, il est *ni*.

En Nahuatl, *in*.

En Ibo, le pronom relatif est *nke*.

Il est *na*, *n*, en Logoné.

En Mandara, *na*, *n*.

En Maba, *na*, *ang*, *nag*.

En Haussa, il s'accorde avec le nom auquel il se rapporte ; c'est *na* pour le masculin, *ta* pour le féminin.

En Tamaschek, en vieil Egyptien et en Copte, le pronom relatif est *na*.

Cette racine *n*, qui forme le relatif dans le nombre relativement petit de langues qui l'expriment directement et qui n'ont pas recours pour cela au démonstratif ou à l'interrogatif, a son origine dans le *génitif*, lorsque celui-ci, comme nous le verrons plus loin, a ce même indice *n*. Il y a, du reste, une étroite corrélation entre le relatif et le génitif : l'un marque le rapport entre deux mots, deux substantifs, et l'autre entre un mot et une proposition incidente qui le qualifie : aussi, souvent le génitif peut-il à son tour s'analyser en pronom relatif; on dit : *le livre qui science*, au lieu de : *le livre de science*. Mais les deux dérivent d'un cas purement locatif, de l'inessif. Ce sont les langues chamitiques qui marquent le mieux tous ces rapports.

5° INDICES DES CAS

Les indices des cas sont des racines primitives qui ont servi aussi à marquer les pronoms, soit personnels, soit interrogatifs, soit relatifs, ou à exprimer les adverbes ; la racine est donc pronomino - adverbio - casuelle.

a). — *Génitif et inessif.*

Le premier indice par son ancienneté, son importance et son universalité, est la racine *n*, commune au génitif, au locatif, et comme nous venons de le voir, au relatif.

Cette racine se trouve d'abord dans une préposition très usuelle *in*, grec εν, qui devient *v* en Russe, et est *b* en Hébreu.

La racine *na* en Finnois et dans les langues ouraliennes marque l'inessif ; elle y devient le génitif sous la forme *n*.

En Samoyède, le génitif se marque aussi par *n*, signe de l'inessif qui a disparu.

Dans les langues altaïques, le génitif se marque également par *n*.

Il est l'indice du génitif dans les langues suivantes :

Nuba : génitif *in* ; le locatif a disparu.

Japonais : gén. *no* ; locatif : *ni*.

Thibétain : gén. *gi*, pour *ngi* ; loc : *na*.

Kunama : gén. *e*, autrefois *en* ou *in* ; locatif *kin*.
Aware : loc. *ne*, *ni*, *nu*, *lu*.
Kürine : gén. *in*.
Tschetschenze : gén. *an*.
Basque : gén. *en*.
Kamilaroi : gén. *nu* ; Turrubul : gén. *nu-ba*.
Ostiak : gén. *n* ; Kamassinche : gén. *n*.
Ibo : gén. *nke*.
Logone : gén. *na*, *n*.
Mandara : gén. *n*, *na*.
Maba : *na*.
Haussa : *na*, fém. *ta*.
Egyptien : *n*, *en*.
Langues mélanésiennes : *ni*, préposé.
Langues algonquines : *n* de l'obviatif.

Les langues indo-européennes et sémitiques ne sont pas conformes, il est vrai ; mais les langues sémitiques ont un système tout spécial : l'état construit qui n'exige pas l'emploi d'un indice. Quant à l'Indo-Européen, il emploie l'*s* qui est un indice de nominatif transporté au génitif pour des raisons spéciales.

b) — *Nominatif, instrumental.*

Il faut confondre ces deux cas, en ce sens que l'instrumental est souvent le sujet virtuel et prend alors dans certaines langues l'indice du nominatif.

Dans beaucoup de langues le nominatif n'a pas d'indice : c'est le cas supposé ; dans beaucoup d'autres, très diverses : en Esquimau, en Basque, dans des langues australiennes, le sujet du verbe intransitif ne porte pas d'indice, le sujet du verbe transitif est seul à en posséder ; ce dernier est le *nomen agentis*.

Le signe en Indo-Européen est *s*, qui devient *r* dans certaines langues de la famille et tombe facilement. Dans les langues hyperboréennes, l'indice est *q* pour le nominatif et *p* pour le *nomen agentis*. Dans les langues polynésiennes, c'est *ko*, signe de détermination.

Dans les langues australiennes, le *nomen agentis* a pour indice *to* et *ko*, *tu*, *du*.

Dans les langues sémitiques, il y a pour indice du nominatif le

pronom de la 3e personne *hu*, formation de même nature que celle de l'Indo-Européen *s*.

En Basque, le nominatif n'a pas d'indice ; le *nomen agentis* a le suffixe *k*.

Dans les langues dravidiennes, s'il s'agit d'un être doué de raison, on peut marquer le nominatif en suffixant un pronom démonstratif de la 3e personne.

En somme, le nominatif est rarement marqué, et pour trouver la racine de son indice, lorsqu'il y a indice, il faut éliminer le cas où cet indice est emprunté au pronom de la 3e personne, comme en Indo-Européen et en Sémitique, et on peut le dire aussi jusqu'à un certain point en Chamitique, car l'article *p* peut y être considéré comme l'équivalent de ce cas. Il en est de même dans les langues dravidiennes.

Il ne reste que les langues hyperboréennes, les australiennes, le Basque où le nominatif est en réalité un *nomen agentis*, et le Polynésien ; cependant l'Esquimau distingue le nominatif et le *nomen agentis*. Alors, l'indice est *k*, c'est-à-dire le signe le plus éclatant, celui exprimant le mieux le maître de l'action ; pourtant l'Esquimau, qui exprime le nominatif par *k*, descend au *p* pour exprimer le *nomen agentis* qui domine cependant davantage, ce qui s'explique difficilement si l'on ne considère que dans beaucoup de langues le *k* devient *p*.

Peut-être aussi l'Indo-Européen a-t-il choisi l'*s* parmi les divers *processus* et suffixes de dérivation parce que ce phonème est tranchant ; cependant l'emploi de la 3e personne par d'autres langues nous fait pencher vers la première interprétation.

c). — *Accusatif.*

Dans les langues indo-européennes, il y a un indice de l'accusatif bien marqué, l'*m* ; on lui donne ordinairement cette interprétation que c'est un emprunt au pronom *âmas*, *amam* Nous ne le pensons pas, car nous retrouvons cet indice dans d'autres familles où *amas* n'existe point.

Pour nous, c'est une onomatopée subjective.

De même que l'*s* ou le *k*, sons tranchants, expriment bien l'agent, l'*m*, son sourd, exprime bien le patient, celui qui reçoit l'action.

Dans les langues sémitiques qui expriment directement l'accusatif, l'indice est *an*, tandis que celui du nominatif est *hu*. Cet *an* est, d'après M. Frédéric Müller, la particule adverbiale. Le choix de cette particule a pu être fait précisément pour sa nasale *an*, *am*, et rentre bien dans le système indo-européen.

Parmi les langues chamitiques, le Bedja exprime aussi l'accusatif par *b*.

Parmi les langues altaïques, l'indice est *be* en Mandchou, et *va* en Tongouse.

Les langues ouraliennes ont la plupart l'accusatif en *m*, *p*.

Les langues samoyèdes ont pour indices, *p*, *m*.

Ici, pas d'exception, l'indice est donc uniforme : *m, p*, la labiale, par onomatopée subjective. Voir aussi le *p* lithuanien.

Mais l'accusatif n'a d'indice direct que dans un petit nombre de langues.

La plupart l'expriment par la simple position, un certain nombre par un emprunt au datif ; en effet, il y a une étroite parenté psychologique entre les deux cas : beaucoup de grammairiens appellent l'un *objet proche*, et l'autre *objet éloigné* ; quelques autres n'empruntent pas un indice à un autre cas, mais remplacent franchement l'accusatif par un autre cas lui-même ; c'est ainsi que les langues slaves le rendent par l'accusatif ou le génitif, suivant que l'objet est inanimé ou animé ; de même le Finnois, lorsque l'objet est déterminé, le rend par le génitif. D'autres langues l'expriment par le signe de *détermination :* c'est ainsi que le Finnois ; lorsqu'il veut déterminer son nominatif, y suffixe l'indice *te* ; puis, considérant l'accusatif comme toujours déterminé, fait de *te* l'indice de l'accusatif. En Hongrois la distinction entre le déterminé et l'indéterminé disparaît, et *t* devient simplement le signe de l'accusatif, mais par voie indirecte.

d). — *Datif.*

Il y a une grande homogénéité dans l'expression du datif par les suffixes. Son indice universel est *k*, *ki*, qui devient *i*.

Dans les langues polynésiennes et mélanésiennes on prépose *i*, *ki*, et le datif sert ensuite d'accusatif.

Le Tamaschek prépose *i*.

Les langues dravidiennes suffixent : le Telugu, *ku* ; le Canara, *ke* ; le Malayalim, *kka*.

Dans les langues australiennes, lac Macquarie *ko* ; Wiradurei *gu* ; Kamilaroi *go* ; Dippil *go*.

Dans les langues africaines : Bullom, *ko* ; Sandeh, *ku-io* ; Haussa, *ga* ; Sarakhole, *go* ; Nuba, *ġa*, *ke* ; Maba, *go* ; Barea, *gi* ; *ge*.

Dacotah, *ki* ; Djagan, *keia*, *kja*.

Basque, *i*.

Keshua, *pak* = *pa*, génitif, + *k*, datif.

Irob Saho, *ak*, *k*.

Langues ouralo-altaïques *ko*, *ga*.

Kote, *ga* ; Yukagire, *ga* ; Koréen, *kei*.

Thusch, *go* ;

Siamois, *ka* ; Annamite, *kjo* : Khassia, *kia*.

Tchentchenze, *ka*, *ke*.

Accadien, *ku*.

Indo-Européen, *i*, *ya*.

Néo-Indien, *ka*, *ke*

L'indice *k*, *ki*, convient au datif et en forme l'onomatopée subjective, parce que l'objet éloigné exige un effort, et que cet effort est bien exprimé par la réunion de phonèmes *ki*, laquelle forme un ensemble éclatant.

Beaucoup de langues expriment le datif par des prépositions, et ne peuvent, par conséquent, entrer en comparaison ; beaucoup d'autres empruntent l'indice de l'ablatif *ta* que nous allons décrire tout à l'heure.

Les langues finnoises font bien la synthèse de ces trois cas : 1° locatif, génitif ; 2° datif, allatif ; 3° ablatif ; chez elles le repos s'exprime par *n*, le mouvement *vers* par *h*, *k*, celui *dans* par *h-n*, et le mouvement *hors de* par *ta*. Ici nous sommes au mouvement vers : *h*, *k*, car le datif est la face logique de l'allatif, de même que le génitif est celle de l'inessif.

e). — *L'ablatif.*

L'indice général de l'ablatif est *t*, *d*, de même que celui du datif était *k*, sauf confusion quelquefois entre ces indices ; l'ablatif est la face logique de l'élatif qui exprime le départ d'un lieu.

Cet indice *t* convient bien à l'élatif, car le départ est un effort moins grand que celui vers le point d'arrivée, vers le but.

Dans toutes les langues indo-européennes, l'ablatif est en *t*.

Dans les langues ouraliennes, le *t* indique le point de départ, l'élatif et aussi l'ablatif.

Dans les langues australiennes, *tin*, *di*, *di*, *ti-di*.

Yénissei, *den*; Kotte, *tshang*; Yukagire, *dan*.

Langues altaïques, *tshi*, *djhi*, *tan*, *dan*.

Basque, *tik*, hors de.

Langues du Caucase: élatif *atu*.

Mais il y a souvent expression de l'ablatif par des prépositions proprement dites et d'autre part par l'ablatif et l'élatif; autrement dit, le datif et l'ablatif échangent leurs racines.

f). — *Locatif.*

Nous avons examiné les indices du locatif en indiquant ceux du génitif et du pronom relatif qui en dérivent.

L'indice est bien marqué par la préposition *in*, *εν*, et par l'inessif des langues ouraliennes : *n*.

La nasale *n* convient particulièrement à l'expression du repos.

6° INDICES DU GENRE

On sait que la distinction en *masculin* et en *féminin* est la moins fréquente et la plus récente ; que celle générale est en *animé* et en *inanimé*.

L'indice de l'animé n'existe pas, mais l'inanimé en possède un dans quelques langues. Cet indice est *t*, *d*, que nous rencontrons survivant dans le Latin *qui-d* opposé à *qui-s*.

Lorsque certaines langues ont pris un indice pour le féminin, d'une manière primitive et non hystérogène, c'est le *t* qu'elles ont adopté, par ex. le Chamitique, le Sémitique, l'Haussa, l'Arrouague, le Calinago.

Cependant le féminin s'est exprimé dans l'Indo-Européen, d'une manière hystérogène, en employant par analogie la terminaison *a* qui se trouvait dans un certain nombre de noms féminins : c'est un résultat de l'imitation.

Quant à l'inanimé, il a aussi une autre racine : l'*m*, qui se retrouve dans le pronom interrogatif inanimé.

La convenance de l'*m* semble parfaite pour exprimer l'inanimé; celle du *t* le semble moins, à moins que cet indice ne s'applique au féminin ; cependant, si l'*s* est le suffixe de l'animé, le *t* étant la muette de l'*s* semble bien convenir.

7° INDICES DE LA DÉTERMINATION

L'article ou le déterminé n'existe que dans un petit nombre de langues. Il semble posséder deux indices qui se touchent de près, le *t* et l'*l*.

Mais on ne peut observer ici qu'avec précaution; car l'indice du déterminé n'est souvent qu'une abréviation d'un pronom de la 3e personne : ainsi en Valaque, en Bulgare, dans les langues néo-latines, en Irlandais.

Cependant il y a des indices de détermination indépendants : en Polynésien *te*, dans les langues ouraliennes *te*, en Arabe *el*.

La détermination s'exprime quelquefois par une forme emphatique du substantif, elle échappe alors à notre sujet.

8° INDICES DU NOMBRE

Le nombre s'exprime quelquefois d'une manière hystérogène : par exemple il semble bien certain que dans les langues indo-européennes, le duel n'est qu'une modification du pluriel ; ce cas est en dehors de nos recherches.

Il faut mettre aussi en dehors de notre travail le triel et le quatriel des langues mélanésiennes, leur expression se faisant par la suffixation des mots de nombre.

Il reste le *duel* et le *pluriel*.

L'indice du *duel* est très homogène ; il est partout la gutturale *k*.

Langues samoyèdes : Yurak, *ha*, *g*, *k* ; Ostiak, *g*, *k* ; Tagwy, *gai* ; Jénissei, *ho*, *gi*, *ko*.

Esquimau, *k* ; Aléoute, *k*.

Iroquois, *ke*.

Ostiak, *gan*, *xan*, *kau*.

Kolh, *kin*.

Une deuxième catégorie est celle des langues qui, après avoir eu le duel, l'ont perdu et ont appliqué l'indice du duel au pluriel Ce sont :

Le Hongrois *k* et le Lapon *k*, *h*.

Le Basque *k*.

Une troisième catégorie est celle des langues qui n'ont pas de duel, mais dont le suffixe du pluriel est l'indice d'un ancien duel. Ce sont :

1° Arménien, *k*; 2° Kolh, *ko*; 3° Oigob, *k*, *ki*, dans les verbes 4° Barea, *ka*, *ki*, dans les verbes ; 5° Ude, *x*, *xo*; 6° Iukagire, *gi*, *k*, *x*; 7° Aino, *ki*, *gi*; 8° Dinka, *ke*, *ng*, *k* (dans les pronoms); 9° Bari, *ki*, *nk*, *dji*, *djin* ; 10° Mandara, *ha* ; 11° Bagrimma, *ge-dje* (dans les pronoms) ; 12° Maba (*eng*) dans les pronoms ; 13° Haussa, *ki*; 14° Koréen, *xai* ; 15° Algonquin, *k*, *g* ; (êtres animés), 16° Athapaske, *kwe* (nom de parenté) ; 17° Kolosch, *k*, *x* ; 18° Tschinuk, *ûks*, *ûks*; 19° Galibi, *kam*, *kamo*; 20° Paez, *geks* (êtres animés) ; 21° Keshua et Aymara, *ka-na*, *na-ke*; 22° Chiquitos, *ka* ; 23° Molushe, *ika*, *enen*; 24° Birman *kan*, *kha* (dans les verbes) ; 25° kolh, *ki* ; 26° Barea, *ke*, *ké* (dans les verbes) ; 27° Zyriaine, *kod*, avec ; 28° Tchérémisse, *gic*.

Enfin le *k* passe même au singulier. Abipone *ka*, Aléoute *k*.

Cet indice *k* semble celui d'une grande détermination, d'une insistance ; l'objet étant double, il importe de porter sur lui plus d'attention.

On pourrait peut-être y trouver la racine du mot de nombre *deux*, mais cette investigation ne conduit jusqu'à présent qu'à des résultats incertains.

Le pluriel est probablement un ancien triel ; quoi qu'il en soit, et en laissant de côté la question de savoir si sa racine peut se rattacher à celle du nombre *trois*, il semble avoir un indice prédominant : la racine dentale *t*, *s*, devenant *r*, *l*, *n*, et par l'*s*, *i*, enfin passant de l'*n* à l'*m* et à l'*u*.

La racine fondamentale semble le *t*; on la trouve dans : 1° les langues ouraliennes, Finnois *t*, Vepse *d*, Vote *d*, Esthonien *d*, Livonien *d*, Morduine *t*, Ostiake *t*, *et*, Lapon *it*, *id*, *ita*, Hongrois *t* (ancien pluriel, indéfini actuel) ; 2° Basque *t* (ancien pluriel dans les noms), *t*, *ti* (pluriel dans les verbes); 3° Esquimau *t*; 4° Ostiak-Samoyède *t*, *la* ; 5° Tchuktch *at*, *et*, *it*; 6° Géorgien *t* (dans les verbes) ; 7° Irob Saho *t*; 8° Bari *at*, *ot*, *te*, *ti* ; *an*, *in*; 9° Maba *t*, *dje*; 10° Teda *ta*, *ti* (dans les pronoms personnels) ; 11° Kanuri *ndi* (dans les pronoms) ; 12° Mongol *ut*, *od*; Mandchou *ta*, *te*; Buriate *ut*, *nut*; 13° Hurkan *ti*, *di* ; Abchaze *th* (dans les pronoms) ;

14° Artschi, *th*; 15° Sumale *nde* (dans les pronoms); 16° Kasikumük, *ti*, *du*, *rdu*, *di*; 17° Yakute *d*, *te* (dans les verbes); 18° Birman *to*; 19° Ossète *thœ*; 20° Welsh *ed*, *aid*, *ydd*; Breton *ed*; (apparent ou réel); 21° Albanais *te*; 22° Kiriri *tœ* (noms de parenté); 23° Turrubul *tin*, *tsin*; 24° Tcherokesse *ti*, *te*, *ts* (êtres animés); 25° Taraske *etsh* (dans les pronoms); 26° Basque *t* (dans les pronoms); 27° Mongol et Buriate *de*, *da* (dans les pronoms); 28° Barea *ta*.

Le *t* devient *s* dans les langues suivantes :

1° Les Indo-Européennes, sauf quelquefois substitution (apparente ou réelle) par l'*i*; 2° Maba *si*; 3° Haussa *se*; 4° Mandchou, *sa*, *se*, *si*; 5° Mongol *s* (dans les noms), *si* (dans les pronoms); 6° Turc et Yakoute *z* (dans les pronoms); 7° Aware *z* (cas obliques); 8° Singalais *su*, *hun*; 9° Tschetschete *sh*, *ash*, *ish*, *si*; 10° Wotiak *yos*; 11° Zyrénien *yos*; 12° Kamassinche *zan*; 13° Tchouwache *sam*, *zam*; 14° Tchérémisse *shamitsh*; 15° Tongouse *sa*, *se*; 16° Accadien (?) *mes* (dans les noms), *s* (dans les verbes).

L'*s* devient *i* dans :

1° le Lapon *i* (cas oblique dans les substantifs); 2° langues samoyèdes *i* (dans les pronoms); 3° Mordouin *i* (dans les pronoms); 4° Toda *ai*, *e*; 5° Hürkan *ti*, *ri*, *i*; 6° Tchetschete *i* (êtres animés); 7° Nuba *i*, *ri*, *iri*; 8° Kunama *i*; 9° Oigob *i*; 10° Singalais *i*; 11° Woloff *i*.

L'*s* devient *l*, *r* dans :

1° Lesghi *ar*, *er*; 2° Ude *ur*; 3° Suane *ar*, *al*, *lar*, *ral*; 4° Iukagire *pul* (*pu* + *l*); 5° Somali *yal*; 6° Welsh *aur*, *yr*; 7° Mandschou *ri*; 8° Tongouse *l*, *r*, *il*, *ul*, *hol*; 9° Mongol *var* et Buriate; 10° Turc *lar*, *lor*, et Iakoute; 11° Koréen *tol* (*t*+*ol*); 12° Tulu *ru*; *lu*, *re*, *le*; Kanara *ar*, Telinga *lu*; 13° Albanais *ra*; 14° Japonais *ra*; 15° Algonquin *l* (êtres inanimés); 16° Mosquito *ra* (êtres irrationnels); 17° Goakhira, *iru* (êtres inanimés); 18° Abipone *ri*, *rip*; 19° Purnkalla, *ri*; Adelaïde *rla dla*; 20° Tchechenze *ar*, *arii*; Abchaze *ra*; Aware *al*; Artschi *ral*, *ar*; Kazikumük, *ru*, *u*, *ri*, etc.; 21° langues australiennes *dla* (signe du duel).

Le *t* devient *n* dans :

1° Aléoute, 2° Somali, 3° Haussa, 4° langues celtiques, 5° Algonquin : *n* (êtres inanimés), 6° Athapaske, genre hominin, 9° Totonaque, 10° Mosquito, 11° Arrouagne, 12° Moxo, 13° Yaruros et Betoi, 14 Chimu et Mochica, 15° Lules; 16° toutes les langues australiennes; 17° Il Oigob.

L'*n* devient *m* dans :

1° Hébreu, *im*, *aim*; 2° langues dravidiennes; 3° Arabe, *u*, *m* (dans les pronoms); 4° Sahaptin, *ma*; 5° Mutsun, *mak*, *ma*; 6° Nahuatl, *me*; 7° Caribe, *em*, *im*; 8° Copte, *m*, *n* (dans les pronoms); 9° Kunama *me* (dans les pronoms).

L'*m* devient *w*, *u*, dans :

1° Arabe, *u*; Hébreu, *u* (dans les verbes *u*) (dans les substantifs féminins), *ut*; 2° Somali, *u*, *o*; 3° Mandé, *u*, *un*, *la*; 4° Sonhrai, *o*; 5° Kanuri, *wa*; 6° Haussa, *u* (dans les pronoms); 7° Copte, *u*; 8° Egyptien, *ou*; 9° Irob, Saho, *wà*, *à*.

L'*m* devient *b*, *p*, dans :

1° Géorgien, *bi*, Mingrélien, *phi*, Laze, *pe*; 2° Dakota, *pi* (êtres vivants); 3° Maya, *ub*, *ib*, *ob* (êtres vivants); 4° Aware, *ab*, *jab*, Artschi, *b*, *u*, Tschetschete, *b*, *u*; 5° Singalais, *pi*, dans les pronoms.

9° INDICES DES TEMPS ET DES MODES.

Ici l'investigation devient très difficile, et nous ne découvrons d'une manière certaine que les indices très répandus du participe passé passif et du passif en général, lesquels s'appliquent aussi au passé actif par l'analogie qui existe entre le passif et le passé. Ces deux indices sont *t*, et *m*, *n*.

L'indice *t* se découvre dans l'Indo-Européen *t-us*. On le retrouve dans une foule de langues. On peut citer : le Finnois qui a pour indice passif *te*; le Hongrois qui a pour parfait *ta* et pour participe passé *t*, et enfin pour passif *at*; les langues dravidiennes qui marquent le passé et le passif par *t*.

10° VERBE « ÊTRE »

Ce verbe abstrait fait partie de la grammaire plus encore que la lexicologie. Outre certaines racines dérivées de verbes concrets ayant le sens de : *se tenir debout*, *se tourner*, ce verbe possède universellement 3 racines.

1° Une qui est celle du pronom de la 3e personne et qui consiste en *s*, lequel devient *r* et *l*, Indo-Européen *as-mi*, *es-se*, *are*; uoloff *là*; Bullom *ri*; Odschi *le*; Dravidien *ira*, *iru*; Japonais *ari*; Ouralien *ol*; Altaïque *ol*; Malgache *ari*; Basque *iz*, *izi*; Hürkan *san*; Tamascheq *ili*; Turc *isim*.

2° Racine *b*, *v*, *u* : Indo-Européen *bhu bud*, *byl*, *bin ;* Cafre *be*; Mandé *be* : Bambara *be* : Mandchou *bi* ; Egyptien et Copte *pe* : Kazi. Kumük *u* : Thusch. *u* ; Copte *uon* ; Dacotah *un* ; Aware *ugo*.

3° racine *k*, *ka* ; Hottentot *ha*, *hai* ; Nahuat *ca* ; Maya, *ca*, *ix* ; Quiché *cux*, Arabe *kan* ; Géorgien *qop* ; Matlasenke *ki* ; Somali *hai* ; Saho *ki* ; Kunama *kos*. Il faut rapprocher de cette dernière racine le conjonctif *ca*, *que*, et la conjonction *qui*.

DEUXIÈME DIVISION

RACINES INTERJECTIVES

Les exclamations sont, comme nous le verrons, tantôt subjectives, tantôt objectives. C'est seulement des premières que nous nous occuperons ici.

Il s'agit aussi des exclamations simples : *ah*. Sont-elles composées comme *hé-las*, on ne doit retenir que la 1re partie *hé* qui est primitive ; la seconde est hystérogène et dérivée d'un adjectif *lassus*.

Les interjections naturelles se composent, en général, d'une aspiration et d'une voyelle ou diphtongue ; toute la gamme vocalique est parcourue : *ah*, *eh*, *ih*, *oh*, *ouh*, *uh*.

Chacune exprime par ce seul choix de voyelles un sentiment différent et donne une preuve éclatante de l'onomatopée subjective.

L'*ah* exprime le contentement, la détente, le repos, de même que la voyelle *a* est le vocalisme à son état moyen, et dans sa position normale.

L'*eh* indique une interrogation, une surprise, un demi-mécontentement, de même que l'*e* est un premier resserrement des organes de la voix qui avaient leur pleine ouverture dans *a*.

L'*ih* marque le resserrement du sentiment, l'angoisse, de même que la voyelle *i* est le rétrécissement des organes de la voix.

L'*oh* marque l'étonnement, l'admiration, de même que l'*o*, voyelle, la tension en avant de l'organe vocalique.

L'*ouh* est le signe de la douleur, de même que la voyelle est l'organe du souffle projeté avec force.

L'*u* est le signe du mépris, de l'horreur pour la même raison physiologique.

La voyelle est souvent appuyée par une consonne de même organe *u*, *fu*, *pfu* ; *i*, *xi* ; *a*, *ach*.

Les exclamations sont quelquefois à deux mouvements : *eheu*, et s'expliquent de même par la succession de deux onomatopées subjectives.

Nous en avons fini avec l'onomatopée subjective dans tous les mots grammaticaux, son domaine propre. Nous croyons avoir démontré son existence ; nous ne prétendons nullement établir que toutes les langues se soient servies du même indice pour exprimer la même catégorie grammaticale, mais nous affirmons seulement qu'un grand nombre ont pris la même expression, parce qu'il y avait entre la racine et l'objet représenté, ou plus exactement entre le mouvement du phonème et celui de l'objet ou de l'action, un véritable synchronisme ; mais les points de vue ont pu différer ; il a pu y avoir et il y a eu, en effet, pour chaque expression deux ou trois racines ; cela n'infirme en rien la vérité de notre découverte. Il suffit pour elle qu'un grand nombre de peuples n'ayant aucun rapport entre eux ait adopté la même.

Nous allons maintenant passer à des mots qui ne sont pas grammaticaux, qui sont purement lexiologiques, mais qui restent cependant dans le cercle subjectif des premières connaissances de l'homme : mots de parties du corps, mots de parenté, mots d'objets usuels possédés par l'homme. Ce sont les racines significatives.

TROISIÈME DIVISION

RACINES SIGNIFICATIVES

1° MOTS DE PARENTÉ

Un des mots sur lesquels se sont exercés ceux qui ont voulu rechercher les idées et les expressions communes à la plupart des langues, et découvrir les exemples de l'onomatopée ordinaire et objective, c'est le nom de la mère, et aussi celui du père. C'est, en effet, par ces mots que l'enfant essaie le langage, et les peuples non civilisés ont dû avoir le même point de départ que l'enfant.

Les adversaires de l'onomatopée n'ont pas manqué d'objecter que ces mots eux-mêmes étaient non primitifs, mais dérivés d'autres mots et d'autres racines ; c'est ainsi qu'en Indo-Européen *pa-ter* vient de la racine *pa*, protéger, nourrir ; *ma-ter* vient de *ma*. Mais on a répondu victorieusement que *pa*, racine verbale, nourrir, pouvait venir à son tour de *pa*, *papa*, le père, qui en effet nourrit, soutient. Il y aurait eu le cercle : 1° *pa* = papa, père ; 2° *pa* = nourrir, élever comme le père ; 3° *pa-ter*, celui qui nourrit, le père.

Une objection plus sérieuse est celle qu'on ne peut désigner un objet en réunissant toutes ses qualités, ou ce qui revient au même, abstraction faite d'elles toutes ; que ce qui frappe, c'est l'action, le mouvement ; qu'un objet qui est surtout brillant sera exprimé par sa qualité de brillant, quoiqu'il soit en même temps carré, ou chaud, ou rapide : par conséquent, que l'expression de l'action du verbe a précédé celle de l'objet, du substantif.

Cela est vrai, mais n'exclut pas l'onomatopée, car celle-ci exprime précisément le mouvement, l'action, tantôt objectivement par son bruit, tantôt subjectivement par un mouvement synchronique des organes de phonation.

Le mot *père* s'exprime dans toutes les langues par une ou deux racines, et cela d'une manière frappante. Nous ne mettrons pas en ligne de compte que l'enfant commence par dire *papa*, *mama*,

car ces mots lui sont souvent soufflés par ceux qui l'entourent, et l'enfant ne fait qu'imiter en les répétant. D'autre part, ils sont plus faciles à prononcer que les autres, et il n'y a rien d'étonnant à ce que l'enfant les dise les premiers et les applique aux personnes les plus proches de lui. Lorsqu'il n'a pas de dents, il ne peut prononcer les dentales, et pour les gutturales il faut une certaine fermeté de gosier. Au contraire, les labiales ne sont que le résultat d'un simple mouvement facile des lèvres. C'est ce qui explique l'universalité des racines *pa* et *ma*. D'autre part, dans le mot : *mama*, les phonèmes prononcés demandent les mêmes mouvements que pour la succion dans l'allaitement, ce qui fait qu'on a une tendance à les prononcer plus vite, et le mot : *papa*, prononcé par les mêmes organes, puisqu'il se compose de labiales, suit de près.

Malgré cela, il existe une onomatopée plus directe que nous allons indiquer tout à l'heure.

La 1re racine du mot *père*, le *pa* (avec ou sans réduplication), se trouve dans les langues suivantes :

1° Chinois, *pa*, *fu*, *chu* ; 2° Thibétain, *pa*, *jap* ; 3° Annamite, *cha*, *tcha* ; 4° Birman, *apa* ; 5° langues malaisiennes, *pa*, *bapa* ; Malais, *pa*, *bapat*; Javanais, *bapa*, *bapak* ; Madekass, *ba*, *baba* ; 5° langues Maya, *pap*; 6° langues indo-germaniques, *pa (ter)*, *papa ;* Hindustan, *bawa;* Kurde, *babo*; 7° langues dravidiennes: Kanara, *bappa;* 8° langues finnoises, Syriaine *bat*, *batja*; 9° Kirri: *padjui ;* 10° hongrois *apa*, 11° Singalais, *appa ;* 12° Sémitique, *ab ;* 13° Samoyède *ab* ; 14° Kamtschadale, *apatch*; Bornu, *aba*; Turk, *baba* ; Javanais ; *bapa*; Kolh, *aba*; Birman, *ahpa* ; Serer, *bapa* ; Athapaske, *appa*; Caribe, *babu*.

La 3e racine du mot *père*, assez fréquemment employée, est *ta*, *tata*, *atta*, mot que l'enfant prononce facilement aussi. On la trouve dans les langues suivantes :

1° Langue de Cagataï, *ata*; 2° Koibal et Karagasse, *ada*; 3° Uigure, *ata* ; Congo, *tata* ; Serbe , *tatu* ; Esthonien, *tatta* ; Botokudo, *ta* ; Mandingo, *ta* ; Nahuatl, *ta-tli* ; Kirgize et Turc, *ata* ; Celtique, *tat* et *at* ; Gothique, *atta* ; Tchuksche, *atta* ; Basque, *aita* ; Esquimau, *attati* ; Tcherokesse, *atotu* ; Tchetchète, *dada* ; Aléoute, *adak ;* dialecte aleman, *aetti*, *tatti* et *dadi* ; Tarasque, *tata*.

La 3e racine est *ma*, par laquelle il y a confusion entre le mot de *père* et celui de *mère*. On la retrouve dans les langues suivantes :

1° Bugis, *ama* ; Tagala, *ama* ; Tonga, *ma* (*takare*) ; Tahitien, *me* (*tualane*) ; Hawaien, *ma* ; Georgien, *mama* ; Kru, *mi* ; Mandchou, *ama*.

Le mot *mère*, possède quatre racines : 1° *ma*, *ma-ma*, de beaucoup la plus usitée ; 2° *wa*, *wawa*; 3° *pa*, *papa*; 4° *ta*.

La racine *ma* se rencontre dans presque toutes les langues :

Chinois : *mu* ; Thibétain : *ma*, *jam* ; Annamite : *mu* ; Birman : *ame* ; Cagataï : *ana*, *ene* ; Turk : *ana*, *ene* : Tchuwasche : *ama* ; Malais,Javanais : *ma* ; Tagala : *yna* ; Tonga : *faé* ; langues Maya : *min*, *ne*, *na* ; langues Bantou : Ibundu : *mae* ; Gangelli : *nana* ; Tété: *mama*, *mammo*; Huastèque: *min*; Tzotzil: *me*; Esthonien: *emma* ; Finnois: *emä* ; Albanais: *ämа*; Birman: *ami* ; Assyrien: *imma* ; Arabe : *mam* ; Épirote : *mame* ; Albanais : *mäme* ; Cigain : *mami* ; Syriaine : *mamo* ; Bali : *meme* ; Lithuanien : *momo* ; Birman : *mi* ; Annamite : *mau* ; Caffre : *ma* ; Afghan : *mur* ; Arménien : *mair* ; Mandchou : *eme* ; Nepal : *ame* ; Birman : *ami* ; Chinois : *mu*.

Et sous la forme *na*.

Náhuatl : *nan* (*tli*) ; Madekasse : *ninrai* ; Turk : *nine*, *ana* ; Maya : *na* ; Kru : *ni* ; langues turques et tartares : *ana* et *ena* ; Delaware : *anna* ; Bugis : *ina* ; Huron : *anan* ; Korjak : *angnan* ; Siam : *inau* ; Kussa : *unina* ; Acoma : *naiia* ; Chinois : *niü*, la femme ; Hongrois : *nö* ; Madekasse : *muni* ; Turc : *nıne* ; Serer : *ne* ; Tarasque : *nana*.

La racine *wa*, *vava*, se rencontre dans :

Samoyède: *ewa* ; langues polynésiennes : *fafine mahine*, femme ; Tonga : *fae* ; Latin *fe* (*mina*), *fi* (*lius*).

La racine *pa*, *papa*, se rencontre dans :

Tehérémisse : *abai* ; Bengali : *amba* ; Bugis : *bai* ; Kalmück : *babai* ; Tagala : *babayi* ; Karaibe : *bibi* ; Javanais : *ibu*.

La racine *at*, *ta*, se rencontre dans :

Bengali : *tai* ; Néo-Zélandais : *tai* ; Finnois : *äiti* ; Cigain : *dai* : Tepegnana : *dada* et *dudu* ; Georgien : *deda* ; langues dravidiennes : *atta* ; langues Maya : *ati*, *atit*, grand'mère ; Grec : τήθη, *nourrice* ; τιτθη, *mamelle* ; θεῖος, oncle par les femmes ; τήθη, tante ; Français *téter* ; Géorgien : *deda*.

En Suahili, *baba*, signifie père, et *mama*, mère, *bibi*, grand'mère.

Il est impossible de ne pas remarquer qu'il y eut confusion souvent entre le nom du père et celui de la mère, que la racine *pa*

passe à la mère, et la racine *ma* au père ; de même la racine *ta* qui semble presque commune.

D'autre part, le nom de la mère : *ma*, a une ressemblance frappante avec les mots qui dans les diverses langues désignent la mamelle : *mamma*.

Les racines de ces deux noms sont donc : 1° *pa*, qui devient *ba ;* 2° *ma*, qui devient *na* et *va ;* 3° *ta*, les deux premières spéciales, l'une au père, l'autre à la mère, et la troisième commune.

Nous croyons qu'il y a dans les trois une onomatopée. Dans le *ma*, aucun doute, la ressemblance avec le mot qui désigne la mamelle en est une preuve. Ce mouvement des lèvres nécessaire pour prononcer *ma*, *mama*, est précisément celui de la succion dans l'allaitement. De plus, le son *m* est le plus sourd, le plus naturel, le plus doux, et convient bien pour exprimer cette idée élémentaire : *la mère.*

Le mot *pa* n'est que l'affermissement du son *ma*, et par conséquent convient pour désigner le père après la mère ; c'est le même phonème avec un peu plus d'effort.

Enfin le phonème *ta* est celui qui se prononce ensuite ; c'est un des plus élémentaires, et son mouvement coïncide bien au mouvement de l'idée.

Nous ne pousserons pas nos investigations au-delà de ces deux mots : *père* et *mère*. Nous sortirions de notre sujet qui était d'explorer les mots grammaticaux ; nous voulions seulement montrer qu'on peut poursuivre l'onomatopée subjective sur ce terrain.

2° NOMS DES PARTIES DU CORPS

Une des parties du corps le plus en rapport avec le nom de parenté, c'est la *mamelle*. La racine est la même que celle de mère.

Cagataï, *em ;* Turc, *meme* ; Altaïque, *em ;* Tchuwasch, *emei* ; Yakute, *amii* ; Hawaïen, *uma*.

La seconde racine est *ta,* aussi en rapport avec le nom de mère; Malais, *dada* ; Javanais, *dada* ; Congo, *fata*.

La troisième est *su*, en rapport avec le nom de fils, *su-nus* ; langue polynésienne : *susu*.

Une autre partie du corps, la bouche, qui a contribué, aussi bien que la mamelle, à donner son nom à la mère, s'exprime aussi

par la nasale labiale, comme dans l'Allemand : *mund*. Cette consonne est généralement suivie de la voyelle *u* ; Turc, *fem* ; Malaïan, *mulut* ; Tonga, *manga* ; Malgache, *wawa*.

La main a aussi, en général, l'*m* pour racine, comme dans le Latin *manus*, en rapport avec l'acte de mesurer.

On peut citer : Nahuatl, *ma (itl)* ; Dippil, *ma* ; Quichua, *maqui* ; Tezuque, *mah* et *maho* ; Latin, *manus*.

La seconde racine est Allemand, *hand* ; Sans crit *hasta* ; Finnois, *käsi* ; Hébr. *kaf*.

Le pied a pour racine *pa*, *pad*, All. *fuss*, Grec πους, dans les langues indo-européennes ; en Polynésien, *vae-vae* ; Copte *pat*.

La tête : Indo-Européen : *capala* ; Haupt, *caput* ; Finnois, *paa* ; Turc, *basch* ; Nahuatl, *kapela* ; Taïti, *onpoho ;* Mawi, *Kadoù*.

Les yeux : Indo-Européen, *oc-ul-us* ; Aug-en, *otchi* ; Sémitique, *khain ;* Mawi, *kanohi* ; Tarasque, *ezqua ;* Bantu, *so*, *tso*.

La mort : Indo-Europ., *mors* ; Polyn, *mate ;* Sémitique, *mut*.

La langue : Indo-Eur., *lingua*, *dingua*, *zunge*, γλωττη ; Polynès, Malais, *Lédah* ; finnois avec interversion *Keel* ; sémitique, *lisan*.

3° OBJETS A L'USAGE HABITUEL DE L'HOMME

D'abord la maison. La racine est *hal*, *kal*, *kad*, *cas ;* Polyn. *ware*, *fale* ; Nahuat *cal* (*li*) Hongrois, *haz* ; Latin *casa*. Nous ne pouvons poursuivre cette nomenclature où les erreurs seraient faciles, les points de vue commencent ici à diverger.

4° MOTS DE NOMBRE

Un. Indo-Eur.: *odin*, *un-us*; *ein;* Finnois, *üksi* ; Chinois *yit*, Japonais, *itsi* ; Mandchou, *emu* ; Laze, *erthi*, *ar* ; Kudagu, *ondu*; bantou, *nye* ; Sémitique, *had* ; Copte, *ua* ; Berbère ; *iet*.

Deux. Indo-Eur. *duo*, *zwei*, *dva* ; Polyn., *doua*, *roua* ; Chinois, *rli*, *orl*; Jap, *ni*: Mandchou *djue* ; Laze*: dzer* ; Kudagu*: danda*; Poul, *didi* ; Bantou, *wari*, *bili* ; Sémitique : *sen* ; Egyptien *son* ; Berbère, *sin*.

Trois. Indo-Eur. *tres*, *drei* ; Polyn. *tolou*, *torou* ; Chinois ; *san* ; Jap, *son* ; Mandchou, *ilan* ; Laze : *djuru*, Poul. *tati* ; Bantou, *tatou* ; Sémitique : *shalash*, *thlat* ; Copte *shomt* ; Berbère *Kerad*. Géorgien ; *sami ;* Siamois ; *sam*.

Quatre Indo-Européen : quatuor, τεσσαρεσ, *vier*; polyn. *va*, *fa*, *efat* ; Laze *: olkh* ; Poul *nai* ; Bantou *ne* ; Finnois *nelja*.

5° AUTRES MOTS DE LA LANGUE

Dans les pronoms personnels et quelques autres, dans les indices de catégories grammaticales, nous avons vu régner l'onomatopée subjective, qui domine tous les mots grammaticaux, nous nous sommes ensuite demandé quel était son rôle dans les mots lexiologiques. Là une plus grande difficulté nous attendait, celle de dégager d'une manière sûre la vraie racine, laquelle remonte à un temps prélinguistique, aussi celle de la plus grande divergence des points de vue. Chaque substantif, par exemple, est désigné par sa qualité, son action principale ; or ce n'est pas toujours la même qui frappe le plus chaque peuple ; puis, même lorsque le mouvement, l'action choisis sont les mêmes, quand les racines primitives sont bien dégagées, une difficulté nouvelle surgit ; elle consiste en ce que ces idées générales d'action : *briller*, *brûler*, *aller*, ont un sens très étendu, très vague, et que l'onomatopée subjective qui les représente a pu être très différente aussi pour cette raison.

Cependant dans les mots les plus usuels : ceux de parenté, de parties de corps, d'objets à l'usage de l'homme, l'onomatopée a dû se présenter souvent partout la même, et nous avons tout à l'heure essayé de l'y retrouver.

Si nous sortons de ce domaine restreint et si nous embrassons l'ensemble des mots du vocabulaire, nous sommes évidemment sur un terrain moins solide, mais nous pouvons encore rencontrer souvent cette onomatopée, toujours subjective.

Avant de faire cette recherche, il faut nous demander sous quelle forme devait exister la racine primitive, combien elle comprenait de syllabes, si elle était vocalique ou consonantique, car toutes ces questions sont solidaires les unes des autres. Nous n'avons pas la prétention de donner des solutions absolument définitives, mais nous croyons conduire vers la vérité.

On a beaucoup discuté la question de savoir si les langues ont été d'abord monosyllabiques ; on l'a cru et on le croit encore, mais au moyen d'arguments faux ; on invoquait, par exemple, l'exemple du Chinois et des autres langues isolantes de l'Extrême-Orient ; or, il est reconnu aujourd'hui que ces langues ont été autrefois polysyllabiques, et que leur monosyllabisme actuel est

hystérogène et de dégénérescence, comme celui de beaucoup de mots anglais et français. Dans la période linguistique, on a commencé par le polysyllabisme, généralement de deux syllabes, souvent de trois, comme dans les langues sémitiques. Mais cela ne préjuge en rien la question de savoir si dans la période prélinguistique on était sous l'empire du polysyllabisme, ou sous celui du dissyllabisme, ou sous celui du monosyllabisme. Pour juger du *processus* antérieur, observons le processus actuel.

Le trisyllabisme des langues sémitiques a longtemps semblé primordial et irréductible; les racines dissyllabiques étaient exceptionnelles et s'expliquaient soit par la conversion d'une demi voyelle en voyelle, soit par la réduplication ou par la chute d'une sur deux consonnes identiques! Eh bien! l'observation a ramené ce trisyllabisme à un dissyllabisme fondamental. M. Frédéric Müller a démontré que dans les mots sémitiques, tantôt la troisième, tantôt la première radicale était surajoutée, et destinée à nuancer l'idée principale exprimée par les deux autres. Les exemples sont nombreux : la racine abstraite *far* exprime la séparation ; si l'on ajoute une troisième consonne radicale, on obtient les diverses sortes de séparations : *farra*, fuir ; *faradja*, fendre ; *farida*, *faruda*, être seul ; *farasa*, déchirer ; *farasha*, répandre ; *faraga*, briser, délier. De même *masa*, toucher, et *lamasa*, mouvoir. Le *processus* est certain, on y voit la langue marcher du dissyllabisme au trisyllabisme, cela nous met sur la voie de ce qui a pu se passer aux époques antérieures.

Il est probable que, de même qu'on a passé du dissyllabisme au trisyllabisme on avait dû passer auparavant du monosyllabisme au dissyllabisme ; cependant il n'y a là qu'un argument d'analogie ; mais cette probabilité est confirmée par d'autres raisons, cette fois de logique.

Il est naturel que l'homme ait cherché à exprimer ses idées d'abord le plus simplement possible, qu'il ait économisé les sons, et qu'il n'ait pas dit en trois syllabes, ni même en deux, ce qu'il pouvait dire en une seule. D'autant plus qu'il n'avait à l'origine que des idées simples à exprimer, les seules qu'il soit en état de concevoir, et non des nuances d'idées. En outre, ses idées sont peu nombreuses, et les syllabes existantes lui suffiront, sans qu'il ait besoin d'avoir recours à des groupes de syllabes. *A une idée correspond une syllabe.*

Observons le langage de l'enfant ; ce qui a lieu chez lui a dû se passer chez les peuples primitifs. Quelle est la nature des premiers mots qu'il emploie : *papa*, *tata*, *mimi*, etc. ? Il n'y a qu'une seule syllabe, quoiqu'en apparence il y en ait deux, c'est-à-dire que la seconde est toujours identique à la première et l'appuie, que c'est la même, qu'il n'y en a qu'une. Pourquoi la répète-t-il ? Nous allons le voir tout à l'heure. Le langage de l'enfant est donc monosyllabique, avec une tendance au dissyllabisme ; celui de l'homme primitif a dû être tel.

Si le langage primitif a été monosyllabique, l'onomatopée subjective a pu bien plus aisément en être la génératrice, nous savons que cette onomatopée imite le mouvement de l'objet ou de l'action par un mouvement synchronique et de même nature. Il est bien plus naturel et plus facile d'imiter un mouvement par un seul mouvement.

Nous passerons tout à l'heure au dissyllabisme et à sa formation, mais nous renfermant d'abord dans le monosyllabisme, voyons comment l'onomatopée subjective y a exercé son action.

Les syllabes se composent ou d'une simple voyelle, ou d'une consonne et d'une voyelle réunies : syllabe ouverte (les syllabes fermées sont, en réalité, la réunion de deux syllabes). Il n'y a pas de syllabes composées d'une consonne seule, mais dans les syllabes ouvertes, c'est la consonne qui domine. A ce point de vue et en réalité, il y a donc : 1° la racine *vocalique*, et 2° la racine *consonantique*.

La *racine vocalique* sert surtout au langage des sensations. C'est celle qui exprime les interjections primitives : *ah*, *eh*, *oh* ; *hue*, *eu*. Elle correspond au cri et au chant des animaux. Aussi elle est rarement en usage dans le langage proprement dit. Mais il est certain qu'elle exprime, suivant les voyelles employées, des sentiments différents. L'*a* donne un sentiment plus calme, ou de satisfaction ; l'*i* un sentiment resserré et pénible, renfermé à l'interieur ; l'*o* un sentiment qui éclate au dehors ; l'*eu* qui est la voyelle le plus indéterminée donne celui d'hésitation et d'attention. En tout cela, il y a onomatopée subjective ; voici comment. L'*a* se forme physiologiquement en opérant l'ouverture de la bouche, mais sans mouvement dans les organes de phonation. Il convient donc pour exprimer le sentiment calme, plein, heureux ; d'un côté, absence

d'effort physiologique ; de l'autre, absence d'effort intellectuel. L'*i*, au contraire, se forme physiologiquement en refermant la bouche ; le souffle passe par un étroit canal qui s'établit entre le palais et la langue, et produit un sifflement. Tel est mentalement l'état d'angoisse, de resserrement moral, de tristesse concentrée, par conséquent. L'*o* se forme physiologiquement en allongeant en avant les organes de la phonation, l'effort est plus grand, mais n'aboutit point à un resserrement, mais au contraire à un développement, d'où un son éclatant. De même psychiquement, l'étonnement, le sentiment qui éclate produit un mouvement psychologique de même nature. Nous passons les intermédiaires, et cependant l'*u*, l'*ü* donneraient lieu à des observations analogues. L'*u* qui physiologiquement est le produit d'un mouvement étendu et profond exprime aussi psychiquement la profondeur, la gravité. Enfin l'*e* muet, l'*ö* est le son physiologiquement le plus indécis, le plus vague, en même temps le plus fermé ; il aboutit au *hum* où le souffle ne sort même pas par la bouche, mais par le nez seulement : il exprimera donc l'hésitation, l'ignorance, le doute, l'indétermination dans toutes ses nuances.

Tel est l'emploi interjectif et sensationnel des syllabes purement vocaliques ; nous y sommes en pleine onomatopée, et cette onomatopée ne peut être que subjective, puisqu'il s'agit de traduire des sentiments, lesquels sont immatériels.

Les voyelles se retrouvent dans les syllabes consonantiques ; elles y ont un rôle subalterne ; cependant quelquefois leur caractère ressort, mais on est là en dehors du langage de la sensation : nous les y retrouverons.

La *racine consonantique* n'exprime pas spécialement la sensation, mais la pensée. C'est celle de l'époque prélinguistique plus avancée, et de l'époque linguistique. Elle comprend : 1° une consonne essentielle ; 2° une voyelle, d'abord *ad libitum*, puis se précisant de plus en plus, et colorant le mot : *pa*, *pe*, *pi* ; *va*, *vo*, *vu* ; *ta*, *te*, *tū* ; *ra*, *ri*, *ru*, etc. Le nombre des syllabes est limité, mais il se multiplie par le renversement *ap*, *ep*, *ip*, etc., qu'il faut se garder de confondre avec la syllabe fermée primordialement. Ce petit nombre explique que, originairement, la même syllabe a été consacrée à un certain nombre d'idées différentes, reliées, il est vrai, par un sens général commun.

Les *labiales* expriment des mouvements relativement calmes,

ou bien l'absence de mouvement. C'est ainsi que dans beaucoup de langues elles correspondent aux idées d'intérieur, de surface, de flottement, d'objet d'une action, de genre neutre. Ce caractère augmente encore si la labiale est en même temps nasale.

Descendons dans plus de détail.

La *labiale non nasale*, le *p*, le *b*, exprime souvent le *repos*, l'*intérieur sans mouvement*. On peut citer dans ce sens le Sémitique *b*, et l'Indo-Européen *epi, upo*, etc. De là aussi le sens de *couvrir*, *protéger*.

La labiale non nasale, mais aspirée, *p, v*, exprime l'intérieur avec mouvement, le flottement : *wehen*, *fluere*, *fu*, souffler ; ici il y a souvent même mélange d'onomatopée objective. Elle s'applique aussi aux actions d'une grande douceur, aux objets qui ont de la souplesse : *wollen*, *vellus*, *wohl*, etc.

La *labiale nasale* : *m*, a un caractère de repos *plus marqué*. Elle exprime à ce titre, comme nous l'avons vu, la première personne. Elle exprime aussi le passif, le neutre, l'interrogatif inanimé. On peut rattacher à la même idée : *ma* (*ter*), mère ; *mu* (mamelle).

Les *dentales* expriment des idées plus fermes, plus extérieures. Nous avons vu qu'en Indo-Européen elles indiquent le sujet, la seconde personne, le point de départ. Lexicologiquement, elles ont la même fonction.

Plus en détail, le *t*, *d*, indique le point de départ, l'ablatif, et lexicologiquement l'objet le plus rapproché, autre que le sujet lui-même : c'est le phonème de *désignation*. Par là même il signifie lexicologiquement : *placer*, θημι.

Les dentales aspirées *s*, θ, δ, ont une signification plus tranchante; ce sont elles qui indiquent le sujet dans l'Indo-Européen. Elles se retrouvent dans les mots lexicologiques marquant une action plus vive, sans qu'il s'agisse d'une action éclatante et extérieure.

Les *dentales nasales* ont à peu près le sens de la *labiale nasale* : elles expriment la négation, et en lexicologie, les idées effacées, moins cependant que celles exprimées par la labiale.

Les sons *r* et *l* sont intermédiaires entre les dentales et les gutturales au point de vue sensationnel ; en réalité, ce sont des dentales spéciales. Elles servent souvent à l'*onomatopée objective* en exprimant les bruits de roulement ou de coulement. En *onomatopée subjective*, elles expriment par leur fluidité ou leur

vibration : l'*l*, les idées d'avancement, de marche sans bruit, d'étendue ; l'*r*, celles d'avancement avec bruit, de déroulement.

Les chuintantes *sh*,*zh*, expriment avec plus d'énergie les mêmes idées que les dentales aspirées *s*, θ; elles servent souvent à l'onomatopée objective pour imiter certains bruits,en particulier, le sifflement ; en onomatopée subjective, elles expriment les idées de forte émission, de rayonnement, d'expansion, mais avec effort, tandis que l'*s* indique l'expansion sans effort.

Les *gutturales* dans leur ensemble expriment dans l'onomatopée objective le bruit éclatant de certains objets ; dans la subjective, un plus grand effort que les dentales et les labiales et une arrivée à un but.

En particulier les *gutturales plosives*, *k*, *g*, expriment grammaticalement le datif et l'allatif, c'est-à-dire le point d'arrivée et l'effort vers le but ; dans la même direction, elles expriment le cas instrumental-sujet ou le *nomen agentis*. Lexicologiquement le sens est de même direction. L'action exprimée est éclatante : *ga*, *gehen*, aller. Du mouvement on arrive à la jonction: *κι*,*que*, *con*.

Les gutturales *x*, γ, expriment la même idée avec plus de force, et en outre le frottement, l'obstacle vaincu.

Les gutturales nasales *ng* expriment une sensation d'angoisse : *enge*, *angustia*, est bien rendu par ce son éclatant, mais arrêté tout à coup, et dont le son s'échappe en partie par les fosses nasales.

Tel est l'emploi des diverses consonnes dans les monosyllabes. Cet emploi s'explique bien par la synonymie et la ressemblance du mouvement physiologique des organes de la phonation et de celui des mouvements de l'esprit ou des objets. Il suffit de citer quelques exemples. La labiale simple exprime le repos, parce qu'elle donne le son le moins sonore, le plus fermé ; l'*f* et le *v* par leur douceur, mais plus mouvementée, exprime le souffle léger et la fluidité ; l'*m*, par son repos absolu, les actions tout intérieures. Le *t*, le *d*, par un effort, mais sans éclat, pour séparer la langue des dents, a le même mouvement que le point de départ à partir duquel une idée ou un objet s'avance ; le *k* ou le *g* marque un plus grand effort, analogue à celui qui tend déjà au point d'arrivée, et aussi les mouvements vifs ou brusques ; la qualité de fricative donne à tous les phonèmes une action moins brusque, mais se faisant jour au milieu des obstacles, qui convient

bien à une action continue. enfin la nasale gutturale, qui resserre extraordinairement le souffle après l'avoir fait éclater, puis l'arrête, correspond dans son mouvement à celui de l'angoisse qui après avoir resserré le sentiment l'étouffe pour ainsi dire.

La voyelle contenue dans la syllabe consonantique a moins de valeur d'expression que la consonne, et cependant elle donne aussi son sens propre, quoique effacé en partie. La syllabe *pa*, par exemple, n'a pas le même sens onomatopéique que celles *pu* et *pi*; celle *pu* augmente beaucoup le prolongement du *p*; elle implique la sensation du rejet, de la répulsion ; *pa*, au contraire, restreint cette sensation, et dans *pi*, l'*i* fait retourner la labiale vers le système dental.

Quelques-unes des voyelles sont solidaires de certaines consonnes et en complètent l'effet. C'est ainsi que l'*u* est souvent solidaire du *g* et du *q*, et peut être considéré comme n'étant avec eux qu'un seul phonème; il en est ainsi de *x* avec *i*.

C'est donc de l'ensemble de la consonne et de la voyelle réunies que résultera un ensemble de mouvement qu'il faudra comparer à celui de l'objet, de l'action ou de l'esprit.

Telle est l'onomatopée subjective dans le système du langage *monosyllabique*. Examinons-la maintenant dans le polysyllabe.

Et tout d'abord, passe-t-on de l'état monosyllabique à l'état polysyllabique de la racine, ou y a-t-il eu dès l'origine des racines polysyllabiques ?

Deux systèmes sont en présence. D'après l'un, il n'y a pas eu de monosyllabisme primitif et nécessaire; les racines ont été suivant les langues monosyllabiques, dissyllabiques ou trisyllabiques. S'il en était ainsi, l'onomatopée objective et subjective ne saurait avoir formé les racines premières, car, sauf le cas de plusieurs mouvements combinés dont nous allons parler tout à l'heure, le monosyllabe suffit à l'onomatopée. Ce qui a fait conclure au polysyllabisme, c'est la racine trilitère du Sémitique, tant qu'on l'a crue irréductible ; mais comme nous le verrons, ce trisyllabisme se réduit facilement en dissyllabisme. Il est improbable que le langage qui peut s'exprimer par des syllabes simples pour des idées simples ait choisi tout d'abord des réunions de syllabes.

Aussi le monosyllabisme primitif du langage est devenu un système généralement adopté. De là cette fameuse théorie que

toutes les langues auraient passé au point de vue lexicologique de monosyllabisme au dissyllabisme, puis au polysyllabisme. On en donnait pour preuve rationnelle que les idées simples ont dû s'exprimer d'abord par une syllabe simple, et pour preuve expérimentale l'exemple du Chinois et des autres langues de l'Extrême-Orient, lesquelles semblent être nées à l'état monosyllabique et passer peu à peu au polysyllabisme, ce que leurs voisines, par exemple, le Kassia semblent avoir déjà réalisé en partie. A côté de cette évolution lexicologique, se plaçait une évolution morphologique parallèle, d'après laquelle les langues avaient commencé par être isolantes, pour devenir ensuite agglutinantes, et enfin flexionnelles. Mais l'exemple du Chinois n'était pas plus concluant en faveur de ce système que celui du Sémitique en faveur du précédent. En effet, on découvrit bientôt, grâce aux travaux d'Edkins et à ceux plus spécialement dirigés dans ce but du savant et regretté sinologue de Lacouperie, que le monosyllabisme du Chinois était hystérogène, et le résidu d'un polysyllabisme plus ancien.

Cependant, malgré cette découverte qui parait ruiner le système, il semble exact que, sauf quelques exceptions, et sauf aussi la coexistence de la réduplication de la racine, celle-ci a été à l'origine monosyllabique. L'instinct l'indique ; on ne conçoit pas qu'on ait choisi plusieurs syllabes pour exprimer une idée, lorsqu'une seule pouvait suffire ; beaucoup de racines, d'ailleurs, sont monosyllabiques encore aujourd'hui et des plus facilement comprises. D'ailleurs les idées étaient tout d'abord peu nombreuses, et les syllabes simples étaient en assez grand nombre pour elles. Quand elles s'accrurent, il fallut multiplier les racines ; nous verrons par quels moyens ; de là le dissyllabisme, puis le trisyllabisme. La découverte que le monosyllabisme chinois n'est pas primitif ne prouve rien à l'encontre. Il y a deux monosyllabismes, le primitif et l'hystérogène ; celui des Chinois appartient à ce dernier, ce qui n'empêche pas le premier d'avoir existé. Voici le cercle parcouru : monosyllabisme, puis polysyllabisme par croissance de la racine ; enfin de nouveau monosyllabisme par usure du mot. Presque partout nous constaterons dans les langues un retour apparent à l'état premier ; leur évolution semble décrire un cercle, et d'ailleurs leurs phénomènes premiers se retrouvent à une autre phase de l'évolution comme hystérogènes, et quelquefois comme simplement apparents.

Ce qui semble confirmer cette idée, c'est que non seulement on a pu réduire le trisyllabisme sémitique en dissyllabisme pour un grand nombre de racines, mais qu'en outre on a pu réduire aussi beaucoup de dissyllabes indo-européens en monosyllabes, ainsi que nous le verrons à la fin de la deuxième partie de cette étude, en joignant ensemble deux racines, tantôt deux racines significatives, tantôt l'une significative, l'autre pronominale, de manière à n'en plus former qu'une seule. Cependan tcette réduction n'est pas possible partout.

Mais il faut s'entendre sur ce qu'on doit comprendre exactement par monosyllabe et par dissyllabe, un malentendu est facile et se produit souvent. Le monosyllable véritable, le seul, est celui qui se constitue par une syllabe ouverte : *pa*, *ba*, *ta*, *sa*, *ti*, *si*, *ku*, *ri* ; lorsque la syllabe est fermée, *ap*, *ab*, *at*, etc., il y a en réalité deux syllabes, car on doit les analyser ainsi : *a-pe*, *a-be*, *a-te* ; cependant ce dissyllabisme s'approche du monosyllabisme, car l'e muet final disparaît presque entièrement en s'appuyant sur l'*a* qui précède, de sorte qu'au point de vue pratique il y a monosyllabisme encore. Faisons un pas de plus et considérons la syllabe commençant à la fois et finissant par une consonne: *pak*, *bap*, *tas*, etc.; il y a au fond dissyllabisme : *pake*, *bape*, mais pour la même raison que tout à l'heure il y a monosyllabisme pratique. Il est vrai qu'on peut soutenir que *pa-k*, *ba-p* ne sont que la contraction d'un véritable dissyllabe primitif : *paka*, *bapa*, mais cela est loin d'être sûr : *pak*, *bap* ont bien pu être originaires.

Quand on soutient que le monosyllabisme a été originel, s'agit-il du monosyllabisme absolu, *pa*, *ba*, ou de celui pratique, *pak*, *bap* ? On est loin de s'entendre à ce sujet. Je crois que celui de la forme *pak*, *bap*, doit compter pour monosyllabe véritable.

Au point de vue expérimental, il est certain qu'en Chinois *pak*, *bap*, a précédé *pa*, *ba*.

Au point de vue physiologique, la syllabe est ce qui doit s'énoncer par une seule émission de voix. Or, la forme *pak*, *bap*, est dans ce cas, aussi bien que *pa*, *ba*. Donc il y a une seule syllabe ; c'est la voyelle qui en fait l'unité.

Bien plus, il peut y avoir une seule syllabe dans la forme *skat*, *skand*, moins dans la seconde, parce que le *d* laisse entendre un son muet après lui ; de même l'*s* laisse entendre un son muet avant lui ; il y a ainsi *des degrés dans le monosyllabisme*. Bien

entendu, ce monosyllabisme peut n'être pas primitif, cela est une autre question, mais il peut être primitif aussi.

Si l'on entend le monosyllabisme ainsi, toutes les langues ont été certainement monosyllabiques.

Du reste, les groupes *sk*, *st*, *tr*, *ts*, ne forment même pas, en réalité, des accumulations de consonnes; ce sont des consonnes diphtongues, et ils ne forment qu'un seul son mêlé, de même que les diphtongues vocaliques : *aí*, *aù*.

Dans ces monosyllabes, les deux consonnes amènent à faire par leurs mouvements successifs l'onomatopée subjective qui ne pouvait résulter d'une seule.

Nous avons observé plus haut le langage de l'enfant. Il parle par monosyllabes, mais par monosyllabes répétés entièrement à l'effet de composer un mot : *papa*, *mama*, etc. Ce n'est que plus tard qu'il abrège et qu'il peut dire *pa*, *ma*. Même les mots polysyllabiques de la langue usuelle se décomposent à son usage; on n'en retient que la première syllabe, mais on la répète deux fois. D'où vient ce phénomène de réduplication?

La propension de l'oreille et de l'esprit à la fois vers la symétrie est si grande qu'un son pour l'un, qu'une idée pour l'autre, ne se saisit bien que par comparaison et en réunion avec un autre son ou avec une autre idée, et il faut que ceux-ci soient identiques ou semblables pour former une idée véritable. De là, la rime et le rythme dans le langage, l'équation entre deux idées, ou la pensée, dans l'esprit. C'est pour cela que l'enfant répète la syllabe : l'une ne peut vivre sans l'autre. Plus tard, cette exigence disparaît, et le monosyllabisme devient pur ; mais ce *quasi dissyllabisme* est resté une *amorce* du *dissyllabisme véritable*.

Le dissyllabisme se formera de diverses manières.

Le premier consistera à développer le système de réduplication ci-dessus décrit. On répétera la première syllabe, mais de manière à la modifier légèrement : par exemple, le *p* y deviendra *b;* le *f*, *v ;* au lieu de *papa*, par exemple, on dira *paba* ou *pafa*, ou *pama*, de *pama* on passera même à *pana*, ou de *pafa* à *pama*, *pava*, même à *paxa*, par l'échelle des phonèmes fricatifs ; à chaque modification du son correspondra une modification du sens. Dans ce procédé il n'y aura pas de nouvelle onomatopée. Du dissyllabe primitif *papa* on passera à *paba*, *pama*, sans autre raison que celle de diversifier. Puis ces variantes *se pola-*

riseront, chacun des doublets se tournera à un sens spécial. Ici intervient *le grand principe de polarisation* qui peut rivaliser avec celui de l'onomatopée dans la formation du langage.

Le principe de polarisation est celui-ci. La langue forme souvent des sons et des syllabes sans emploi, par le seul besoin de son exercice et de son développement, *sans intention sémantique*. Ce n'est que plus tard que l'esprit, trouvant des mots, des variantes de mots disponibles, s'en empare, y imprime son cachet, les fait servir aux idées. Ce fait s'est produit très souvent dans les langues dérivées par les doublets, synonymes à l'origine, puis se différenciant sous l'action de l'esprit. Ce phénomène a existé de tout temps : il a survécu à l'époque d'indétermination primitive. Le méconnaître et vouloir tout attribuer à l'onomatopée créant les mots serait une erreur.

Mais cependant, même dans le système de polarisation, l'onomatopée subjective, si elle n'est plus créatrice, n'est cependant pas absente. C'est elle qui préside pour attribuer à chaque doublet une nuance de sens. Elle se déterminera par l'analogie qu'il y a entre le mouvement de l'ensemble des phomènes du dissyllabe et celui de l'action à représenter. Ce choix se fera conformément aux lois qui vont être ci-après décrites.

Le second moyen sera tout autre et d'un emploi plus fréquent. Ce n'est plus le *prolongement* de l'onomatopée subjective de la syllabe unique, mais bien une *onomatopée propre au mot dissyllabe tout entier*.

En voici d'abord le *principe*. Dans l'onomatopée subjective du monosyllabe, il y a le mouvement du phonème correspondant au mouvement de l'objet ou de l'action. Mais peu à peu les idées, de simples qu'elles étaient, deviennent plus complexes, plus nombreuses, ont besoin aussi d'être rendues plus exactement. D'un autre côté, en l'observant bien, l'action ne consiste pas en un *mouvement unique*, mais en *plusieurs* qui se succèdent et dont l'ensemble seul la constitue. Il faudra alors pour la rendre *plusieurs mouvements* aussi des organes de phonation, soit identiques entre eux, soit différents. Pour prendre un exemple dans l'onomatopée *objective*, laquelle est plus sensible, citons les interjections *pouf*, dissyllabe, et *crac*, trisyllabe : tels du moins si l'on admet que le monosyllabe vrai = une consonne + une voyelle. Dans le premier, l'imitation exacte du son ne résulte que de tous les

phonèmes réunis, et, par conséquent, des deux syllabes ensemble. En effet, le bruit du point de départ de la chute est représenté par *pou*, celui de l'écrasement du point d'arrivée par *f*. De même, dans *crac*, le premier *c* représente le bruit initial, l'*r* le bruit en cours, et le *c* final le bruit d'arrêt. Il en est de même dans l'onomatopée *subjective*, quoique le *processus* soit plus caché. Par exemple, dans le Sémitique *koum*, se tenir debout, dans le Sanscrit *kap*, se tenir debout, et le Latin *cap-ut*, le *k* exprime le mouvement d'effort, celui de se lever ; le *p* ou l'*m* final exprime le mouvement de repos, de persistance, une fois debout, et, en particulier, celui de la tête ; un seul des mouvements physiologiques de phonation resterait indéterminé et ne représenterait pas les deux mouvements de l'action. Il en est de même quelquefois, comme nous le verrons tout à l'heure, dans les trisyllabes.

Quelquefois les deux syllabes n'en font plus qu'une : *gra*, au lieu de *gara* ; *kri*, au lieu de *kari* ; *fla*, au lieu de *fala*, etc. ; originairement il y en avait deux, ou il n'y en a jamais eu qu'une, suivant les cas. Ce rapprochement des deux consonnes représente la suite ininterrompue du mouvement ; dans *flu-o*, *fle-o*, par exemple, les deux consonnes réunies indiquent plus exactement les deux mouvements consécutifs de l'eau ; l'*f* représente le mouvement du point de départ, mouvement explosif adouci ; l'*l* représente le mouvement qui suit, mouvement continu et explosif.

Passons maintenant du *dissyllabisme* au *trisyllabisme*. Lorsque les idées deviennent plus nombreuses et plus exactes encore, elles ont besoin de plus de mots pour s'exprimer, et cependant, quand il s'agit de nuances, ces mots ne doivent pas être dissemblables entre eux, mais dériver les uns des autres. D'autre part, certains mouvements des objets sont très complexes ou très nombreux; il faudra pour représenter l'action *trois mouvements phonétiques* représentant les trois mouvements de l'action. De là le *trisyllabisme*, le point le plus développé de la racine. On y arrive par plusieurs moyens.

D'abord, de même qu'on était passé du monosyllabisme au dissyllabisme par une réduplication de la racine, suivie d'une modification des phonèmes redoublés, créant ainsi des mots nouveaux, encore sans signification, mais dont l'esprit s'empare, et auxquels il donne des sens spéciaux à chacun, au moyen de

la polarisation, de même on passe du dissyllabisme au trisyllabisme au moyen de cette même réduplication. On répète alors, soit au commencement du mot le premier phonème, soit à la fin du mot le dernier phonème ; on peut aussi répéter à la fin du mot le premier phonème, par suite d'une réduplication totale avortée. Nous expliquerons tous ces phénomènes dans notre second chapitre. En même temps on peut modifier les phonèmes employés : *p* devient *b* ou *f*, etc. Il en résulte une foule de mots.

Pourquoi répéter ici ce que nous avons dit plus haut? Le même *processus* existe exactement. Il y a là quelque chose qui échappe d'abord à l'onomatopée subjective, puisque la langue crée des variétés de mots, d'abord sans emploi ; puis dans la polarisation qui intervient l'onomatopée reprend ses droits : elle se guide dans le choix des doublets par la ressemblance du mouvement de chaque racine avec les mouvements de l'action.

Le second moyen employé est celui que nous avons signalé plus haut dans les langues sémitiques : tantôt la consonne initiale, tantôt la finale sont surajoutées, et forment un véritable suffixe, non grammatical, mais lexiologique. En Hébreu : *souk*, verser, et *na-souk*, répandre ; *douk*, pousser, et *na-douk*, même sens. Le même fait se produit en Indo-Européen : il suffit de citer la racine *raga*, élever, qui donne *t-raga*, et *d-raga*, soulever ; la racine *kapa*, prendre, qui donne *s-paka*, apercevoir; la racine *mita*, qui donne *smita*, jeter ; *laga*, qui donne *s-laga*, frapper ; enfin *maga*, élever, qui donne *s-maga*, amoindrir. De même, de *lata* répandre, vient *f-lata*, surface ; de *raka*, éruption, *b-raka*, rompre ; *m-raga*, poindre ; *v-raga*, pousser. De *raga*, élever, vient *g-raha*, croître ; de *nake*, pencher, *k-naka*, plier. De même, en ajoutant, non plus les préfixes, mais des suffixes : en Arabe : *fara*, séparer, *farida*, être seul; *farasa*, déchirer, *faraga*, briser ; *masa*, toucher, et *masaka*, saisir ; en Indo-Européeen, racine : *ma*, amoindrir, changer, d'où *ma-k*, pétrir, *ma-r*, broyer, *ma-l*, moudre, et en ajoutant deux suffixes radicaux : *ma-r-k*, blesser ; *ma-r-g*, essuyer ; racine : *sa*, lier ; d'où *sa*, avec ; *sa-k*, suivre ; *sa-g*, s'attacher ; *sa-gh*, arrêter; *sa-p*, lier ; *su*, *si-v*, coudre.

Quelle est l'origine de cet affixe lexiologique que l'observation attentive détache des mots ? Suivant un savant que nous avons cité, Karl Abel, ce cas rentrerait dans le précédent ; il serait le résultat de la réduplication de la consonne initiale ou finale

avec variation de cette consonne suivant une large oscillation phonétique. Peut-être, au contraire, existe-t-il de vrais préfixes et suffixes lexiologiques, maintenant cristallisés, mais qu'un effort puissant pourrait dissoudre. De même que beaucoup de prépositions sont devenues de simples préfixes, des préfixes ont pu tellement s'effacer qu'ils fassent corps avec la racine et n'en soient plus reconnaissables. Nous reviendrons sur ce point.

Un troisième moyen différent des précédents dérive de la nécessité de représenter une action par plusieurs phonèmes. Dans ce cas le trisyllabe semblerait ne plus pouvoir dériver d'un dissyllabe, et pourtant cette conséquence n'est pas certaine. Tout d'abord on a pu se contenter d'une représentation inexacte et figurer une action à trois mouvements par deux phonèmes seuls, c'est-à-dire par deux mouvements des organes de la parole, ou même par un ; puis, le besoin d'exactitude étant devenu plus grand, ajouter un phonème, c'est-à-dire un mouvement imitatif de plus.

Nous avons cité plus haut pour l'onomatopée objective une interjection *crac*, qui montre bien la nécessité de trois phonèmes correspondant aux trois mouvements. Tel est le cas dans beaucoup de racines sémitiques et indo-européennes ; par exemple dans *frango*, il faut la réunion des trois consonnes pour exprimer le mouvement de l'objet qu'on brise, à savoir : l'*f*, son glissement ; l'*r*, son roulement, et le *ng*, la fracture. Il en est de même aussi dans *plicare* où les trois consonnes *p*, *l*, *c*, indiquent un mouvement différent ; le *p*, le point de départ de la flexion ; l'*l*, la flexion, l'allongement ; et le *k*, l'arrêt à la nouvelle position ; de même encore, *plu*, *plav*, nager, qui a le même commencement, mais qui se termine par une consonne spirante et molle marquant la continuation du mouvement.

Il en résulte que les langues ont tiré leur trisyllabisme et leur dissyllabisme fréquemment de l'état d'un nombre de syllabes inférieur, mais que très souvent aussi le trisyllabisme a été direct, parce que chaque syllabe a fourni le mouvement distinct nécessaire.

Il n'y a pas de racines véritables de quatre syllabes ; celles qui existent sont des racines de deux syllabes redoublées.

Telle est l'origine de la racine. Elle repose : 1° sur l'onomatopée *objective* ; 2° sur l'onomatopée *subjective* ; 3° sur les *doublets* pho-

nétiques *polarisés*, le tout se réalisant par les voyelles et par les consonnes.

Le monosyllabisme n'est pas le seul état de la langue à l'origine, mais il est le plus fréquent ; pour certaines idées, l'onomatopée subjective ou l'objective n'ont pu se former que par deux syllabes, quelquefois par trois. Le dissyllabisme semble la moyenne dans le langage.

Nous croyons avoir démontré que ce que nous appelons l'onomatopée subjective existe bien, qu'elle a formé les racines primitives, lorsque l'onomatopée objective était impuissante, ce qui était le cas le plus fréquent, et que tous les peuples ont obéi à cet instinct, lequel, il est vrai, a pu les conduire dans une direction différente, parce qu'ils n'ont pas tous senti de la même manière. Cependant, comme l'esprit humain est un, malgré les variétés qu'il comporte, la même direction a dû être suivie et l'a été en effet par un grand nombre de peuples qui se sont servis, par conséquent, de la même racine pour la même idée. Ce sont les pronoms personnels qui nous ont donné les exemples les plus convaincants, parce que c'est le mot le plus ancien à la fois et le moins altéré du langage.

L'onomatopée subjective, comme l'objective, n'est au fond qu'une imitation, et l'on sait que l'imitation est l'un des principaux facteurs de la civilisation. L'homme, tantôt a imité les sons matériels, le bruit des objets, et a cherché à les reproduire ; tantôt a cherché à imiter les mouvements des objets par des mouvements similaires et synchroniques de ses organes de phonation ; le geste vocal a essayé de rendre le geste de ces objets, de même que le geste de ses mains, lorsqu'il parlait par leur secours, cherchait à reproduire le mouvement des objets qu'il voulait décrire.

Cette imitation se rencontre aussi dans un langage spécial, celui de la versification, et fait partie du rythme. Là aussi nous avons signalé dans des monographies *une harmonie imitative* de deux sortes, l'une *objective* et l'autre *subjective* ; il est utile d'en rappeler ici le principe.

Dans l'*harmonie imitative objective*, le poète cherche à imiter le bruit des objets, en employant d'une manière répétée dans le même vers des sons qui imitent ce bruit.

On peut citer comme modèle ces vers bien connus :

Il faisait sonner sa sonnette.....
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

où la répétition de l'*s* imite bien dans le premier cas le bruit de la sonnette, dans le second beaucoup mieux encore celui du sifflement.

L'*s* répété imite le bruit du ruisseau dans le vers suivant :

Unda levi somnum suadebit inire susurro.

La répétition de l'*e* imite parfaitement celle de l'écho dans le vers suivant :

Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.

La répétition de l'*r* imite le bruit de la scie dans ce vers :

Tum ferri rigor et acutæ lamina serræ.

L'harmonie imitative subjective est tout autre, et quoique souvent employée, elle n'avait pas été encore théoriquement dégagée. Elle existe pourtant et est bien distincte de la première. Elle consiste à exprimer une idée, un sentiment, une suite de sensations, par des mots qui, par leur douceur ou par leur rudesse, conviennent à la nature de cette idée ou de ce sentiment.

C'est ainsi que les sons sourds, les nasales, l'*n*, surtout l'*m*, rendent bien des sentiments concentrés, ou non entièrement conscients, ou enfantins, suivant les cas ; par exemple, dans ce vers de Racine:

Elle *meurt* dans *mes* bras d'un *mal* qu'elle *me* cache.

Il n'y a certainement par cette accumulation des *m* l'imitation d'aucun bruit, et cependant l'imitation existe, mais elle est d'une autre nature ; voici l'explication de son effet :

L'*m* est une consonne essentiellement fermée, la bouche se clôt entièrement en la prononçant, l'air ne s'échappe ensuite que par le nez, si l'*m* est en finale, après avoir dans une voie rétrograde traversé toute la cavité de la bouche. Dans l'onomatopée *objective* il figurerait le mugissement ; dans la *subjective*, il exprime les sentiments muets, cachés, sans expression vive extérieure.

De même dans ce vers souvent cité au point de vue de l'ono matopée objective.

Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire.

Il n'y a pas, en réalité, d'onomatopée objective, car il ne se produit l'imitation d'aucun des bruits des objets; mais l'accumulation des *i* peint bien la douleur qui angoisse; en effet, l'*i* se produit physiologiquement en un son aigu qui provient d'un resserrement entre la langue et le palais au moment du passage de l'air des poumons aux lèvres. Ce resserrement répété (*angustia*) est bien l'imitation d'une chose immatérielle, qui est l'angoisse d'esprit; les mouvements des deux sont synchroniques.

Nous renvoyons pour plus de détails à ce sujet à notre étude sur *l'Elément psychique dans le rythme et ses rapports avec l'élément phonétique*. Nous avons seulement voulu montrer comment l'onomatopée subjective dépasse le langage de la prose et se retrouve dans la versification, ignorée généralement là aussi.

Et maintenant nous avons accompli, croyons-nous, notre tâche qui consistait à démontrer par des exemples, qu'au moins tous les mots grammaticaux doivent leurs racines originaires à l'onomatopée subjective, et par analogie, que sans doute les mots purement lexiologiques devaient leur racine à cette même onomatopée. Le *criterium* était la coïncidence de la racine primitive de chacun de ces mots chez un grand nombre de peuples; la preuve de son universalité n'est pas nécessaire, nous avons dit pourquoi; le groupement de beaucoup de langues, non apparentées en l'état, pour le choix de la même, était suffisant.

Mais ce *criterium* à son tour, ce fait que, pour certaines racines, au moins, presque toutes les langues se rencontrent, nous conduit à un résultat, aussi important, plus important que le premier: c'est la *parenté possible* de toutes les langues. En l'état actuel de la science, cette parenté est rejetée; un grand nombre de langues sont considérées comme irréductibles entre elles. Mais ces conclusions de la science peuvent ne pas être définitives. Déjà des efforts doués de succès ont cherché à établir la commune origine de l'Indo-Européen, du Sémitique, du Chamitique, de l'Ouralien; ils peuvent s'étendre au delà. Avant la découverte du Sanscrit, qui eût soupçonné l'unité de la grande famille indoeuropéenne ?

Cependant la parenté universelle entrevue des langues humaines peut être de deux sortes, ou *matérielle* et *réelle*, ou simplement *intellectuelle*. La seconde est certaine, la première est simplement possible; commençons par la seconde.

En supposant qu'un grand nombre de langues soient irréductibles, en ce sens que leur structure grammaticale diffère essentiellement et que leur vocabulaire diffère aussi en l'état actuel dans la plupart de ses éléments, et tellement qu'il ne puisse y avoir entre elles aucune parenté généalogique ; bien plus, en supposant prouvé complètement que cette parenté généalogique n'existe pas,et que chaque groupe d'hommes a trouvé séparément le langage, il n'en existerait pas moins, en vertu des deux phénomènes d'*onomatopée subjective* et d'*onomatopée objective*, une parenté intellectuelle qui consiste en ceci. L'esprit humain, étant un malgré ses variétés, a dû nécessairement, lorsqu'il a voulu imiter l'objet ou l'action par l'une de ces deux onomatopées, choisir les mêmes sons ou des sons très voisins, de même que dans la musique il a employé les mêmes notes. De là une coïncidence, non fortuite, mais instinctive, de sorte que les langues auraient au moins une origine intellectuelle commune.

Cela suffirait pour donner au langage, ce qui lui manque dans l'état de la science actuelle, un intérêt et un caractère scientifiques non seulement pendant son évolution mais dès son origine. Aujourd'hui, ce qu'on étudie, ce qui a lieu d'après les lois certaines, ce qui est scientifique, c'est seulement *l'évolution*, le *devenir* de chaque langue, et aussi la comparaison des langues généalogiquement apparentées. Quant à la comparaison des langues non apparentées, elle n'a de scientifique qu'une petite partie, celle de phénomènes morphologiques particuliers : ce n'est qu'une dépendance de la psychologie. Enfin, l'étude d'une langue isolée, en possédant pas de congénères, et dont l'évolution n'est pas connue, ne présente plus aucun intérêt. Il n'en est plus de même si le système des deux onomatopées est admis : l'étude même du point de départ de chaque langue devient scientifique ; celle de la comparaison des origines des langues non apparentées le devient aussi, car le hasard ne dréside plus à la naissance des langues, mais ce qui fait le lien même des sciences, la *logique*.

Tel est le premier résultat, résultat certain, de la double onomatopée : le lien intellectuel entre les diverses langues est établi ; mais le second résultat, plus important encore, n'est-il pas aussi réel?

Ce résultat qui unirait généalogiquement des langues considérées jusqu'à ce jour comme irréductibles peut être partiel ou total.

Le résultat partiel serait la parenté généalogique seulement d'un certain nombre de langues, non de toutes. Nous avons vu que certains peuples n'avaient pas entendu dans l'harmonie imitative les mêmes sons, que l'impression de leur oreille était souvent un peu différente, que par exemple un grand nombre d'entre eux avaient choisi une racine en rapport avec les objets ou l'action, et d'autres une autre racine qui pouvait aussi les figurer. Dans ce cas, n'est-il pas présumable que les peuples qui ont choisi la même racine dans le plus grand nombre de cas ont entre eux une plus grande affinité, au moins linguistique ? Ainsi on peut remarquer que, quant aux pronoms personnels, il y a une coïncidence presque parfaite entre l'Indo-Européen, le Sémitique, le Chamitique, plusieurs autres langues de l'Afrique, l'Ouralien, l'Altaïque, le Samoyède. N'y aurait-il pas une grande unité linguistique entre ces groupes, unité qui dépasserait de beaucoup celle indo-européenne ?

Mais le résultat peut être aussi une parenté généalogique totale, c'est-à-dire de toutes les langues. Cette parenté n'est pas établie ; elle n'a rien d'impossible. La communauté des racines grammaticales, surtout des racines pronominales, que nous avons signalée, en serait un indice.

CHAPITRE DEUXIÈME

DE L'ONOMATOPÉE OBJECTIVE

C'est simplement pour ordre que nous nous en occupons ici, car, selon nous, il s'agit d'un facteur beaucoup moins puissant de la création du langage, et d'ailleurs il est bien plus difficile maintenant de constater son action avec certitude, pour deux motifs : d'abord parce qu'on a affaire à des mots non plus grammaticaux, mais d'action et de substance, dans lesquels à travers le temps les racines se sont beaucoup plus défigurées : puis, parce que, lorsqu'il ne s'agissait pas d'onomatopée frappante, par exemple, de la reproduction du cri d'un animal, les différents peuples ont souvent entendu des sons différents, suivant la disposition de leur oreille ; bien plus, ils ont quelquefois entendu des bruits imaginaires, comme nous le verrons tout à l'heure.

L'onomatopée objective a un double champ : 1° celui des exclamations ; 2° celui des actions et des êtres. Cependant, comme nous le verrons, ce double champ est souvent de niveau. Quelquefois aussi un verbe ou un substantif se forme d'après une interjection.

A. — Onomatopée objective d'interjection.

Cette onomatopée est réelle ou imaginaire, c'est-à-dire que les diverses langues reproduisent par leur interjection le bruit réel des objets ou plutôt des actions, ou bien, poursuivant le même système au-delà des bornes de la réalité, prêtent aux objets silencieux des bruits non existants, ou aux objets bruyants, des bruits autres que les leurs.

a). — *Onomatopée réelle.*

Ces onomatopées sont communes à tous les peuples, mais se tiennent, pour ainsi dire, en dehors de la langue ; on peut citer : *crac*, qui imite le bruit d'un objet qui se brise ; *pouf*, celui d'un objet qui tombe ; *chut*, le bruit du chuchotement, etc. ; *boum*, le son du canon. Elles font partie du langage familier seul.

b). — *Onomatopée imaginaire.*

Certains peuples prètent à certains objets des cris imaginaires. C'est ainsi qu'en Mandchou, le bruit de la mer s'exprime par : *yonggor*, *konggor ;* celui du cheval lancé au galop, par *kitom ;* le bois sec que l'on casse dit *kyiak* ; la flèche qui fend l'air, *giyop ;* une pièce d'étoffe que l'on déchire, *kōwar ;* la fusée qui s'élance en l'air, *tchour ;* le sabre tiré violemment du fourreau, *shoùfar ;* le bruit des cuirasses est *xak xik ;* celui de la rafale, *xeù xeù ;* celui du cheval soufflant avec force, *for for*.

Bien plus, les objets inanimés ont divers bruits suivant leurs diverses actions, même silencieuses. Les herbes croissent, disant : *der*, disant *ler*, disant *salhar*, disant *ter*, disant *shang*.

Ce phénomène est très curieux, il indique l'effort tenté ici et là pour réduire le langage à une pure onomatopée objective ; mais on voit en même temps comment d'objets résistent à cette onomatopée, et comment sans l'onomatopée subjective le langage eût été impuissant.

B. — Onomatopée objective des actions.

Les actions bruyantes devaient facilement donner lieu à de telles onomatopées, et directement, tandis que l'être ne pouvait en être affecté qu'indirectement par l'intermédiaire d'une action.

On peut citer d'abord les verbes dérivés d'une interjection comme *craquer*, de *crac*; mais ce n'est pas là l'emploi direct. Dans ce dernier on trouve un certain nombre de mots, mais il faut citer avec précaution, en raison de la confusion possible avec l'onomatopée hystérogène dont nous parlerons un peu plus loin.

Pata, *patata*, *pat* imitent le bruit de tomber ; dans ce sens le Sanscrit *pat*, et ses homophones dans les langues congénères.

Fu, *pfu*, *pu*, contient le bruit du souffle ; d'où une foule de mots en diverses langues ; dans les langues polynésiennes : *buhi*, *pupui*, *puput* ; Finnois, *puhkïa* ; Quichua, *pubucani* ; Zulu, *futa*, *pupuza* ; Quiché, *puba* ; en Français même, quoiqu'il soit dangereux de faire entrer en ligne de compte une langue dérivée, le mot *bouffée* s'y rattache.

Le sifflement s'exprime par la répétition de l'*s* qui ne se contente pas d'être l'imitation, mais est le bruit même ; de là, non seulement des interjections, mais de nombreux mots dans ce sens.

Le rejet avec la bouche se forme par le son *p*, *pu*, *pu* ; ce son exprime donc bien le dégoût ; de là une foule de verbes exprimant ce qui a mauvais goût, ce qui sent mauvais, ce qui est mauvais : de là, le Latin *pu-tridus*, d'où dérive le Français : *puer*, *putois* ; et ce sens existe dans bien d'autres langues : Quiché *pu*, corruption, *puy*, pourriture ; Tupi, *puxi*, sale. De *sale* à *purifier* il n'y a qu'un pas dans l'association des idées, de là *putra*.

De même le bruit de cracher est *tu*, *tou* ; de là des verbes dans toutes les langues reproduisant ce son : le Persan *thu*, le Grec πτυω, le Tahitien *tutua*.

Le bruit d'éternuer est bien *kch*, *kchu* ; de là, en Chilien, *echium* ; en Quichua, *achhum*.

Le bruit de la mastication est bien *gnam*, *nam*, *mam* ; de là des verbes ainsi formés, dont on trouve des traces dans *manducare* ; en Australien *gnam-nam*, en Zulu *nambïta*.

C. — Onomatopée objective des êtres.

Ce procédé qui devait être très fréquent l'est fort peu. Ainsi le chat qui a un cri significatif devrait s'appeler partout *miaou*, ou d'un nom approchant. Or, on ne relève dans ce cas que le Chinois : *maou*.

Le corbeau, *koka*, dont le nom est bien l'onomatopée du cri en Sanscrit et ailleurs.

L'abeille dans le Grec βομβυλιος, et le Sanscrit *bambharahi*.

Le coq, dont le cri est rendu par le Sanscrit *kukkuta*, le Finnois *kukkko*, le Zulu *kuku*, l'ibo *okoko*, l'yorouba *koklo*, etc.

Le coucou, dont le nom, même français, reproduit exactement le cri.

D. — Onomatopée hystérogène ou pseudo-onomatopée.

En recherchant l'onomatopée objective des mots, le terrain est glissant et l'erreur facile. Certains mots peuvent reproduire le bruit d'une action qu'ils expriment par pur hasard à la suite de déformations successives de la racine. L'emploi de cette fausse onomatopée n'est pas inutile pour produire en stylistique l'harmonie imitative, mais il faut s'en défier en linguistique.

Dans le vers précité :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes.

tous les *s* concourent à produire l'harmonie imitative et simulent par leur ensemble le sifflement du serpent. Mais il n'y a d'onomatopée primitive que dans le mot *sifflent*. Quant au mot serpent, venu de ερπω, ramper, l'*s* qu'il contient ne renferme aucune onomatopée, si ce n'est par le contexte ?

Il en est de même des mots, isolés cette fois ; quelques-uns semblent bien reproduire un son, tandis qu'il n'en est rien ; par exemple, le mot *ferrum*, qui semblerait indiquer une onomatopée objective imitant, par son double *r*, le bruit du fer, tandis que *ferrum* vient de *fersum*, de sorte que l'onomatopée apparente disparaît.

CHAPITRE TROISIÈME

DE L'ONOMATOPÉE MIXTE

Quelquefois il y a concours d'onomatopée subjective et d'onomatopée subjective ; c'est surtout lorsqu'il s'agit du bruit des actions de l'homme, et en particulier, de celui produit par ses organes de phonation.

C'est ainsi que la racine *ma* qui signifie mère se rapporte à cette idée de deux manières bien différentes : 1° par onomatopée subjective, en ce sens que son phonème est celui qui commence la phonation, qu'il est le plus sourd, qu'il s'accommode merveilleusement à exprimer, soit le *moi*, soit l'être le plus près du moi, la mère ; 2° par onomatopée objective ; le bruit de l'*m* est celui d'ouverture ou de pression des lèvres pour la succion ; il désigne donc naturellement la mamelle et par extension la mère.

Dans la racine *fu*, qui signifie le souffle, il y a onomatopée objective que nous venons de constater, mais il y a aussi une onomatopée subjective, consistant en ce que toutes les spirantes par le mouvement mécanique de la phonation imitent celui du souffle extérieur, celui du vent par exemple, et sont synchroniques à ce mouvement.

Dans le mot : *fluo*, couler, il y a imitation du bruit des flots, mais aussi il y a analogie entre le mouvement des eaux qui s'écoulent et celui des organes de la voix, l'*f* indiquant le point de départ, et *l* le mouvement ultérieur et à interruption incessante. Il faut supposer le bruit de l'eau qui peut s'entendre, c'est-à-dire frappant contre des cailloux ou des aspérités.

Telle est l'onomatopée mixte.

Ces trois onomatopées doivent expliquer toute la formation initiale des racines ; tout le langage parlé a commencé par une musique, d'abord figurative, puis symbolique, puis dérivée, de même que tout le langage écrit, d'une manière incontestée cette fois, a commencé par une peinture, d'abord figurative, puis symbolique, puis acrologique.

Il ne faut pas oublier que chaque peuple a pu entendre quelquefois d'une manière différente aussi. Seulement beaucoup ont pu se rencontrer ici et là dans la même manière de voir et d'entendre ; c'est ce qu'ils ont fait pour les idées les plus usuelles, les plus générales, les plus grammaticales.

Chaque peuple a pu aussi entendre à la fois de plusieurs manières, ou employer pour la même idée deux ou même trois onomatopées subjectives différentes. C'est ce qui est arrivé pour le mot que nous avons étudié surtout : *le pronom*. Nous avons vu que chacune des personnes emploie deux racines, au moins. Quelquefois l'une n'est que la modification vocalique ou consonantique de l'autre ; mais quelquefois aussi il y a deux racines entièrement différentes.

Comment expliquer ce fait? Par une double audition, quand il s'agit de l'onomatopée objective. Mais, s'il s'agit de l'onomatopée subjective? C'est que deux mouvements différents des organes de phonation ont pu, l'un aussi bien que l'autre, répondre à l'idée: on les a employés tous les deux.

Mais ce double emploi était inutile; les inutiles emplois ne persistent pas dans la nature. Peu à peu les deux racines se polarisent ; l'une, par exemple, s'emploiera au singulier, l'autre au pluriel. C'est un facteur particulier, important aussi bien en psychologie qu'en linguistique, qui intervient alors : la *polarisation*. Nous le verrons agir bien plus fortement dans les mots entièrement formés que dans les simples racines.

Cependant son action est déjà considérable ici. Son rôle ne se borne pas à déterminer le sens particulier ou l'emploi spécial de deux racines entièrement différentes, exprimant d'abord la même idée ; elle en a déjà un second. Souvent la racine n'a d'importance que dans sa consonne, on peut lui joindre toutes les voyelles sans l'altérer : de là un grand nombre de doublets ; ou bien la consonne, sans sortir de tel organe, peut passer de la ténue à la sonore, ou de la sonore à la ténue : d'où de nouveaux doublets; la polarisation donne un sens différent à chacun de ses doublets ; mais nous touchons ici à la variation de la racine, ce qui rentre dans la seconde partie de notre étude.

Quelquefois, au contraire, de ces racines géminées exprimant la même idée, toutes ne se conservent pas, leur coïncidence

semble inutile, et l'*analogie*, force contraire à celle de la *polarisation*, vient les réunir, ou plus exactement en élimine une. Le rôle de l'analogie est encore peu considérable à ce stade du langage; il grandira au stade suivant.

Le langage, en son état premier, est donc *pure imitation* ; dans son état second, que nous allonsm aintenant envisager, il devient plus spontané, plus psychologique; son évolution est plus scientifique que son origine.

DEUXIÈME PARTIE

DU MOUVEMENT SPONTANÉ

DE LA

CROISSANCE ET DE LA DÉCROISSANCE

DE LA RACINE

La racine est cette partie du mot qui reste, lorsque tous les mots affixés, tous les indices grammaticaux, toutes les voyelles thématiques en ont été retranchés ; il diffère donc essentiellement du radical. Sa composition est très simple : elle consiste, soit en une syllabe ouverte, soit en une syllabe fermée, soit en une syllabe doublement fermée, c'est-à-dire commençant et finissant par une consonne. Elle peut cependant contenir un plus grand nombre de phonèmes, ce qui n'altère pas sa simplicité, parce que tous ces phonèmes se groupent autour de la *voyelle syllabique*. Telle est la racine monosyllabique ; le mot peut contenir deux ou trois syllabes ainsi composées, mais son unité se conserve même alors, parce que l'une de ses syllabes est dominante et fait sentir cette maîtrise sur les autres au moyen de l'accent tonique.

La racine ainsi formée est-elle destinée à rester toujours invariable, ou à ne varier que sous l'influence d'une autre ou sous celle de son propre accent? Remarquons d'abord que si elle varie sous l'influence de son accent tonique, c'est déjà une manifestation spontanée de sa propre vie, car l'accent fait partie de

la racine polysyllabique. Cependant cette vie, ce mouvement spontané, est moins marqué, parce que le mot se compose souvent, outre la racine, de préfixes, de suffixes, de voyelles thématiques, de flexions qui sont aussi reliés à la racine au moyen de l'accent, et qui dérivent d'autres mots. Ecartons donc, pour un instant au moins, l'action de l'accent, et posons cette question :

La racine reste-t-elle toujours invariable, si l'influence d'une autre racine ne la fait pas varier ?

Que la racine varie incessamment sous l'influence d'une racine étrangère qui vient s'y agglutiner en qualité de préfixe ou de suffixe, ou s'y infixer, ou même sous l'influence d'un autre mot indépendant et voisin, qu'elle varie aussi sous l'influence de son propre accent, voilà ce que tout le monde reconnaît, et cette variation ayant une telle cause est bien marquée dans les cas, par exemple, de l'harmonie vocalique et de la périphonie. Mais qu'elle varie d'elle-même, c'est ce qui est vivement contesté, malgré des preuves qui semblent manifestes, mais qu'on essaie d'interpréter autrement.

On s'est habitué à classer les langues en : *isolantes*, c'est-à-dire où la racine reste isolée, invariable, et ne subit aucune influence ; *agglutinantes*, c'est-à-dire où les racines se rapprochent, mais où la principale ne subit pas d'action, au contraire, en exerce quelquefois sur l'autre par l'harmonie vocalique ; et en *flexionnelles*, où c'est la racine inférieure qui exerce une action sur la principale et la modifie : rien en dehors, rien au-delà ; la racine isolée ne peut changer.

Cependant on se trouve en face de phénomènes qu'on ne peut expliquer par la présence d'un autre mot, par exemple, celui de l'apophonie. On sait qu'en Indo-Européen, il y a formation du parfait très souvent par une modification de la voyelle qui est renforcée. Quelle est la cause de ce renforcement ? Peut-elle venir du dehors ? Non, disent les néo-grammairiens, mais de l'accent. Celui-ci fait passer du degré réduit au degré normal, de celui-ci au degré fléchi, et *vice-versâ*. L'accent se retire-t-il, la racine devient vocaliquement à l'état réduit, c'est-à-dire n'a qu'une seule voyelle s'il y avait auparavant en plus une semi-voyelle ; rien, s'il n'y avait qu'une voyelle ; si l'accent vient, il cause l'état normal ; si la syllabe est posttonique, alors l'état vocalique

est renforcé, et l'on a l'état fléchi, celui du temps parfait, par exemple. Ils apportent quelques exemples à l'appui, où la voyelle fléchie est, en effet, posttonique. Mais comment se fait-il que dans des langues où il n'est pas question de ces trois degrés, le même phénomène se produise, dans celles chamitiques de l'Abyssinie, par exemple, où la voyelle se change au parfait, soit dans la racine verbale, soit dans le pronom, et dans les langues du Caucase, où, par exemple, l'Hürkan change au duratif la voyelle du momentané : *arkis*, ouvrir, *irkis* ; *asis*, acheter, *isis* ; *arsis*, voleter, *ursis*, et aussi aux divers temps subjectifs : *ine*, aller ; présent, *una*, passé *ana*, futur *ina* ; nous reviendrons sur ce point.

Un autre phénomène qui contredit encore ce principe que les variations de la racine ne peuvent être que le résultat de l'effet dynamique d'une autre racine, c'est que souvent il se produit des changements de consonnes dans telle situation grammaticale donnée, par exemple, dans les langues celtiques où la consonne initiale parcourt une certaine gamme : en Celto-Breton, *m* après *ar* ou *eur*, se change en *v* dans les substantifs féminins seulement ; de même dans le dialecte sarde les consonnes initiales sont *muables* dans certains cas. Mais on a découvert, avec certitude cette fois, que ce résultat était mécanique, et qu'il s'était produit par action d'un phonème sur l'autre, lorsque les deux mots étaient réunis en un seul, et avait persévéré après leur séparation. Mais il reste un autre phénomène du même genre dans la langue Poul, et qui n'a pas été expliqué ; les consonnes initiales du singulier sont muables au pluriel et d'une manière différente, suivant qu'il s'agit du genre animé et du genre inanimé.

Enfin, un phénomène bien plus important, inexpliqué cette fois, se produit d'une manière générale dans les langues sémitiques : c'est celui de la *variation vocalique*. Au lieu de recourir à la dérivation et à la composition pour augmenter leurs vocabulaires, ces langues font varier la voyelle ou même les voyelles radicales. Elles se servent du même moyen pour obtenir le pluriel dans les noms, ou les voix active et passive, et les temps dans les verbes. Or, si dans certains cas tout particuliers, on peut expliquer ce phénomène par l'effet d'une périphonie cachée, généralement cette interprétation est impossible. Cependant les adversaires de la spontanéité de la racine prétendent, mais sans apporter de preuves, ou même d'indices, que cette variation n'est

que le résultat de l'infixation d'un mot vide qui de préfixé ou de suffixé serait devenu infixé.

On voit quels efforts pénibles pour prendre par le petit côté et expliquer, quand même, mécaniquement, les modifications de la racine. Les néo-grammairiens, en le faisant, croient obéir à un principe éminemment scientifique, à savoir : que rien n'est volontaire dans le langage, que rien même n'y est conscient, et qu'il faut placer la source de toutes les formes grammaticales dans un *processus* purement mécanique qui n'est devenu fonctionnel que bien plus tard. Ce principe est vrai, mais il n'est nullement enfreint par cette idée que les concepts grammaticaux peuvent s'exprimer directement par une modification vocalique interne, par exemple ; cette modification a très bien pu précéder tout emploi, et les *doublets* phonétiques être appliqués plus tard à l'expression de sens différents.

La racine peut donc varier d'elle-même, et sans que l'action mécanique d'une autre racine soit pour cela nécessaire ; nous venons d'en donner quelques exemples suffisants pour qu'on admette provisoirement que ce système grammatical existe. Cette spontanéité de la racine,pour se transformer ou se modifier, ne signifie d'ailleurs nullement que pour exprimer telle nuance d'idée ou telle catégorie grammaticale on a employé tel ou tel son. Chaque racine a eu des doublets phonétiques, et chacun de ceux-ci a reçu ensuite son emploi. Telle est en substance la vérité que nous énonçons.

Mais il nous faut la prouver en détail, et faire connaître en même temps quelles sont les sortes de modifications que la racine a pu subir et a subies de cette manière dans le cours de son évolution.

Les modifications et mouvements spontanés de la racine sont de *trois sortes*.

Tantôt la racine *modifie* une ou plusieurs de ses voyelles ou de ses consonnes, appliquant ensuite à des expressions lexiologiques et grammaticales chacune de ses formes modifiées.

Tantôt elle *croît*, *décroît*, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, ou se *redouble* en tout ou en partie.

Tantôt elle se *segmente* ou produit par bourgeonnement une racine, en partie semblable à elle-même, qui se porte sur une autre racine.

Tels sont ses *mouvements vraiment spontanés.*

Jusqu'ici la racine, malgré toutes ces modifications, reste dans son isolement; son état est statico-dynamique, puisqu'elle se meut, tandis qu'au moment de sa formation première elle ne se mouvait pas, et semblait invariable. Mais le mot n'est pas encore formé : la lexicologie n'est pas complète ; bien plus, on n'a pas encore la liste des racines véritables. Celles-ci vont se mettre en rapport les unes avec les autres, entrer en composition et en dérivation, de manière à n'en former ensemble qu'une seule. C'est ce point très important qu'il faut exactement définir.

Le mot est une unité bien distincte de la racine ; la formation du mot fait partie,non de la lexicologie, mais de la grammaire ; il se forme surtout par composition, par dérivation et par flexion ; dans tous ces cas, il renferme plusieurs racines qui se sont réunies de diverses manières pour former un seul mot.

Quant à la racine elle-même, c'est-à-dire ce qui reste du mot après déduction des éléments de composition, de dérivation et de flexion, elle peut, à son tour, être simple ou composée de la réunion de plusieurs racines fondues ensemble, de manière à former, non plus un seul mot, mais une seule racine. Cela a lieu de même par composition ou par dérivation.

La composition a lieu lorsque chacune des syllabes de la racine est une racine différente, et que chacune des racines composantes est de même nature, c'est-à-dire une racine significative et non pas seulement pronominale.

Dans l'obscurité du langage primitif, les exemples certains sont difficiles à fournir, et il n'y a que des probabilités. Dans la racine *raga* (All. *ragen* ; Sanscrit *radj*), il peut y avoir composition de la racine *ra* ayant l'idée d'éruption, de prédominance, et de la racine *ga* ayant l'idée de mouvement.

La dérivation est plus saisissable. Elle a lieu au moyen de l'union d'une racine significative et d'une racine pronominale, celle-ci étant accessoire et déterminant l'autre. C'est cette dérivation fréquente, qui est présentée par Fick comme donnant naissance aux racines secondaires. C'est ainsi que la racine primaire *ta*, étendre, devient *ta-k*, courir, *ta-s*, tirer, *ta-r*, passer. Qu'est-ce que le *k*, l'*s*, l'*r* qui suivent la racine principale? On pourrait croire qu'il s'agit d'une seconde racine significa-

tive qui s'est abrégée, postposée à la racine primaire, et s'y est subordonnée. Mais la fréquence de la postposition de *k*, *s* et *r* dément cette supposition. Ces indices sont des racines pronominales. Il s'est passé, dans le domaine de la racine pure, ce qui a eu lieu plus tard dans le domaine des mots.

Le présent chapitre sera divisé en deux sections : 1° mouvement de la racine significative isolée; 2° jonction de deux racines, l'une significative, en une racine unique, ou dérivation radicale. Nous négligeons la composition radicale, comme étant certaine dans son principe, mais difficilement vérifiable dans ses applications.

SECTION PREMIÈRE

MOUVEMENTS DE LA RACINE ISOLÉE

Nous avons indiqué un peu plus haut sommairement quels sont les divers modes employés par la racine totalement isolée de toute autre pour se diversifier. Ces moyens sont : 1° la modification phonétique de ses phonèmes ; 2° sa croissance et sa décroissance ; 3° sa segmentation.

Il faut remarquer tout d'abord que ces processus n'ont pas lieu seulement d'une manière primitive, celle que nous allons examiner maintenant, mais aussi plus tard dans le temps et d'une manière hystérogène.

En effet, à côté de ces phénomènes vrais et primitifs, il y en a d'autres *hystérogènes* et *simulés*, qui imitent les premiers, et qu'il ne faut pas confondre avec ceux-ci. C'est ainsi que la périphonie est le résultat de l'action d'une autre racine, et que cependant, lorsque la racine qui a produit cet effet, vient à disparaître, elle simule une mutation spontanée; c'est ainsi encore que les modifications des initiales muables des langues celtiques dues à l'effet d'un autre mot paraissent spontanées en l'état actuel. C'est ainsi encore que dans les langues sémitiques et dans les malaisiennes certaines infixations ressemblent singulièrement à des modifications internes.

Enfin, en dehors des modifications spontanées primitives et de celles hystérogènes et simplement apparentes, se trouve une modification qui à l'inverse semble due à un agent extérieur et qui est cependant spontanée, parce que l'agent est intérieur. Il

s'agit des degrés, réduit et normal, de la racine, lesquels sont dus à l'accent, qui est un agent intérieur et appartient au mot lui-même en son entier. Cependant, ce cas est mixte, parce que l'accent appartient, non à la racine, mais au mot.

Dans chacune des divisions ci-dessus indiquées, après avoir exposé les trois modes de formations réelles, nous dirons quelques mots de celles apparentes et de celles mixtes.

CHAPITRE PREMIER

DES MUTATIONS VOCALIQUES
ET
CONSONANTIQUES SPONTANÉES DE LA RACINE

1° MUTATIONS RÉELLES

Il faut distinguer les mutations de voyelles ou de consonnes constituant un renforcement et un affaiblissement et destinées à exprimer les catégories grammaticales, celles qui constituent une variation et dont l'emploi est lexicologique, et enfin les déplacements spontanés des phonèmes de la racine, qui constituent, suivant les cas, la métathèse ou le retournement.

A. — APOPHONIE

Nous allons parcourir les diverses langues apophoniques.

L'apophonie consiste essentiellement à faire varier la voyelle radicale au moyen d'un renforcement pour exprimer, dans des catégories grammaticales, les genres, les cas, les temps, etc., tandis que la variation vocalique, qui a quelquefois cet emploi, a principalement celui d'exprimer des différenciations lexicologiques, et en outre, ne consiste pas en un renforcement, mais en une simple variation.

L'apophonie peut, d'ailleurs, être vocalique ou consonantique, ou quantitative.

Nous nous occuperons d'abord de l'apophonie vocalique.

a). — APOPHONIE VOCALIQUE

DANS LES VERBES

INDO-EUROPÉEN.

Dans l'Indo-Européen, le Sanscrit tout d'abord établit une apophonie vocalique dans ce qu'on appelait autrefois la *vriddhi*, dans ce qu'on appelle aujourd'hui l'*état fléchi*. Tandis que l'état normal peut se définir empiriquement par l'addition d'un *a*, l'état fléchi ou renforcé s'obtient par l'addition d'un second *a*; ainsi la racine réduite.... *i*, *u*, devient au normal *a*, *ai* = *e*, et *au* = *o*, et au renforcé par apophonie *aa* = *a*, *ae* = *ē*, *ao* = *ō*. Les autres langues de la famille ont une apophonie plus sensible, parce que ce n'est pas la voyelle *a* qu'elles intercalent, mais, par exemple, en Grec, tantôt ε, tantôt *o* : ε, au degré normal, *o* au degré fléchi.

Voici d'ailleurs le tableau de l'apophonie indo-européenne, tel que l'établit Frédéric Müller sur ces bases. Nous prenons pour départ l'état normal :

Sanscrit : normal *a*, *ā* *ai* = *ē*, *au* = *ō* ; fléchi *aa* = *ā*, *āe* = *ē*, *āu* = *ō*.

Grec : normal ε, ει, ευ ; fléchi ο, οι, ου.

Latin : normal *e*, *ei*, (*ī*, *ē*), *eu* (*ū*); fléchi *o* (*ā*, *ē*, *ō*) ; *oi* (*ū*), *ou* (*ū*).

Celtique : normal *e*; *é* (*ia*), *i*; *o* (*ua*), *au*; fléchi *a* (*o*); *ai* (*ae*); *oi* (*oe*); *oa*.

Gothique (*e*) *i*; *ei*; *iü*; fléchi *a* (*ō*, *ē*); *ai*; *au*; en Gothique l'*o* grec est substitué par *a*.

Arménien : normal *e*, *ē*, *uj*; fléchi *o*, (*a*); *ē*, *uj*.

Slavon : normal *e*, *i*; *i*; *u* ; fléchi *o* (*a*) *oj*, *ĕ*; *ov*.

Lithuanien : normal *e*, *i*; *ei*, *ë*; *ū*, fléchi *a* (*ō*); *ai*, *ë*; *au*.

Persan : normal *a* (*ā*); *ai* (*aē*); *aü* (*aō*); fléchi *a* (*ā*); *ai* (*aē*, *oi*); *au* (*āo*).

M. Brugman donne un tableau qui équivaut au premier, quoique partant d'un tout autre principe : le degré normal ne se forme pas par l'insertion d'un *a*, ni le degré fléchi, par celle d'un second *a*; le degré normal a toujours existé, il est antérieur à tout autre; quant au degré fléchi, il se forme par la mutation de la voyelle. Voici d'ailleurs son tableau :

Gamme en ē : 1° ō, 2° ē, 3° ä, 4° silence.
Gamme en ā : 1° ō, 2° ā, 3° ä, 4° id.
Gamme en ō : 1° ō, 2° ō, 3° ä, 4° id.
Gamme en a : 1° ā, 2° ă, 3° ă, 4° id.
Gamme en o : 1° ō, 2° o, 3° o, 4° . id.
Gamme en e : 1° o; 2° e, 3° e, 4° id.

Ce qui importe, c'est l'emploi que les langues indo-européenes font de cette apophonie. Il est double : lexiologique et grammatical. Au premier point de vue, le degré fléchi, ou apophonie, s'emploie dans les nombreux substantifs ou adjectifs formés au moyen du suffixe, tandis que l'état normal, dans la dérivation des substantifs neutres au moyen du suffixe *as* ; au second point de vue, l'état normal caractérise le présent, tandis que l'apophonie caractérise le parfait et avec le redoublement contribue à son expression.

On voit que l'emploi de l'apophonie en Indo-Européen est surtout relatif au verbe. Cet emploi qui est celui de marquer le parfait apparaît très net surtout en Grec.

Dερκομαί, parfait δεδορκα ; λειπω, parfait λελοιπα ; φευγω, parfait πεφουγα ; ῥηγνυμι, parfait ἐρρωγα ; δάκνω, parfait δεδηχα.

Le Gothique donne aussi : *sita*, parfait *sat ; fara*, parf. *fōr ; lēta*, p. *lailōt ; steiga*, p. *staig ; giuta*, p. *gaūt*.

Mais l'apophonie dont nous venons d'énoncer la marche générale subit des modifications, soit quant à son emploi, soit quant à son étendue, soit quant à sa clarté, dans les diverses branches de la famille, au moyen d'accidents phonétiques et aussi de nouvelles formations qui surviennent.

Au premier point de vue, par exemple, le Sanscrit fait de son apophonie, sous le rapport lexiologique, un emploi spécial de dérivation secondaire, celle réalisée par le cumul de deux suffixes : *vid*, voir, savoir ; *veda*, la connaissance ; *vaidika*, celui qui s'occupe de la connaissance.

Nous avons vu que la différenciation si claire en Grec : ε, ο; ει, οι ; ευ, ου, s'oblitère souvent dans les autres familles.

Mais, ce qui est le plus remarquable, c'est l'extension dans certaines familles de la variation, ou le déplacement des divers degrés vocaliques par suite d'événements hystérogènes, ce qui s'est produit surtout en Allemand moderne et en Lithuanien.

En Grec, l'apophonie n'a lieu au parfait qu'au nombre sin-

gulier ; au pluriel, par suite de l'influence de l'accent qui abandonne la syllabe, on retombe à l'état réduit : *oida*, pl. *idmen*, après le présent *oida*. Ce fait devient général en Allemand (en Grec il avait été effacé en partie par l'analogie), et amène au pluriel du parfait, ou participe passé, pour le même motif, le déplacement de l'accent ; comme l'aoriste a disparu, il en résulte un degré phonétique propre au participe passé.

En effet, le présent allemand a, comme le sanscrit, la voyelle à l'état normal, mais cette voyelle *e* se change souvent en *i*, et l'infinitif possède la voyelle du présent. Quant au parfait qui devrait avoir le singulier à l'état fléchi et le pluriel à l'état réduit, il nivèle ses formes, et conserve partout l'état fléchi.

Il en résulte : 1° infinitif et indicatif présent : état normal par *e*, ou par sa réduction en *i* ; 2° parfait : état fléchi ou apophonie ; 3° participe passé : état réduit. Point d'aoriste. Nous n'avons toujours que les trois états, mais déplacés.

En voici des exemples : Anglais, *rise*, *rose*, *risen* ; *drive*, *drove*, *driven* ; *begin*, *began*, *begun*.

Allemand : *nehmen*, *nahm*, *genommen* (pour *genummen*) ; *brechen*, *brach*, *gebrochen* (pour *gebruchen*).

En somme l'aoriste a disparu, et quant au degré de la voyelle le participe passé a pris sa place.

En Lithuanien, nous n'assistons pas seulement à un déplacement, mais aussi à une extension des degrés vocaliques, par suite d'accidents phonétiques qu'il serait trop long d'exposer ici. En voici des exemples :

1° *Mirti*, mourir ; 2° *merdni*, faire mourir ; 3° *marinti*, être cause qu'on meure ; 4° *morai*, bière.

1° *Rymeti*, s'appuyer ; 2° *remti*, appuyer ; 3° *ramdyti*, reposer ; 4° *romus*, tranquille.

1° *Alminti*, penser ; 2° *atmenu*, 3° *iszmaniti*, 4° *pramoni*, l'invention.

Enfin le Latin a produit au parfait des effets apophoniques spéciaux, par suite de dégradations vocaliques et de fusion de la voyelle du radical avec le redoublement disparu.

Dans les langues romanes, l'apophonie du parfait qui s'était affaibli dans le Latin et qui avait disparu s'est reformée d'une manière très sensible, ainsi que nous l'avons expliqué dans notre étude sur la catégorie des temps.

L'Espagnol renforce son parfait à la fois vocaliquement et con-

sonantiquement ; nous ne nous occupons en ce moment que de la première espèce de renforcement : elle a lieu au présent et au parfait ; mais au présent, elle disparaît au pluriel. A ce temps, on insère *i* dans les verbes en *a* : *caer*, présent *caigo* ; quelquefois l'*a* et l'*i* se contractent et deviennent *e* : *caber*, *quepo*. Dans les verbes en *e*, on insère *i* : *negar*, *niego* ; *peder*, *pido* (l'*i* absorbant l'*e*) ; dans les verbes en *o*, on insère *u* : *morir*, *muero*. Je sais bien que ce procédé s'explique mécaniquement par la règle de *compensation*, dans bien des cas, mais en est-il de même ici ? Dans les verbes en *u* on insère *i* ou *y* : *contribuir*, *contribuyo*.

Au parfait, le renforcement est différent ; il n'a lieu d'ailleurs qu'à la 1re et à la 3e personne du singulier. Les verbes en *a* prennent *au*, plus tard *u*, au parfait : *saper*, donne *saupe*, *sope*, *supe* ; *haber*, *hube* ; les verbes en *e* prennent *ie*, puis *ı* : *venir*, *vıne* ; ceux en *o* prennent *uo*, *ue*, puis *u* : *morir*, *murio*.

En Italien il y a aussi renforcement au présent : *negare*, *niego* ; *pregare*, *priego* ; *provare*, *pruovo* ; *udire*, *odo* ; quant au parfait, le renforcement est consonantique, il reproduit ataviquement le redoublement ancien.

En Français, il y a aussi renforcement vocalique : infinitif *aimer* ; présent : *j'aime*, *tu aimes*, *il aime*, nous *amons*, vous *amez*, ils *aiment* ; *venir*, je *viens* ; *férir*, je *fiers* ; *morir*, je *muers* ; *mouvoir*, je *meus* ; quant au parfait, on change l'*a* radical en *ĕ* : avoir, j'*evi*, *j'eui*, *j'eus* ; plaire, je *plus* ; venir, je *vins* ; mouvoir, je *meus*, je *mus*.

Cette réapparition des trois degrés de vocalisme est très curieuse, d'autant plus qu'elle a lieu dans le même emploi.

Une langue occupe une place toute spéciale parmi les romanes : c'est l'Albanais. On y trouve aussi de nombreuses apophonies ; en voici quelques-unes : *mbielh*, semer, je sème, parfait *mbolha* ; *miely*, traire, p. *molya* ; *pielh*, enfanter, p. *palha* ; *tier*, filer, p. *tora* ; *dyek*, brûler, p. *dogya* ; *breth*, sauter, p. *brodha* ; *heth*, jeter, p. *hodha*.

Remarquons que l'apophonie se fait en *o*.

Quelquefois il se fait en *a* = *o* ; c'est dans les verbes en *i* : *avritem*, je suis tué, p. *ou-vrâ* ; *ngihem*, je suis tombé, p. *ou-nga*.

Les verbes en *e* changent aussi *e* en *i* et étendent ce changement à l'impératif et au participe : *thres*, *thrita* ; *çes*, vendre, *cita* ; *près*, attendre, *prita*.

Enfin d'autres changent *æ* en *a* au parfait : *pælhas*, mugir, parfait *palha* ; ou en *i* : *ngas*, toucher, impératif *ngi*.

Si l'on admet, contrairement à l'opinion des néo-grammairiens, mais conformément à celle de M. Frédéric Müller, que le point de départ est non pas le degré *normal*, mais le degré *réduit*, alors, au lieu d'un seul degré d'apophonie, on en possède deux : celui du présent, celui du parfait.

Le parfait dans certaines langues a passé de l'idée du temps à celle de durée de l'action, ou plus exactement il est revenu à cette seconde idée qui était seule originaire, et il l'a étendue à tous les temps : il en est résulté, non un temps passé, mais une conjugaison parfaite s'appliquant aux trois temps ; de même il a quitté l'idée du présent pour revenir à celle primitive du duratif, et il en est résulté une conjugaison durative, ayant à son tour trois temps. C'est le système des *aspects* du verbe slave. Ces aspects se marquent quelquefois par une mutation vocalique interne. En voici des exemples en russe : *plyt*, nager, *plevat* ; *bresti*, errer, *brodit* ; *blistat*, briller, *blesnut* ; *vezti*, conduire, *vozit* ; *liezt*, grimper, *lazüt* ; *gnat*, chasser, *goniat*.

Sémitique.

Ce ne sont pas les temps que le Sémitique marque par une apophonie qui chez lui d'ailleurs touche de près à la variation vocalique, mais les voix.

En Arabe, les verbes qui expriment l'action ont sur la syllabe médiane un *a*, et ceux qui expriment l'état, tantôt un *i*, tantôt un *u* : *djalasa*, être assis, *sami'a*, entendre, *basura*, voir. Pour les verbes de la 2e classe *i* indique un état passager et *u* un état habituel : *faricha*, il était joyeux ; *hasuna*, il était beau.

C'est, au contraire, sur la première syllabe radicale que se marque par une variation vocalique la différence entre l'actif et le passif ; le passif veut *u*, tandis que l'actif *a* : *qatala*, *qutila*.

Une apophonie existe aussi en Sémitique, en ce qui concerne la distinction entre les temps absolus, le duratif et l'aoriste ; le duratif convertit l'*a* en *u* ou en *o* suivant les langues : *katala* devient *uqtulu*, en Hébreu *eqtol* ; cependant on sera tenté de voir ici l'influence de la finale en *u*, ce qui réduirait à une épenthèse ou périphonie.

Une apophonie incontestée distingue les modes en Ethiopien, à savoir le conjonctif du duratif. Cette langue adopte pour conjonctif le duratif ordinaire, et se crée un nouveau duratif en insérant un *a* à la première radicale ; ainsi : conjonctif *nger*, duratif nouveau *nager* ; *ngarger*, *ngarager* ; *stanfes*, *stanafes*.

LANGUES CHAMITIQUES.

Le Tamasheq forme son présent en transformant en *a* l'*e* de l'aoriste : *elkemeg* ; présent *elkameg*.

En Somali, Dankali, Galla et Saho, le prétérit aoriste se forme du duratif par l'apophonie du pronom préfixe ; la voyelle étant toujours *a* au duratif, elle devient *e*, *i*, *o*, *u*, suivant les cas.

Par exemple, l'Irob-Saho donne : verbe *ba*, entendre ; imparfait : 1re pers. *ō-ba*, 2e pers. *tô-ba*, 3e *yō-ba* ; subjonctif : 1re pers. *ā-bo*, 2e pers. *tā-bo*, 3e *yā-bo*. Au subjonctif la différenciation ne porte plus sur le préfixe, mais sur la racine elle-même.

Conjugaison suffixée : *ābā*, *abtā*, *abā* ; parfait *oba*, *obta*, *oba* ; subjonctif *abo*, *abto*, *abo*. Ici le subjonctif ne modifie pas la voyelle radicale, mais seulement le suffixe.

On va plus loin, et l'on marque par une apophonie portant sur la racine elle-même, non seulement le subjonctif dans la conjugaison à préfixation, mais aussi le parfait : nous avons alors une apophonie identique à celle de l'Indo-Européen.

Infinitif et imparfait *ama*, être mauvais, parfait *uma* ; *agada*, ressembler, p. *igida* ; *dalasa*, être gras, p. *udlusa* ; *harafa*, désirer, *i-hrifa* ; *kahana*, aimer, *i-khina* ; *nabada*, s'éveiller, *i-nbida* ; *nafaha*, être avare, *u-nfuqa* ; *nagasa*, dominer, *u-ngusa* ; *sahata*, venir, *o-shota* ; *rahasa*, être riche, *o-rhosa*.

Ce qui domine donc ici pour l'expression du parfait c'est *u*, ou bien *o* ; *i* apparaît plus rare en Indo-Européen, en Sémitique et en Chamitique ; on voit qu'on emploie ordinairement *ō*, *ā* long équivalant à *ō*, *o* bref, et enfin *u* = *ō* : cette identité est bien remarquable ; de l'*a*, voyelle neutre, on établit dans certaines langues seulement le premier renforcement par *e*, *i*, le second par *o*, *u*. C'est la voyelle labiale qui est considérée comme la plus lourde et la plus intense.

Quant à l'emploi, il est le même ; c'est pour exprimer le passé

absolu, c'est-à-dire le parfait, qu'on emploie l'apophonie en *u*. Or, le parfait indique une action complète ; il est donc bien exprimé par la voyelle la plus intense.

Langues du Caucase.

Ces langues emploient l'apophonie pour exprimer le duratif dans les temps absolus (elles n'ont pas de parfait) et les divers temps relatifs.

Pour les temps absolus l'Hürkan a une conjugaison entière, autrement dit, un *aspect* pour chacun de ses temps ; il dérive l'*aspect duratif* de l'*aspect momentané* en changeant *a* ou *ā* en *i*, *u*, *i* en *u* ; ex. : *avkis*, ouvrir, dur. *ivkis* ; *asis*, acheter, *isis* ; *arsis*, voleter, *ursis*. Il emploie aussi la modification consonantique.

L'Aware forme les divers temps relatifs en changeant des voyelles : *ine*, aller ; présent : *una* ; prétérit : *ana* : futur : *ina*.

Langue Kotte.

Le Kotte distingue le prétérit du présent par une modification vocalique : *aise*, j'oublie, devient *ūise*.

Langues Algonquines.

Le Cri forme le subjonctif relatif par le procédé du changement consistant à modifier la voyelle de la 1re syllabe du verbe ou du pronom personnel ou de la conjonction préfixés, savoir : *a* en *iya* et *eya* ; *a* en *ê* ; *e* en *iye* ; *i* en *o* ; *o* en *iyo* et en *we* : *apiw*, il est là, *epit*, étant là. Cependant ce phénomène peut s'expliquer par l'infixation d'un *i* d'abord préfixé.

Ostiake-Ouralien.

Cette langue emploie la mutation vocalique pour passer du présent au parfait, puis la forme du parfait se communique au participe et quelquefois à l'impératif.

L'*o* et l'*ā* profond se changent en *ū* : *āmettem*, s'asseoir, prétérit *ūmdem* ; *āgattan*, cracher, prét. *ūgadem*. L'impératif se contente de cette modification ou bien change l'*ū* du prétérit en *ŭ* ou en *i* sombre : *jāntem*, coudre, prét. *jūndem*, impér. *jŭnde* ou *jünde*, ou *jinde* ; *āreltem*, partager, prét. *ŭrdem*, impér. *ŭrele*.



L'*a* et l'*e* se changent en *ı*, quelquefois au prétérit et à l'impératif, quelquefois à l'impératif seulement : *jängeltem*, nager, imp. *jınde*.

L'*ŏ* se change en *ü*.

Nous verrons plus loin que cette langue, la seule des langues ouraliennes qui emploie l'apophonie, l'étend à d'autres cas, par exemple, à la conjugaison du substantif.

Les autres familles linguistiques ne paraissent pas avoir employé ce procédé qui serait l'apanage des peuples plus civilisés où le phonétisme se développe davantage. Mais nous allons voir le procédé devenir plus général lorsqu'il s'agit du renforcement consonantique et du pronom.

DANS LES SUBSTANTIFS

L'apophonie a été employée par diverses langues pour exprimer: 1° le pluriel, 2° le féminin, 3° les divers cas, 4° la conjugaison substantive, 5° la dérivation.

Expression du pluriel.

Ici il faut distinguer avec soin le phénomène *réel* du phénomène *apparent*. Nous ne parlerons de ce dernier que plus tard sous une rubrique spéciale. Mais il y a des cas mixtes où l'on peut hésiter entre les deux.

Langues Sémitiques.

L'Arabe forme son *pluriel interne*, appelé pluriel *brisé*, de diverses manières, par l'insertion dans sa racine de différentes voyelles.

Une de ses voyelles est *u*, le plus souvent sur la seconde radicale, quelquefois sur la 1re, parfois sur les deux, de manière à donner les formes : *qutalu*, *taqtulu*, *qutulu*, *aqtulu*, *qutlu*. On doit remarquer qu'à côté de la modification vocalique *u* interne se trouve une désinence en *u*, de sorte qu'on peut croire que le phénomène se résout en une périphonie, ou en une épenthèse, l'*u* de la désinence étant répété à l'intérieur, tellement qu'on n'aurait affaire ici qu'à une apophonie apparente. Mais l'existence de pluriels internes formés par d'autres voyelles rend cette conclusion douteuse.

En effet, le pluriel interne se forme aussi en *i* sur la 1re radicale

ou sur la seconde : *aqtilatu*, ou par l'allongement de la seconde radicale : *aqtâlu*.

Enfin on forme le pluriel en allongeant l'*ā* de la 2ᵉ radicale, et en plaçant un *i* sur la 3ᵉ : Arabe *dafda'u*, grenouille, pl. *defādi'u* ; Ethiopien, *sansal*, chaîne, pl. *sanāsil*.

Langues Chamitiques

Ici le procédé devient très fréquent.

D'abord dans les langues chamitiques d'Abyssinie.

En Irob-Saho, le pluriel interne se forme en changeant *ā* en *o* ou en *u* ; *a* en *i* ; *o* et *u* en *a*.

Agab, péché, pl. *agob* ; *dukān*, texte, pl. *dukan* ; *nandū*, ongle, pl. *nāndol* ; *danbar*, front, pl. *danbor* ; *gombod*, cendre, pl. *gombad*.

Ce procédé est curieux en ce sens que l'*a* du singulier se change en *o*, et au contraire l'*o* en *a*.

Puis dans les langues berbères.

Tous les noms masculins en Berbère forment leur pluriel en changeant leur voyelle initiale en *i*.

Amrar, vieillard, pl. *imraren* ; *argaz*, homme, pl. *irgazen* ; *asgar*, bœuf, pl. *isgaren*.

Mais ceux qui commencent par *a* changent *a* en *ou* ; *ass*, le jour, pl. *oussan*.

D'autres changennt *i* en *a* : *ifer*, la feuille, pl. *afrioun* ; *idh*, la nuit, pl. *adhan*.

En Kabyle, ce n'est pas seulement la voyelle initiale qui est modifiée, mais toutes les voyelles, ou une voyelle autre que l'initiale.

Aserdoun, mulet, pl. *iserdan* ; *amchich*, chat, pl. *imchach* ; *agazoū*, grappe, pl. *igouza* ; *abarer*, renard, pl. *ibourar* ; *amergon*, grive, pl. *imerga*.

Jénissei-Ostiake et Kotte.

Le pluriel se forme du singulier en insérant un *a*.

Jénissei : *tip*, chien, pl. *tap* ; *ses*, fleuve, pl. *sās* ; *fas*, tambour magique, pl. *fās* ; *des*, œil, pl. *deas* ; *xup*, sommet, pl. *xap*.

Kotte *alship*, chien, pl. *alshap* ; *ēg*, chèvre, pl. *ag*.

Indo-Européen.

En Albanais, le pluriel se forme de la même manière.

Ame, vase, pl. *emæ; biri*, fils, pl. *biy-tœ* ; *daçi*, bélier, pl. *déç* ; *derœ-a*, porte, *duer* ; *dialyœi*, garçon, pl. *dyén; dorae*, main, *douar*; *kaoū*, bœuf, *kyé*; *natea*, *netæ* ; *thesi*, sac, *thasæ*.

Dinka.

Dans cette langue, pour exprimer le pluriel, on raccourcit, on allonge ou on transforme la voyelle médiane.

Rāl, reine, pl. *ral* ; *rar*, bois, pl. *rōr* ; *atyap*, charbon, pl. *atyop* ; *nom*, tête, pl. *nim* ; *lyep*, large, pl. *lib*.

Expression du féminin.

Ce procédé n'est employé que sporadiquement.

En Mandchou : *ama*, père, *eme*, mère : *amba*, beau-père, *embe*, belle-mère ; *haha*, homme, *hehe*, femme ; *amila*, oiseau mâle, *emile*, oiseau femelle ; *gauggan*, esprit fort, *genggen*, esprit faible.

Expression des cas.

L'emploi de ce procédé est très rare. On ne peut véritablement citer, en ce qui concerne le substantif, que deux langues caucasiques : le Thusch et le Tchentschenze.

Bats, le jour, accus. *buts* ; *bolx*, le travail, acc. *bùolx* ; *barz*, le loup, acc. *buorz* ; *qi*, le péché, acc. *qa*.

Expression de la conjugaison des substantifs.

On entend par conjugaison des substantifs leur union successive avec les différents pronoms possessifs.

L'expression par une modification vocalique n'a lieu que dans une langue, l'Ostiak-Ouralien. Le pronom possessif est exprimé, mais son emploi entraîne une modification de la voyelle du substantif.

L'*a* et l'*ā* profond se changent en *u* ; l'*a* et l'*e* en *i* ; l'*o* en *ū*.

At, la nuit ; *it-em*, ma nuit ; *āmp*, le chien ; *impem*, mon chien ; *lāk*, la trace ; *likam*, ma trace ; *kor*, le four ; *kūrem*, mon four.

Expression de la dérivation.

L'apophonie sert à cet usage dans l'Irtisch, dialecte de l'Ostiake.

Namas, intelligence ; *numem*, se souvenir ; *kat*, deux ; *kimet*, le deuxième.

DANS LES PRONOMS

Expression du pluriel.

Le moyen le plus fréquemment employé pour les pronoms est l'apophonie consonantique ; cependant la vocalique est employée aussi, soit seule, soit en se cumulant avec l'autre.

Dans les langues finnoises le procédé est très remarquable ; la voyelle interne se change en *i* : Mordwin, 1re pers. *mon*, pl. *min* ; 2e pers. *ton*, pl. *tin* ; 3e pers. *son*, pl. *sin*.

Lapon, 1re pers. *mon*, pl. *mi* ; 2e pers. *ton*, pl. *ti* ; 3e p. *ton*, pl. *si*.

Vogul, *am*, pl. *man*, duel *mu* ; 2e p. *nān* , pl. *nan*, duel *son* ; 3e p. *tān*, pl. *tan*, duel *tin*.

En Jakagire, même procédé : 1re p. *mot*, pl. *mit* ; 2e p. *tot*, pl. *tit.* ; 3e p. *tit*, pl. *tat*.

Dans les langues samoyèdes, même système. Pronom possessif : Tagwy, 1re p. *ma*, *na*, duel *mi*, *ni*, pl. *mu*, *nu* ; 2e p. *ta*, *na*, *ra*, *la*, duel *ti*, *ndi*, *ri*, *li*, pl. *tu*, *ndu*, *ru*, *lu* ; 3e p. *tu*, *du*, duel *ti*, *di*, pl. *tung*, *dung*. Les autres langues suivent le même procédé.

Parmi les langues altaïques : Manchou, 2e p. *si*, pl. *sue* ; en Tougouse, 1re p. *bi*, pl. *bū* ; 2e p. *si*, pl. *sū*.

En Haussa, 1re p. *ma*, pl. *mū* ; 2e p. *ka*, *kaī*, pl. *ku* ; 3e p. *sa*, *si*, pl. *sū*.

En Mafor, 2e pers. duel *su*, pl. *si*.

En Iroquois il y a une différence vocalique, mais seulement entre le pluriel et le duel : 1re pers. inclusif duel *ti*, pl. *teu* ; exclusif pl. *iaki*, duel *iaku* ; 2e p. duel *tsi*, pl. *seu* ; 3e p. pl. *hi*, *ki*, duel *rō*, *kō*.

Expression du genre.

Les langues sémitiques expriment la distinction entre le masculin et le féminin dans le pronom, souvent par une simple mo-

dification vocalique. En Arabe, 2ᵉ pers.,forme substantive, *anta*, fém. *anti*; forme possessive *ka*, fém. *ki*; forme prédicative *ta*, fém. *ti*; 3ᵉ pers. *huwa*, fém. *hija*. Il en est de même dans les autres langues de la famille.

En Haussa, 2ᵉ pers. *ka*, *kai*, fém. *ke*, *ki*.

En Singalais, 2ᵉ pers., *to*, fém. *ti*.

En Kazikumük le pronom interrogatif *ts* devient à l'inanimé *tsi* et au pluriel *tsa*.

Expression des cas.

En Nahuatl, la 1ʳᵉ personne donne *ni* au prédicatif, *no* au possessif et *ne* à l'objectif.

En Avare, 1ʳᵉ pers., *du*, obl. *di*.

En Kazikumük, la 1ʳᵉ pers., au direct *na* devient dans certains cas *nā*; de même la 2ᵉ pers. *ina* devient à certains cas *inā*.

En Kürine, la 1ʳᵉ pers. suivant les cas prend les formes *zu* et *za*; la 2ᵉ est *wu* et *wa*, suivant les cas.

En Ude,la 1ʳᵉ pers. prend les formes *zu*, *za*, *zi*, suivant les cas. Le pronom interrogatif *su* devient *sī* au génitif.

En Tchentsch nze, 1ʳᵉ pers. *suo*, cas oblique *sue*; 2ᵉ pers. *huo*, obl. *hue*.

En Chibcha, 1ʳᵉ pers. *tse*, pl. *tsi*; 2ᵉ pers. *um*, pl. *mi*.

En Jagan, 1ʳᵉ pers. *ha*, gén. *hi*; 2ᵉ pers. *sa*, gén. *si*; 3ᵉ pers *ka*, gén. *ki*.

Enfin dans les langues indo-européennes Grec συ, accus. σε; latin, *tu*, *te*.

Tels sont les cas,que nous avons pu relever, d'apophonie vocalique dans les diverses langues, apophonie qu'il ne faut pas confondre avec la variation vocalique ou métaphonie.

b). — APOPHONIE CONSONANTIQUE

L'apophonie consonantique est beaucoup plus rare, surtout si l'on distingue soigneusement celle seulement apparente qui n'est qu'une périphonie cachée. Elle est fréquente dans les pronoms.

1° *Dans les substantifs.*

Nous n'en trouvons que deux cas, l'un dans les langues Poul et Serer, l'autre dans la langue Pougoué.

En Serer, le pluriel dans les substantifs se forme en changeant *k* en *g* ; *g*, *ng et x* en *k* : *tj* en *dj* ; *dj*, *ndj* en *tj* ; *t* en *d* ; *d*, *nd* et *r* en *l* : *pl* en *f* ; *mb* et *f* en *p* ; *w* en *b*.

Gidi, fusil, pl. *kidi* ; *kainak*, berger, pl. *gainak* ; *tog*, jeune fille, pl. *rog* ; *rik*, chose, pl. *tik*.

En Poul, on distingue s'il s'agit du genre hominin ou du genre non-hominin.

Dans le premier cas, on convertit *k*, *g*, *ng* en *h*, *w* ; *tsh*, en *s* ; *dj*, *ndj*, en *y* ; *d*, *nd*, en *r* ; *p* en *f*, *b* en *w*, *v* ; dans le second cas, le procédé est inverse : *h*, *w*, devient *k*, *g*, *ng*, etc.

2° *Dans les verbes.*

En Serer, le pluriel se forme aussi du singulier en changeant *x* en *g*, *f* en *w*, *p* en *b*, *r* en *d*.

En Poul, on forme le pluriel de même que plus haut dans le genre non-hominin.

La langue Pongoué applique ce procédé, non pas à l'expression du nombre, mais à celle des temps et des modes, à savoir celle du passé, de l'impératif et du subjonctif; dans ce but, elle modifie sa consonne initiale, ce qui ne l'empêche pas de cumuler des moyens extérieurs d'expression, par exemple, pour le passé, la préfixation d'*a* et la conversion de l'*a* final en *i*.

Voici la conversion consonantique : *b* se change en *ü* ou en *w* *d* en *l*, *dy* en *y*, *f* en *v*, *k* en *y*, *p* en *v*, *s* en *z*, *sh* en *j*, *t* en *r*, toutes les ténues en sonores correspondantes, sauf le *t* qui se change en *r*, et les sonores en semi-voyelles : c'est un affaiblissement.

Exemples : *baga*, apporter, *üaga* ; *bena*, planter, *üena* ; *boulia*, dire, *woulia* ; *denda*, faire, *lenda* ; *fala*, quitter, *vala*.

Mais ce procédé est suspect en ce sens qu'on peut le rapprocher de celui en usage dans les langues celtiques et dans le

dialecte sarde, où le mouvement de la racine n'est pas spontané. Ici une explication semblable est possible. L'*m* dans des langues congénères a pour effet de convertir de ténue en sonore le phonème qui suit. Il a pu exister en Pongoué, un *m* ou un autre son ayant ce pouvoir et qui aura disparu depuis.

3° *Dans les pronoms.*

Ici la mutation consonantique est très fréquente, elle exprime soit le pluriel, soit le cas oblique, soit la différence entre le suffixé et le préfixé, soit le genre; mais elle se trouve souvent mêlée à une modification vocalique, le tout peut aboutir enfin à une déformation de la racine, telle qu'on semble en présence d'une racine totalement nouvelle.

Nous avons décrit ce *processus* précédemment dans une monographie sur le *syncrétisme pronominal,* et pour le détail nous y renvoyons le lecteur. Cependant nous voulons indiquer ici les faits les plus saillants.

Dans les langues indo-européennes, quand il n'y a pas de changement total de la racine, la modification consonantique est caractéristique. A la 1re personne, le pluriel se forme, semble-t-il par la transformation de l'*m* en *w* apparenté à l'*m*; cependant ce *w* peut venir de *gw*, *g*, que nous trouvons souvent comme une seconde racine pour exprimer la 1re; s'il en est ainsi, il n'y a plus expression par changement consonantique, mais bien par une autre racine, ce qui est tout différent. A la 2e personne, en Sanscrit, le changement semble bien une modification : *twa* devient *dju*. En Grec le changement du pluriel en duel à la 1re personne : με, νω, semble bien une modification de nasale à nasale. Il en est de même en Latin entre *me* et *no-s*.

La même mutation se trouve en Mandchou du nominatif à l'accusatif : *bi* devient *mi*; de même le Mongol *bi* devient à l'accusatif *min*.

Dans les langues samoyèdes, à la première personne *ma* devient au pluriel *pa*; à la 2e *ta* devient *la*.

En Abchaze, la 2e personne *u* devient au féminin *b* et au pluriel *sph*; la 1re *s* devient au pluriel *h*. En Aware, la 1re pers. *du* devient au pluriel *ni*. En Kürine, la 1re personne *zu*, oblique *za*, devient au

pluriel *tshu* et *tsha* ; la 2e *wu*, oblique *wa*, devient *khü* et *khw*; l'interrogatif *wuzh* devient l'inanimé *wutch*. En Ude, la 1re personne *za* fait au pluriel *ja*.

En Nama, le duel se distingue du pluriel de la même manière : *khum*, *rûm ; kho*, *go ; ka*, *ga* ; et de même le commun, du masculin : *khum*, *rum* ; *kho*, *ro; kha*, *ra*.

En Haussa, 1re pers. *na*, *ni*, pluriel *mû* ; 3e pers. *sha*, pluriel *ta*.

En Bari, 2e pers. *t*, pl. *tshu*.

En Vei, 1re pers. *nā*, pl. *mu*.

En Yuracare, 2e pers. *ma*, pl. *pa*.

2e Apophonie quantitative.

Elle se produit d'abord dans l'Algonquin où nous voyons le participe former ses différentes personnes, c'est-à-dire sa conjugaison, en abrégeant de la 1re à la 2e, la voyelle de la désinence. Ce procédé est très curieux.

Dans les langues sémitiques, certains aspects du verbe se forment en allongeant la voyelle radicale : *kataba*, *kâtaba*.

B. — VARIATION VOCALIQUE ET CONSONANTIQUE OU MÉTAPHONIE

La variation *vocalique* et *consonantique* ou *métaphonie* diffère, comme nous l'avons dit, de l'*apophonie*, en ce qu'au lieu d'être à deux ou trois degrés seulement, elle comporte un nombre infini de variations, en ce qu'au point de vue de l'emploi elle est généralement lexicologique et ne devient morphologique que par exception.

Il faut distinguer la métaphonie vocalique et la consonantique.

a) — *MÉTAPHONIE VOCALIQUE.*

La *métaphonie vocalique* est fréquente de langue à langue dans la même famille, mais nous n'avons pas à nous occuper de celle-là, non plus que de celle qui se produit au cours du temps dans la même langue, par suite d'intégration ou de désintégration du

mot. Il s'agit ici de l'expression simultanée de diverses idées par des mots qui ne diffèrent entre eux que par une ou plusieurs *voyelles internes*.

La seule famille linguistique qui forme ainsi sa morphologie est la famille sémitique, et cela lui donne un cachet bien original. Nous verrons qu'elle joint, pour former son vocabulaire, un autre procédé, mais celui-ci caché, celui de la *métaphonie consonantique*.

La formation de la métaphonie sémitique s'explique par l'existence d'un grand nombre de *doublets phonétiques*. La langue étant une formation inconsciente, il est impossible qu'on soit convenu d'exprimer une telle idée de telle manière, et une idée voisine en modifiant seulement une voyelle du premier mot. Tout est *mécanique à l'origine* dans les procédés linguistiques. Les *consonnes* sont le *squelette* du mot, les *voyelles* en sont la *chair*. Dans le squelette uniforme le langage a fait entrer toutes les voyelles, puis, les mots ainsi formés, on leur a donné des significations différentes, mais connexes, parce qu'il y avait connexité de son.

Déjà les doublets sont nombreux dans les langues indo-européennes, et ce sont des doublets primitifs, non comme ceux français, nés de l'emprunt à une autre langue. On peut citer en Latin *lubet* et *libet*, *vellus* et *villus*, *calor* et *color*; *bene*, *bonus*; en Sanscrit, *tar* et *tur*, aller; *jur*, *jar*, vieillir; *gur*, *gar*, *gir*, chanter; *car*, *cur*, *cir*, aller; *par*, *pur*, remplir; *mar*, *mur*, mourir; *var*, *vur*, choisir; *star*, *stur*, *ster*, étendre; *smar*, *smur*, se souvenir; *svap*, *sup*, dormir.

Ils sont plus nombreux en Egyptien où l'on peut citer : *hes* et *as*, voir; *hefi* et *āf*, voler; *mer* et *ma*, maison. Souvent même la signification se modifie du tout au tout au moyen de la simple variation vocalique : *sam*, sombre, *sem*, visible; *djof*, brûler, *djaf*, froid; *teh*, courir, *taho*, se reposer; *bōk*, aller, *beka*, être assis. Elle se polarise.

Dans les langues ouraliennes et les altaïques, les fluctuations vocaliques de la racine sont fréquentes.

Mais c'est en Sémitique que non seulement elles sont nombreuses, mais qu'elles ont pris chacune un sens spécial, se sont polarisées.

M. Frédéric Müller établit ainsi les types de la formation des mots par ce moyen :

1er type : *qatl* dans : Arabe, *nafsa*, l'âme; Ethiopien, *nafs*; Hébreu, *nephesh*; Araméen, *malka*.

2° type : *qitl* dans : Arabe *libsu*, vêtement.
3° » *qutl* : Arabe *rumhu*, lame.
4° » *qatul* : Arabe *dahubu*, l'or.
5° » *qitāl* : Arabe *himāru*, l'âne.
6° » *qatāl* : Arabe *salāmu*, paix.
7° » *qatil* : Arabe *kathiru*, beaucoup.
8° » *qatūl* : Arabe *rasūlu*, envoyé.
9° » *qātil* : Arabe *kāhinu*, sorcier.
10° » *qātal* : Arabe *ālama*, monde.

Dans ces cas, la variation vocalique est l'instrument de la désignation substantive.

Elle n'est pas moins employée dans celle du verbe, où, concurremment avec des préfixes, elle forme les divers aspects : *qatala*, *qātala*, et les voix : passif *qutala*, etc.

Voici des exemples de l'échelle sémitique fournie par les variations vocaliques.

Qatlu, le meurtre ; *qitlu*, l'ennemi qui attaque ; *qutlu* et *qātūlu*, celui qui tue beaucoup ; *qitālu*, massacre ; *qatīlu*, tué ; *qātilu*, meurtrier ; et en joignant des préfixes : *qatl-atū*, un seul meurtre, *qitl-atu*, le genre de meurtre, *qātil-atu*, celui qui tue ; *qatīlatu*, celui qui est tué ; *ma-qtalu*, le lieu où l'on tue ; *ma-qtūlu*, tué.

Nous n'insistons pas davantage, parce que le procédé est très connu.

La métaphonie vocalique est donc de deux sortes : la *non polarisée* et la *polarisée* ; il va en être de même de la consonantique.

b). — *MÉTAPHONIE CONSONANTIQUE*

Cette métaphonie quelquefois n'est pas polarisée, c'est-à-dire que les *doublets* existent, mais s'emploient *indifféremment*, tandis que dans certaines langues il se fait une *polarisation*, certains doublets prennent tel sens spécial, et tel autre doublet, tel autre.

1° Métaphonie non polarisée.

La première sorte de métaphonie existe un peu dans toutes les langues, pourvu qu'on ne passe d'un phonème qu'à un phonème voisin.

Dans les langues néo-indiennes l'*r* permute avec le *d* ; toutes

les sifflantes se confondent. En Malgache, le *t* et l'*r*, le *d* et l'*l* sont si voisins qu'il en naît un phonème mixte *tr*, *dl*, comme en Nahuatl le *t* et *l* devenu *tl*. Dans la langue Kotte, l'*r* et le *t* s'échangent incessamment. Le Chinois, le Samoyède et le Tamoul possèdent un son intermédiaire entre l'*r* et l'*l* ; le Groënlandais, un autre intermédiaire *rk* ; toutes les langues esquimaudes échangent *r*, *k*, *g*, et aussi *r*, *t*, *d*, et encore *r*, *s*, *j*.

Nous ne parlons pas des mutations d'une langue à l'autre qui sont beaucoup plus nombreuses et dont nous avons donné le tableau dans notre *Essai de phonétique générale*.

Mais dans le Copte et l'ancien Egyptien les permutations sont plus fréquentes que partout ailleurs, et l'oscillation entre les consonnes est plus large. On peut signaler un grand nombre d'exemples dans lesquels le sens du mot ne s'est pas modifié; dans d'autres, au contraire, la polarisation commence.

En Copte, les permutations sont les suivantes, et il en résulte autant de doublets phonétiques :

1° Echange de *p*, *b (v)*, *m*, *n*, *ph*, *f*.

2° Echange de *v*, *f*, *ou*.

3° Echange de *p*, *v*, *ou*, *ai*, *ei*, *f*.

4° Echange de *k*, *z*, *sh*, *h*, de l'esprit doux et de *k*, *sh*, *sh*, *dj*, *t*, *s*.

5° Echange de *nk*, *k*, *n*.

6° Echange de *r*, *n-l*, *n-r*, *l*, *n*.

Dans l'Egyptien ancien, on note les mutations suivantes entre : 1° *k* et *h (g)*, *q* ; 2° *h* et *k* ; 3° *k*, *k*, *q*, *ḳ*, *kh*, *x*, *h*, *sh*, *dj* ; 4° *k*, *k*, *q*, *t*, *t*, *ti*, *dj*, *sh* ; 5° *k*, *h*, *ti* ; 6° *t*, *t*, *t*, *th* ; 7° *k* et *th* ; 8° *h*, *h*, *x*, *th* ; 9° *dj*, *kh* ; 10° *sh* et *th* ; 11° *k*, *t* et *th* ; 12° *k*, *k*, *g* et *s* ; 13° *s*, *h*, *q* *k* ; 14° *p*, *b*, *o*, *f*, *m* ; 15° *b* et *m*, *p* et *m*, *f* et *m*, *p*, *b* et *m* ; 16° *b* et *n*, *m* et *n*, *p* et *n*, *p*, *m*, et *n*, *p*, *b*, *n*, *m* ; 17° *p* et *u*, *p*, *b*, *f*, et *u*, *b*, *m*, *n* ; *v*, *u*, *u* ; 18° *f*, *ai*, *ei* ; 19° *p*, *b*, *au*, *m* ; 20° *r* et *l*, *r* et *n*, *l*, et *n*, *r*, *l* et *n*.

Les exemples sont nombreux ; citons quelques-uns des plus frappants :

Ke et *she*, autre ; *pek*, arracher, et *fesh* ; *qemā*, midi, et *theman* ; *khem*, livre, et *djom* ; *kara*, tête, et *thal*, sommet ; *qem* et *sam*, nuit ; *lekh* et *las*, langue ; *kemsh* et *sema*, cheveux ; *qebh*, voler, et *seft*, oiseau ; *māk*, envelopper, et *mes*, ceindre ; *āp*, travail, et *iev* ; *kef* et *shep*, prendre ; *ap* et *am*, liquide ; *peh*, lac, et *mah*, arroser ; *sep* et *sema*, tuer ; *pesh* et *mesh*, diviser ; *bal*, *ber* et *mer*, œil ; *men* et *ben*,

manquer ; *neb* et *nim*, tout ; *sab* et *sam*, honnête ; *pāpā*, *ma*, briller; *beq* et *neh*, arbre ; *seb* et *seni,* passer ; *mā* et *nā*, parvenir ; *sep*, prendre, et *shenu*, filer ; *shep* et *qem*, heure ; *ben*, *men* et *nen,* manquer ; *sema*, couper, et *seba*, glaive ; *patu*, source ; *betbet*, couler et *net*, eau ; *uash* et *pesh*, briser ; *seps* et *sūu*, prier ; *va*, *fa* et *bai*, porter ; *bah* et *fuh*, verser ; *behāu* et *mehi*, poisson ; *mār*, ceinture, et *ūrti*, couronne ; *bas* et *nesht*, couper ; *seb* et *tema,* cheveux ; *ār* et *āl*, monter ; *qerf* et *kelou*, voile ; *ar* et *au*, être ; *per*, naître, et *ben-n*, engendrer ; *las* et *nes*, langue ; *xel*, *hun* et *sher*, jeune homme.

Dans les langues indo-européennes, le phénomène, quoique moins apparent, est cependant très réel. Par exemple, en Grec, *kr* se change en *lk* : κοριος, courbe, et κοιλος, creux, κωλον, membre ; l'*l* se change à son tour en *n* : κωνος, coin ; à son tour *ku* en *gu* dans γονυ, le genou ; ensuite en *t* dans τερεω, tourner.

En Latin, *cr* de *curvus* devient *cl* dans *clinare* et *gr* dans *grex* et *granum*, enfin *tr* dans *torus.*

En Germanique, *kr* de *kraus*, crêpu, devient *kl* dans *klāue*, ongle, et *kn* dans *knie*, genou, enfin *gl* dans *geil*, testicule.

Dans le Letto-Slavon, *kr* de *korn*, globe, devient *kl* dans *kola*, cercle, *ku* dans *konec*, fin, et *rl* dans *rulis*, cylindre.

En Sanscrit, *kr* de *kārā*, prison, devient *kn* dans *kunth*, boiter, *gl* dans *guli*, globe, *hr* dans *harā*, couronne, et *çl* dans *çālā*, maison.

Il n'est pas besoin même de parcourir un cercle d'oscillation aussi large où la parenté des termes extrêmes peut être contestée, et il suffit de citer des doublets phonétiques où le sens n'est pas modifié, ou ne l'est presque pas, et qui se rencontrent à chaque instant.

Par exemple, en Sanscrit, il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour trouver les doublets suivants, où la dentale passe à la cérébrale, ou la ténue à la sonore ou à l'aspirée, et où la racine est plus ou moins pleine. En voici des exemples :

Kard et *skard* ; *skid*, fendre, à côté de *kad*, *kand* ; *stu*, près de ; *sru* ; *radh* et *ardh* ; *ragh* et *argh* ; *gam* et *ga*, aller; *man* et *ma*, mesurer ; *glac*, frapper, et *hata* ; *pak*, cuire, et *pā*, dessécher ; *kvat*, *ghan*, cuire, de *kva*, brûler ; *kar* et *karp*, créer ; *vaks* et *vag*, tomber par gouttes.

De même, dans les langues sémitiques. Il suffit de comparer les mots suivants de l'Hébreu : *rām*, *rum*, être haut.

Mais, dans tous ces cas, il y a métaphonie non polarisée, en ce sens que dans les exemples cités un peu plus haut la signification n'est pas, il est vrai, la même dans tous les mots ; mais il ne s'agit plus, dans ces changements de sens, d'une dérivation proprement dite, telle que les langues européennes l'établissent par les mots vides, et les sémitiques par la métaphonie vocalique polarisée (mot d'agent, mot d'action, lieu de l'action, etc.), ni des simples variations de sens, telles que les langues sémitiques les établissent par une métaphonie consonantique polarisée, ainsi que nous allons le voir tout à l'heure, mais de la lexicographie proprement dite, guidée par une sémantique où les divers sens s'éloignent les uns des autres.

2° Métaphonie polarisée.

On la rencontre d'abord, mais moins nette, dans les langues indo-européennes, où elle a cependant été relevée avec soin par Fick ; on peut citer d'après lui, les exemples sanscrits suivants qui sont frappants. Nous allons voir qu'en s'adjoignant des consonnes différentes, suivant les uns, en modifiant leur consonne finale, suivant les autres, les racines sanscrites changent en partie leur signification.

Pak, prendre, lier ; *pat*, trouver ; *pat*, se rendre maître ; *pad*, saisir ; *par*, passer ; *prak*, interroger.

Ark, protéger ; *arg*, étendre ; *argh*, remuer, trembler ; *ardh*, lever, avancer ; *ard*, rafraîchir ; *arbh*, saisir ; *ar*, aller, remuer, élever, atteindre.

Rak, rassembler ; *ragh*, courir, se hâter ; *rap*, aller ; *rabh*, saisir ; *rādh*, gagner.

Ta, étendre ; *tak*, courir ; *tas*, tirer ; *tar*, passer ; *tark*, tirer, courir ; *tarp*, rassasier, réjouir ; *tars*, sécher ; *targh*, briser.

Mais dans les langues sémitiques, cette métaphonie polarisée est plus certaine ; elle a été relevée par un certain nombre de sémitisants, Renan, entre autres, et bien mise en lumière par un éminent linguiste, Frédéric Müller.

Ce phénomène expliquerait en même temps le trilitérisme sémitique et le réduirait presque partout au bilitérisme réel. La racine serait précédée ou suivie d'une troisième radicale, chargée de modifier le sens.

En Arabe, toutes les racines commençant par *far* ont un sens commun, celui d'une séparation: *farra*, fuir; *faradja*, fendre en deux; *farida*, *faruda*, être seul, séparé; *farasa*, déchirer; *farasha*, disperser; *faraqa*, briser; mais *far*, racine de racine, n'existe pas c'est une abstraction.

D'autre part, *lamasa*, toucher, et *masa*, tâter, *masa-ka*, saisir, ont la même partie commune, *masa*, et l'on voit que le sens est modifié, tantôt par une 3e radicale préfixée, *la*; tantôt par une 3e radicale suffixée, *ka*.

Il serait facile de multiplier les exemples, mais ceux-là sont convaincants. On peut leur donner, comme à ceux relevés par Fick, une double interprétation : ou il existe une racine moins étendue, qui quelquefois a péri, quelquefois s'est conservée, et qui par l'adjonction d'anciens préfixes et suffixes au sens primitif perdu, cristallisés, a pris des sens variés ; ou cette racine n'est qu'idéale et le résultat d'une abstraction, elle n'a jamais existé effectivement, il y a eu simplement des formes-doublets dont une partie a varié et qui a parfois pu par chute d'une de ses syllabes révéler l'existence d'une racine plus courte. C'est dans ce dernier cas qu'il y aurait une véritable métaphonie polarisée; dans la première hypothèse, il n'y aurait qu'une dérivation par une couche prélinguistique d'affixes.

Tel est le phénomène de *métaphonie*.

C. — MÉTATHÈSE ET RETOURNEMENT DE LA RACINE

Le mouvement propre de la racine s'est manifesté jusqu'ici par une mutation dans ses phonèmes ; il va se manifester ici par l'ordre même de ceux-ci qu'il va retourner en tout ou en partie.

Le retournement partiel porte le nom de métathèse ; le total porte celui de renversement de la racine.

a). — Métathèse proprement dite.

Les exemples en sont nombreux dans toutes les langues, et généralement le sens n'est pas modifié.

On peut citer les suivants :

Latin : *crevi* de *cerno; sprevi* de *sperno* ; *stravi* de *sterno*.

En Egyptien la métathèse est fréquente. On peut citer *asbt* qui devient *astb ; seb-t* qui devient *setb*, englobant ainsi par infixation un suffixe au milieu de la racine.

b). — INVERSION TOTALE DE LA RACINE.

Ce procédé très curieux se produit en différentes langues.

En Grec, avec changement de sens : κορ-ωνις, couronne, καρ-υον, noix, et par *rk*, renversement de *kr*, ροικ-ος, courbe.

En Letto-Slavon, *kor-u*, globe, *kor-iti*, courber, et par renversement de *kr* en *rk* : *rok* année (cercle), *ruka*, main ; Lithuanien : *raukti*, plier.

En Latin, à côté de *curvus*, courbe, *arcus*.

En Germanique, à côté de *kehren*. tourner, *rak*, le golfe, *reig-en*, la ronde.

En Sanscrit, à côté de *kir-itha*, couronne, *ratin*, le coude. *ratha*, le char.

Mais il est bien plus fréquent en vieil Egyptien et en Copte où il a été noté par M. Carl Abel. En voici des exemples:

Ab et *ba*, pierre, mur ; *ar* et *rā*, faire ; *ken* et *nek*, briser ; *ser* et *res*, partager ; *teb* et *bet*, figure ; *peh* et *hep*, aller ; *gorp* et *porg*, briser ; *shua* et *aush*, le vent ; *fes* et *sef*, purifier.

Ce qui est d'autant plus remarquable qu'il n'y a pas de variation de sens.

Quelquefois il peut y avoir en même temps métaphonie des consonnes :

Ter et *redj*, le but ; *tes* et *shet*, couper ; *sof* et *pose*, boisson ; *rek* et *her*, le jour.

La racine aurait donc cette vitalité propre très puissante de se retourner entièrement.

Mais on peut se demander si elle a pu accomplir cet acte d'initiative d'un seul coup, ou si, comme cela est la règle dans l'évolution linguistique, elle l'a fait peu à peu d'une manière indirecte. Nous verrons dans le chapitre suivant qui traite de la croissance et de la décroissance de la racine, que ce dernier *processus* est possible et qu'il expliquerait mécaniquement le phénomène.

Telles sont les mutations que la racine éprouve dans la nature de ses phonèmes ou dans leur ordre respectif.

Passons à ces mutations seulement apparentes, dans le seul but qu'une confusion ne s'établisse pas entre elles et les réelles :

2° MUTATIONS APPARENTES

Le terrain sur lequel nous nous sommes placé présente cette difficulté spéciale, que les phénomènes réels et les phénomènes similaires apparents se touchent de près et sont facilement confondus.

C'est ainsi que la mutation, soit vocalique, soit consonantique, au lieu de venir de la force vive et spontanée de la racine, n'est que le résultat de l'influence sur elle d'une autre racine.

a) *Mutation vocalique apparente ou périphonie.*

Nous avons ailleurs décrit la périphonie qui consiste, en prenant, suivant les cas, divers noms, tantôt à modifier la voyelle radicale sous l'influence de celle du suffixe, tantôt à infixer dans le radical la voyelle de ce suffixe, qui se juxtapose à l'autre ou se combine avec elle. Tant que la désinence persiste, la cause de la périphonie est visible, et il n'y a pas de danger de confusion, mais si ensuite le suffixe vient à tomber, le danger croît, parce qu'alors la modification vocalique interne semble avoir été spontanée. Le danger est plus grand si le suffixe a disparu depuis longtemps et ne se retrouve pas dans des langues congénères.

Par exemple, dans l'Allemand *männ-er*, singulier *mann*, la présence de la désinence *er* explique bien le changement d'*a* radical en *ä*, mais dans l'Anglais le pluriel *men* apposé au singulier *man* n'a plus cette explication ; cependant la comparaison avec l'Allemand empêche toute confusion.

Nous ne voulons parler ici que des cas où, tout souvenir du suffixe ayant disparu, le danger de confusion est très grand.

C'est ainsi que dans beaucoup de langues celtiques le pluriel se forme du singulier par l'infixation d'un *i* dans la racine, ou par la modification de la voyelle de celle-ci ; par exemple, en Breton-Armoricain :

Askourn, os, pl. *eskern*; *baz*, bâton, pl. *biz-ier*; *brān*, corbeau, pl. *brini*; *krochen*, peau, pl. *krec'hin* ; *enez*, île, pl. *inizi* ; *louarn*, renard, pl. *lern*; *troad*, pied, *treid*.

En Mannois, *mac*, fils, pl. *mec*; *doarn*, poing, pl. *duirn* ; *fer*, homme, pl. *fir*.

En Gaëlique, *long*, navire, pl. *luing*; *each*, cheval, pl. *eich* ; *seol*, voile, pl. *siūil*; *grian*, soleil, pl. *grein*.

En Welsh, *march*, cheval, pl. *meirc'h*.

Il en est de même dans les langues germaniques scandinaves :

Sonr, fils, pl. *synir*; *fat*, pl. *fot*; *mus*, pl. *mys*; *lus*, pl. *lys*; *nâttr*, pl. *nœtt*.

Le motif est partout le même; le pluriel était marqué autrefois par un suffixe *i*, analogue à l'*i* de la 2e et de la 1re déclinaison latine; ce suffixe a disparu, mais après s'être infixé dans la racine: de là la formation périphonique du pluriel.

Le même *processus* a peut-être formé le pluriel interne ou brisé arabe; le pluriel externe est en *u* ; il est possible qu'il ait pénétré dans la racine par épenthèse.

Cette cause est aussi l'explication du génitif singulier des langues celtiques. Par exemple, en Gaëlique, si le génitif de *long*, navire, est *luing*, comme le pluriel, c'est qu'autrefois le génitif avait une désinence *i* qui a disparu.

La mutation vocalique spontanée apparente est quelquefois aussi le résultat de ce que les Allemands appellent le *rüekumlaut*, de ce que nous appellerons l'anapériphonie. Voici en quoi elle consiste : lorsque la voyelle radicale s'est affaiblie sous l'influence d'un désinentiel, s'il survient une autre désinence apportant une voyelle contraire, un *a* par exemple, l'effet se détruit et on retourne au premier état. C'est ce qui arrive surtout en Islandais : dans *ketill*, chaudron, par exemple, l'*a* était devenu *i* sous l'influence d'un *i* désinentiel ; au pluriel *katlar*, l'*a* primitif reparaît.

b) *Mutation consonantique apparente.*

C'est précisément encore dans les langues celtiques que nous allons trouver ce phénomène.

On sait qu'après certains mots les consonnes initiales celtiques subissent des modifications, modifications d'ailleurs différentes

suivant que le mot est masculin ou féminin: par exemple *b* se change en *v* ou *p*, *p* en *b* ou *f*, *k* en *g* ou *h*, *g* en *c'h* ou *k*, *t* en *d* ou *z*, *d* en *j* ou *t*, *s* en *z*, *m* en *v*, *gw* et *w* en *ku*.

Voici des exemples : radical, *kein*, dos; masc. *hé gein*, son dos ; fém. *héc'hein* = *he kkein* ; *penn*, tête ; masc. *he benn*, sa tête ; fém. *he fenn*.

Le même phénomène très curieux a été relevé dans le dialecte sarde, d'où les antithèses suivantes, cette fois du singulier au pluriel : *sas casas*, *una gasa* ; *sos poveros*, *su boveru* ; *sos tempos*, *su dempu* ; *sos mmuros*, *su muru* ; *duos rregnos*, *unu regnu*.

Et l'on a trouvé des deux la même explication ; la voici :

Lorsque le substantif commençant par une consonne était précédé d'une enclitique quelconque, pronom possessif, article, préposition, la prononciation unissait ces deux mots et n'en faisait plus qu'un, et les modifications ne se produisaient que dans un seul mot où la consonne initiale serait devenue ainsi médiane. Or, en Celto-Breton, le possessif de la 3e personne était autrefois *hes* pour le féminin, mais *he* pour le masculin. Dans le second cas, l'initiale du mot,se trouvant entre deux voyelles,s'adoucissait de *k* en *g*, de *p* en *b*, en suivant une règle phonétique générale *kein*, dos; masc. *hegein*, son dos. Au féminin, au contraire, l'initiale suivait une consonne *heskein*, puis par assimilation *hekkein*, mais par une autre loi phonétique, quand deux consonnes identiques se suivent, elles deviennent simples et s'aspirent, d'où *hec'hein*.

On voit que le procédé, au fond, résulte de l'influence d'un autre mot, et n'est point une modification spontanée de la racine ; mais comme la cause a disparu, l'illusion était facile.

Nous avons dit plus haut, en examinant le *processus* analogue de la langue pongoué dans la formation de son passé,que la cause était peut-être de même nature.

Enfin le procédé employé par la langue poul et la langue serer pour former le pluriel est d'une ressemblance frappante, et peut être supposée la même.

3e Mutations réputées apparentes qui sont réelles.

Par contre, certaines mutations que beaucoup de linguistes persistent à considérer comme apparentes et comme s'expliquant au moins par l'influence de l'accent sont réelles, et le résultat de

la vie propre et de l'acte spontané de la racine. Nous voulons parler de l'*apophonie* déjà décrite.

Suivant les néo-grammairiens, elle serait due à l'influence de l'accent; seulement, tandis que le degré réduit et le degré normal proviennent du retrait ou de la présence de cet accent sur la syllabe même qui est modifiée, l'apophonie n'en serait que le contre-coup. Elle affecterait la syllabe posttonique, et ils apportent, en effet, quelques exemples à l'appui; mais ces exemples sont peu nombreux et nullement décisifs. Ils n'auraient pas subi cette illusion, s'ils avaient fait entrer dans leur observation les langues anaryennes. Là, l'accent n'a nullement influé sur la modification vocalique, et il n'est question ni d'état normal, ni d'état fléchi, et cependant dans les mêmes cas fonctionnels, pour marquer le parfait, par exemple, le même procédé de renforcement de la voyelle est employé. Nous en avons donné des exemples plus haut; ils sont convaincants. La comparaison des langues de différentes familles est de nature à dissiper en phonétique les erreurs qui pourraient naître d'un champ d'expérimentation trop étroit.

CHAPITRE DEUXIÈME

CROISSANCE ET DÉCROISSANCE

DE LA RACINE

La racine, comme un être véritable, naît, croît, décroît et meurt. Il y a lieu d'examiner successivement la croissance et la décroissance, et cela séparément en ce qui concerne les voyelles et en ce qui concerne les consonnes. Enfin l'accroissement est interne ou il est externe.

En ce qui concerne l'emploi, l'accroissement et le décroissement sont ou non polarisés.

A. — ACCROISSEMENT ET DÉCROISSEMENT VOCALIQUES

L'accroissement de la racine ou son décroissement est *interne* ou *externe;* l'accroissement interne est de beaucoup le plus important.

a). — *Accroissement et décroissement internes.*

L'accroissement interne peut être *non polarisé* ou *polarisé.*

1° *Accroissement et décroissement non polarisés.*

La partie médiane et vocalique de la racine peut être plus ou moins pleine, sans qu'il en résulte une modification du sens. Si la partie vocalique est plus pleine, elle se compose, d'une diphtongue; si elle l'est moins, elle consiste en un simple phonème.

C'est ce qu'on peut observer très bien d'abord dans les langues finnoises.

Ainsi la racine *kak, kok, kuk, kek, kik,* courbé (les différences de vocalisation ci-dessous rentrent dans la métaphonie) deviennent sous une forme plus pleine *kauk, kouk, kuok,* et aussi *keik, kiėk, kiuk.*

La racine *kai, koi,* briller, devient *kuoi.*

La racine *kat,* main, devient *kät, ket, kiet.*

La racine *kit, kat,* étroit, devient *kait, kaist, kaisk.*

Celle *tot, tut, tet, tit,* éprouver, savoir, connaître, comprendre, pouvoir, devient *toud, tead, tiet, tait, tuit* par renforcement; elle peut aussi s'affaiblir en *tan, ton, tun, sod,* ou se nasaliser en *tant.*

Le renforcement et la diminution de la racine n'emportent pas ici changement de sens.

L'accroissement se fait donc par la diphtongaison ou l'allongement de la voyelle radicale, et la décroissance par la disparition d'une des voyelles diphtonguées ou l'abréviation d'une des voyelles.

Cette diphtongaison est fréquente dans les langues romanes, où elle se produit dans l'évolution du temps très souvent sous

l'empire du principe de compensation, ce qui lui enlève le caractère spontané, mais aussi dans d'autres circonstances. C'est ainsi que les voyelles longues latines frappées d'un accent se dédoublent souvent en français en une diphtongue, sans que le principe de compensation soit en jeu ; en voici des exemples.

L'*e* latin devient *oi*, l'*a* devient *ai*, l'*o* devient *ou* ; *credere*, croire ; *amare*, aimer ; *lupus*, loup.

Dans la langue anglaise, lorsque la syllabe est longue et ouverte, surtout lorsqu'elle est en même temps accentuée, le son ordinaire se convertit en son diphtongal. En voici les exemples.

All. *du*, Angl. *thou*, Pr. *thaou* ; fr. *épouse*, Angl. *spouse*, Pr. *spaouse* ; All. *kuh*, Angl. *cow*, Pr. *caou*, All. *all*, Angl. *all.*, Pr. *ăll* = *aul.*

Telle est la croissance vocalique interne de la racine par renforcement de sa voyelle. Mais il y a encore d'autres modes de croissance.

L'un d'eux est l'*anaptyxis* vocalique qui consiste à insérer une voyelle entre deux consonnes, par exemple *canif*, après l'Allemand *knif* ; le Pracrit *harisa*, la joie, du Sanscrit *harsha* ; *paduama*, le *lotus*, de *padma* ; *stabulum* de *stablum*, et en Français *estude* de *studium*, *estoc* de *stok*.

La décroissance du mot se fait par la perte d'une voyelle médiane, *caldus* de *calidus*, *sumto* de *sumito* ; Gothique *vulfs* de *vulfas*,

Enfin le phonème peut s'affaiblir : *ursus* pour *orsus* ; *sita*, s'asseoir, pour *seta* ; *giuta*, verser, pour *geuta*.

2° *Accroissement et décroissement polarisés.*

Il s'agit alors de l'accroissement bien connu des langues indoeuropéennes. Suivant Bopp et Schleicher, ainsi que M. Frédéric Müller, l'état primitif de la racine est le plus simple, puis il subit deux renforcements en Sanscrit par l'introduction d'un *a*, puis de deux *a*, dans les autres langues de la famille, par l'introduction d'un *e*, puis au second degré, par celle d'un *o* ou d'*ā*. Il en résulte deux *diphthongaisons successives*, parce que la racine renferme déjà très souvent un *i* ou un *u*. Suivant les néogrammairiens, il n'y a qu'un degré d'accroissement, mais par contre, il y a un degré de décroissement. L'*état moyen* est l'état normal, diphtongué au premier degré. Tout le monde connaît

ces deux systèmes nous n'avons pas à les discuter ici. Pour les deux il y a, au moins, dans un cas, croissance de la racine par le vocalisme interne.

Mais ce qu'il faut remarquer, c'est qu'à la différence de l'accroissement, ci-dessus décrit, des langues ouraliennes, celui des langues européennes est *polarisé*. Il a lieu dans un cas, celui du passagedu degré réduit au degré normal, sous l'influence de l'accent ; dans le second, sans cette influence ; mais dans les deux cas, il a servi à rendre certaines catégories grammaticales.

Dans le système néo-grammairien, il n'y a pas introduction d'une voyelle nouvelle, et alors le phénomène rentre dans la classe des mutations vocaliques du chapitre précédent, excepté le degré réduit qui se rattache au présent chapitre à titre de décroissance.

Au contraire, dans le système du guna et de la vriddhi, ou dans celui de M. Frédéric Müller, il s'agit bien, aux deux degrés, d'une croissance de la racine.

b). — *Accroissement et décroissement externes.*

L'accroissement vocalique est alors assez rare. Il a lieu au commencement des mots dans l'anaptyxis, par exemple *estudio* de *studium*, αμελγω de μελγω ; ανεψιος de νεψιος.

Il a lieu à la fin dans les radicaux thématiques formés par l'addition d'un *a* et si nombreux en Sanscrit.

La décroissance a lieu par apocope dans des cas assez fréquents; on l'emploie pour la formation du pluriel dans les substantifs. Ainsi dans les langues Bullom et Temné, le singulier dérive du pluriel en retranchant la voyelle initiale : *apoken*, les hommes, sing. *poken* ; *irum*, les arbres, sing. *rum* ; *sikil*, les singes, sing. *kil*. Plus souvent c'est le système contraire. En Irob-Saho, c'est la voyelle finale qui tombe pour marquer le pluriel : *aruro*, le serpent, pl. *arur*; *engiro*, écorce, pl. *engir*. De même en Maba; mais alors c'est la consonne qui disparaît.

B. -- CROISSANCE ET DÉCROISSANCE CONSONNANTIQUES.

1° Décroissance.

La décroissance est assez fréquente, avec ou sans emploi spécial.

Dans les langues Indo-Européennes, c'est le plus souvent, et, à l'inverse de l'anaptyxis, une syllabe entière qui est perdue surtout quand au milieu du mot il se trouve deux syllabes identiques : *semestris* pour *semimestris* ; αμφορευς pour αμφιφορευς.

En Egyptien la décroissance, la chute d'une consonne est très fréquente.

D'abord au commencement d'un mot : *hir*, quelqu'un, *ar-t* ; *hes*, voir, *as* ; *het*, lucide. *at* ; *hta* et *ta*, pain ; *hefi* et *aſ*, serpent ; *qeb-h* et *aſ*, voler.

Puis au milieu : *qers* et *qes*, ensevelir ; *merhā* et *mehā*, sépulcre ; *Kahirka* et *Kahka*, 4e mois.

Puis à la fin : *ar* et *a*, être ; *āshr* et *ash*, acacia ; *qert* et *qat*, fermer ; *mer* et *ma*, maison ; *xer* et *xa*, armes.

2° Croissance.

La croissance consonantique est le point culminant de la vie de la racine. C'est elle qui la multiplie et lui donne des rejetons dans tous les sens.

Il existe d'abord une croissance très simple par anaptyxis consonantique : c'est la croissance interne par addition d'un élément étranger, tandis que l'autre croissance a lieu au moyen des éléments propres de la racine. Mais dans le premier cas l'élément *a* n'est étranger qu'en apparence : c'est la transformation d'un des phonèmes de manière à former un phonème de transition.

1ent Croissance par introduction d'un phonème de transition.

C'est le cas de l'anaptyxis consonantique usité dans les langues européennes.

En Grec, par exemple, on insère δ entre ν et ρ; β entre μ et ρ, ν et λ; αμβροτος, pour αμροτος.

En Latin on met un *p* entre *n* et *s*, *m* et *t*.

En Vieux-Slavon, entre *s-r*, *z-r*, *zh-r* on insère *d* ou *t*; on insère *s*, entre *m*, *s*, *p*, *b*, *v*, *m* et un *t* qui suit: *pogrepsti* pour *pogrepti*.

Comme on le voit, le phonème inséré n'est que la transformation d'un des deux phonèmes contigus qui ne peuvent euphoniquement se joindre sans un intermédiaire.

2ent *Croissance par répétition du mot, d'une de ses syllabes, ou d'un de ses phonèmes.*

Le point de départ est la répétition du mot entier; ce n'est que plus tard que la répétition ne s'est plus faite que partiellement sous le nom de réduplication.

1° — Répétition totale du mot.

La répétition totale du mot peut être pleine ou avortée, il faut étudier séparément ces deux cas.

a). — Répétition pleine.

Le Nama redouble le mot entier pour exprimer le superlatif : *nu nu*, tout à fait noir.

Les langues bantou emploient le même procédé pour exprimer le fréquentatif : *hamba*, aller; *hamba-hamba*, errer; *teta-teta*, babiller.

Même procédé dans les langues de l'Yoruba et de l'Odschi : *da*, être couché; *dada*, ramper; *bo*, se courber; *bobo*, s'humilier; *xo*, sauver; *xoxo*, le salut.

En Kanuri, le sens obtenu ainsi est intensif : *le-ngin*, je vais; *lele-ngin*, je me promène.

En Nahuatl, ce procédé donne le pluriel : *teo-tl*, Dieu (*tl* est un suffixe), pl. *teteo*; *koa-tl*, serpent, pl. *kokoa*; *kalli*, maison, *kaka-lli*.

Le Japonais en forme aussi son pluriel : *kuni*, pays, *kuni-guni*; *jama*, montagne, *jama, jama*.

Il en est de même en Malais, *radja-radja*, les rois; *fulu-fulu*, les cheveux.

En Mandchou, *baba*, les lieux.

En Arabe, *was-wasa*, bourdonner; *zal-zala*, mettre en mouvement.

En Egyptien la réduplication totale est très fréquente : *āb* et *ābāb*, résister ; *ām* et *āmam*, manger; *ān* et *ānan*, revenir ; *kes* et *keskes*, incliner ; *resh* et *reshresh*, se réjouir ; *xi* et *xixi*, élargir ; *ben* et *benben*, palmier.

En Indo-Européen *ku-ku*, de *ku*, hurler ; *ghagha*, de *gha*, laisser ; *bhabha* (beben), de *bhi*, craindre.

La répétition totale du mot est un des phénomènes les plus naturels. Nous le rencontrons, non seulement au commencement du langage des peuples, mais aussi à celui du langage de l'enfant. Les premiers mots qu'il prononce sont toujours redoublés : *papa*, *mama*, *nounou*, etc. Ce n'est que plus tard qu'il peut prononcer le mot sans cet appui. L'impression causée par la répétition du même son a des racines acoustiques très profondes. C'est le fondement de la rime dans la métrique. La syllabe exprimée une seule fois n'avait pas assez d'énergie pour frapper l'oreille ; dans l'onomatopée objective elle n'imitait qu'imparfaitement le son. A ce point de vue, le langage primitif se tient entre le monosyllabisme et le dissyllabisme.

b.) — RÉPÉTITION AVORTÉE.

Ce phénomène est extrêmement curieux; il donne un degré jusqu'à présent inconnu de la vitalité et de la spontanéité de la racine, surtout si on le poursuit jusque dans ses dernières conséquences.

Lorsqu'on essaie de redoubler la racine, on sent au bout de quelque temps qu'on pourrait se dispenser de la répétition entière ; et qu'après en avoir reproduit une ou deux syllabes on pourrait s'arrêter, le reste étant sous-entendu dans l'esprit; on obéit ainsi au principe de moindre effort, si puissant en phonétique.

C'est ce qui a lieu fréquemment en Egyptien. Par exemple, je veux répéter la racine *sep*, tuer ; au lieu de dire *sep-sep*, je dirai *sep-se*, laissant le dernier phonème *p* s'éteindre dans le silence, et même je dirai simplement *sep-s*. C'est ce qui a lieu pour les mots suivants :

Mes lotion *mesmu*, flot ; *nek* et *nekn*, frapper ; *sem* et *sems*, prêtre ;

sem et *sems*, cbeval ; *sep* et *seps*, tuer ; *te* et *tet* rester ; *ta* et *tat*, tacher ; *xà* et *xax* étendre : *shā* et *shās-t*, sable ; *tem* et *temt*, unir ; *het* et *hetk*, craindre, *hā* et *heh*, inonder ; *hen* et *henh-it*, le lac ; *sen* et *sent*, appeler.

C'est un des moyens les plus féconds d'augmentation de la racine.

Il en résulte qu'en apparence, et c'est ce que M. Carl Abel avait cru voir dans ses recherches égyptologiques, on a la répétition de l'initiale après la finale. Ainsi compris, ce procédé ne peut se concevoir. Comment serait-on arrivé à transporter brusquement la consonne du commencement à la fin ? Cela supposerait un raisonnement qui n'existe pas dans l'évolution de la langue.

Au contraire, l'idée du redoublement total avorté rend la *processus* tout naturel et mécanique. Des mots comme l'Hébreu *sams*, *telath* ont dû sans doute leur origine à la même cause. Ce n'est qu'une des applications du principe si général du moindre effort.

Ce n'est pas en Egyptien seulement qu'existe la répétition avortée, mais aussi dans d'autres langues.

En Grec, on trouve la répétion du *k* initial dans κλα-ξ, κυλι-ξ

En Latin même fait dans *cir-c* (us).

En Germanique, Anglais *crook-*, All. *krücke* ;

En Tchèque *kr-k*, le cou ; en Russe *kru-g*, la cruche.

En Sanscrit *kr-ka*, gueule.

c). — Répétition ou la partie primitive disparait.

Ce cas est la continuation du précédent et il aboutit à un résultat très important : le renversement complet de la racine, par un moyen mécanique.

Supposons la réduplication du mot : *teb*, la figue ; elle donnera *tebteb*, puis, comme nous venons de le voir en négligeant le dernier *b*, *tebte* ; alors le premier phonème peut tomber, on a ainsi *ebte*, *ebt*, puis bientôt par une raison toute euphonique qui dirige la voyelle unique vers le milieu du mot : *bet* ; nous arrivons ainsi au renversement total de la racine.

Ce procédé est fréquent en Egyptien où M. Abel l'a bien dé-

crit, mais sans en indiquer la cause logique qui doit être celle que nous venons d'expliquer. Voici des exemples :

Ab et *ba*, pierre, *ken* et *nek*, briser ; *peh* et *hep* aller ; *fes* et *sef*, purifier.

Dans les autres langues.

En Grec χηλυς et κα λιξ ; en Latin *ligo*, *lacuna* contre *collum* ; en Germanique *rak*, le golfe, contre *kehr-en*, tourner.

1°). — Répétition de diverses syllabes du mot.

Ce fait est plus rare ; il s'agit alors des deux dernières syllabes. Voici des exemples tirés de l'Egyptien.

Remn et *remn-mn*, le bras ; *unsh* et *unsh-ns*, le loup ; *tben*, le cercle, et *tben-ben*, courir ; *hebn* et *hebn-bn*, se soumettre.

Il y a dans ce fait une réduplication totale abrégée.

a). — Répétition de l'initiale.

Ce phénomène est un des plus fréquents.

En voici d'abord des exemples en Egyptien.

Ben, ceinture, *b-ben*, le cercle ; *bet* et *b-bet*, l'orge ; *kes*, courber, et *k-kes*, danser, *nek* et *n-nek*, frapper ; *rem* et *r-rem*, pleurer, *rem* et *r-rem*, le poisson ; *sen* et *s-sen*, respirer ; *teb* et *t-teb* ; piquer ; *heb* et *h-heb*, chauve.

Dans tous ces cas la signification n'est pas changée.

Dans d'autres langues, cette réduplication est fréquente, mais prend presque toujours une polarisation et une fonction grammaticales.

Dans la langue opata, elle sert à l'expression du pluriel.

Temachi, le valet, pl. *tetemachi*. Il en est de même en Tsihaili : *stom-stomkoats*, filles, en Sahaptin, *pi-piti*, filles ; en Tepère, *te-teodi*, les hommes ; en nima *ma-maina* ; en Tarahuma, *mu-muki*, les femmes.

Dans les langues indo-européennes, la répétition de l'initiale est le moyen régulier de la formation du parfait :

En Latin, *steti*, *spo-pondi* ; en Gothique, *kaiskaid*, *flai-flok*, *fai-frais* ; en Sanscrit, *bi-bher* de *bher*, *tu-tud*, *bu-bhud* ; en Grec, πε-φυκα, λε-λυκα, γε-γραφα.

Les langues romanes ont imité ce procédé de réduplication pour exprimer le parfait, mais l'ont transporté sur la voyelle médiane.

La répétition de l'initiale, à l'exception des procédés précédemment décrits, ne peut s'analyser en répétition totale avortée ; c'est une répétition volontaire de la consonne ou de la syllabe initiale seulement.

b). — RÉPÉTITION DE LA MÉDIANE.

Ce fait est moins fréquent.

On le rencontre dans le Sémitique où il forme plusieurs aspects des verbes. Dans *Kattala* de *katala* on redouble la consonne du milieu, celle de la deuxième radicale.

c). — RÉPÉTITION DE LA FINALE.

Dans beaucoup de langues, la répétition de la finale marque le pluriel.

En Irob-Saho, *dite*, l'obscurité, pl. *ditet*, *gili*, pouce, pl. *gilil* : *af*, bouche, pl. *af of*.

En Sourali, *jid*, route, pl. *jidad* ; *tol*, tribu, pl. *tolal*.

En Haussa, *yasa*, doigt, pl. *yasosi* ; *danga*, jardin, pl. *dangogi*.

En Egyptien, le phénomène est fréquent, mais n'est plus polarisé. En voici des exemples :

am, et *amm*, le feu ; *am* et *amm*, le poing ; *an* et *ann*, conduire ; *arar* et *arar-r*, la vigne; *as* et *as-s*, beau; *ash* et *ash-sh*, l'eau; *āp*, voler et *āp-p*, se hâter ; *āf* et *āf-f*, scarabée ; *qeb* et *qeb-b*, le vent ; *qem* et *qm-m*, créer ; *mer* et *mer-r*, aimer ; *mes* et *mes-s*, naître ; *neX* et *nex-x*, enfant ; *sem* et *semam*, laine.

Telle est la croissance spontanée du mot, ou plus exactement de la racine.

CHAPITRE TROISIÈME

CROISSANCE ET DÉCROISSANCE

ET

MUTATIONS VOCALIQUES

ET CONSONNANTIQUES SPONTANÉES DE LA RACINE

RÉUNIES

La racine a-t-elle accompli à la fois le double phénomène qui est le sujet de sa vie propre en croissant et en décroissant et en même temps en variant ses phonèmes ?

Il est vraisemblable et naturel qu'elle l'ait fait ; ces phénomènes sont d'ailleurs indépendants l'un de l'autre, et s'accomplissent en même temps.

Elle l'a fait,en réalité,avec la largeur admise par chaque langue pour les oscillations phonétiques ; cela ne peut être douteux en présence des exemples que nous allons fournir.

En Indo-Européen, par exemple, les oscillations phonétiques ne sont pas étendues, on change le *p* en *ph*, en *f*, en *v*, pas au-delà ; le *t* en *s*, *th* et *z*, etc. Dans cette limite, la croissance ou la décroissance de la racine n'empêche pas la variation de s'accomplir.

En Egyptien, les oscillations sont très vastes et ces variations considérables accompagnent les phénomènes de croissance. Les exemples sont très frappants dans cette dernière langue :

Hab, le hoyau ; *q-heb,* frapper ; réduplication de l'initiale avec changement de l'*h* redoublé en *q*,

Bek, terre ; *beq-h-ait*, ville ; réduplication de la finale, avec changement du *k* en *h*,

Qem et *qem-h*, discours ; réduplication à la fin de l'initiale changéeen *h*,

Xep et *xepsh,* le fémur, réduplication de l'initiale *x* changée en *sh*,

Pet et *peth*, ouvrir ; réduplication de l'initiale *p* changée en *h*,

Pes et *pesf*, cuire ; réduplication de l'initiale *p* changée en *f*,

Bet et *betn*, mauvais, l'initiale s'est répétée et changée en *b*.

Tes et *shet*, partager, il y a eu retournement de la racine, mais en même temps *sh* est changé en *s*.

Mes, couper et *seb*, le glaive ; retournement de la racine et changement d'*m* en *b*.

Neh prendre, et *sxem*, combinaison de retournement de la racine et de sa croissance par $x=s$.

Ces résultats sont bien acquis à la science. De la combinaison de tous ces phénomènes peuvent naître de nombreuses racines nouvelles, et en même temps ces racines se trouvent réunies les unes aux autres, rattachées à une racine plus simple.

Un égyptologue distingué M. Carl Abel va beaucoup plus loin. Il prétend que les oscillationstrès larges entre les phonèmes qu'il a observées en Egyptien ont été applicables dans un temps prélinguistique à d'autres langues, en particulier, à l'Indo-Européen et au Sémitique, qui depuis et dans l'état actuel n'admettent qu'une oscillation beaucoup moins large, et au moyen des racines ainsi décomposées il essaie d'établir des comparaisons entre les trois familles et de prouver leur unité primitive. Nous avons exposé ailleurs son ingénieux système ; mais nous devons dire que, quelque convaincantes que soient beaucoup des preuves par lui données, il s'agit là de science en voie de formation et non de résultats définitifs acquis à la science, et que par conséquent nous ne pouvons en tenir compte dans le présent travail ; au contraire, nous avons admis les constatations qu'il a faites à l'intérieur de la lexicologie et de la phonétique égyptiennes pour cette langue elle-même.

CHAPITRE QUATRIÈME

SEGMENTATION DE LA RACINE

La racine, dans des langues peu nombreuses, mais d'autant plus curieuses sous ce rapport, et dont quelques-unes forment un groupe compact, se segmentent quelquefois, et une partie d'elles-mêmes va se reporter sur un autre mot pour exprimer sa relation avec celui-ci.

Ce système dans son application est double, tantôt c'est l'i-

initiale du pronom préfixé au substantif qui se reporte ainsi, tantôt c'est celle de la racine elle-même.

Ces deux situations sont d'ailleurs moins différentes qu'elles ne le paraissent au premier abord. Dans certaines langues, un pronom personnel se préfixe à chaque substantif, mais tellement qu'il fait corps avec lui ; la racine nue ne se prononce jamais ; dès lors le préfixe devient partie intégrante du mot, et quand son initiale va se reporter ailleurs, c'est comme représentant du mot tout entier, et comme si elle étaitcelle de sa racine.

Une troisième situation est celle qui consiste à répéter sur un autre mot, non plus l'initiale, mais la finale du mot qui le domine, finale qui consiste non plus en un pronom préfixé, mais en un suffixe de dérivation.

Enfin quelquefois le phénomène s'oblitère et devient caché, le premier terme en disparaît, on n'en aperçoit plus que le second.

Nous distinguerons la segmentation de l'initiale et celle de la finale, puis dans la première, celle de l'initiale pronominale, avec ou sans perte de l'élément reproduit, et celle de l'initiale radicale.

Premièrement. — Segmentation de l'initiale.

La segmentation de l'initiale porte sur la racine du mot lui-même, ou sur celle du pronom préfixé et confondu avec lui.

A. — *Segmentation de l'initiale radicale.*

Ce phénomène qui est le plus remarquable de tous s'observe dans le Woloff.

Exemples :

S-uf s-u wow sa, la terre desséchée.
M-utila m-u tut ma, le renard petit.
K-ejui g-u magat ga, l'arbre vieux.
G-ui g-u mogat-ga, le chameau vieux.
M-era u-m Yalla ma, la colère de Dieu.
Dhy-abar a Mahomed dhya, la femme de Mahomet.

On voit que l'initiale de chaque substantif dominant *s*, *n*, *k* etc., est répété deux fois, la première sur le relatif *u* : *s-u*, *m-u*, *gu*, etc., la seconde à la fin : *s-a*, *m-a*, *g-a*. Il y a donc bien segmen-

tation de l'initiale qui deux fois se multiplie. Voilà une croissance bien marquée.

On peut rapprocher le cas du Bari qui rentre cependant peut-être dans la catégorie suivante : *lonatser li-o*, mon frère ; *ngote ngi-o*, ma mère, *lonatser li-ot*, ton frère, etc.

B. — *Segmentation de l'initiale du pronom préfixé à la racine.*

Ce système peut être plein, lorsque le mot multiplié par segmentation reste entier après cette segmentation, ou tronqué et dissimulé, lorsque le phonème après s'être segmenté périt.

a). — Segmentation de l'initiale qui persiste.

Ce système est en vigueur dans deux langues africaines : le Bullom et le Temné.

Dans ces langues le pluriel se forme en préposant au singulier les préfixes : *i, a, n, m, si, ti*, suivant les cas, ce qui forme différentes classes, mais au pluriel seulement. C'est ce préfixe qui se répète sur le mot dominé.

Apoken a-kelen, les hommes bons; *ti-kil, ti-bomung*, les maisons hautes.

Mais c'est dans la grande famille australe des langues bantou que le système est en pleine vigueur ; nous l'avons décrit ailleurs en détail, nous ne voulons ici que l'expliquer.

Les pronoms personnels de la 3e personne sont très nombreux dans ces langues, et par exemple en Cafre, ils forment douze classes, chacune s'applique à une catégorie différentes d'objets, Ce sont : 1° *um, u*, 2° *ili, i*, 3°, *im, in*, 4° *isi*, 5° *umu*, 6° *ulu*, 7° *aba*. 8° *a ma*, 9° *izim, izin, izi*, 10° *imi*, 11° *ubu*, 12° *uku*.

C'est l'initiale de ces préfixes qui se répètent sur d'autres mots et sur les formes : 1° *u* ; 2° *l* ; 3° *i* ; 4° *s* ; 5° *lu* ; 6° *u* ; 7° *b* ; 8° *a* ; 9° *z* ; 10° *i* ; 11° *b* ; 12° *k*.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la fonction grammaticale de l'initiale ainsi détachée. Qu'il nous suffise de dire qu'elle peut se répéter un grand nombre de fois, qu'elle se place sur le mot en relation génitive, sur l'adjectif, dans l'intérieur du verbe, pour exprimer, soit le sujet, soit le complément, représentant à cette place le substantif d'où elle est détachée.

En voici un exemple tiré de la langue congo :

O ma-*tadi* mama ma-*mpembe* ma-*mpwena* *i* ma-*ū* mama
les pierres celles-ci blanches grandes ce sont elles que
tw-am-*wene* *ezono.*
nous-elles-vîmes hier.

E kin-*kutu* ki-*aku* ki-*avididi ezono* ki-*solokele* ak-*ieiy?* *I* ki-*au*
l'habit votre perdu hier revenu où est-il? C'est celui
kiki *o mo* *nzo* *mbwene* ki-*o.*
que dans maison je vis lui.

Ce qui nous importe ici, c'est le détachement de la racine. Or ce détachement a lieu directement du pronom personnel affixé, mais ce pronom personnel avait auparavant fait corps avec le mot, de sorte que c'est bien l'initiale du mot lui-même qui se détache.

Quelquefois le procédé s'oblitère, et on croit avoir affaire à une variation vocalique interne, telle que celle que nous avons décrite, mais ce n'est qu'une apparence. Tel est le cas du Pongoué. Dans cette langue, le pronom préfixé au mot dominant a pris souvent la forme d'une simple voyelle qui quelquefois se combine avec celle initiale; d'autre part, le nombre des classes et des pronoms qui les expriment se réduit, d'où :

Ido, pierre, pl. *ado* ; *iloshi*, citron, pl. *aloshi* ; *ejango*, livre, pl. *yango*; *egara*, caisse, pl. *gara* ; *oga*, roi, pl. *aga*.

Au contraire, le préfixe, lorsqu'il se reporte sur le mot dominé, au lieu de s'abréger, se réintègre, et il apparaît sous une forme analytique au lieu de la forme synthétique.

Mboni yi Paul, la chèvre de Paul ; pl. *i-mboni si Paul.*
E-poùe ji ngowe, la chaise du capitaine ; pl. *poùe ji ngowe.*

Dans ce dernier exemple, le pluriel *poùe* est désormais sans préfixe, mais ce préfixe latent reparaît sur le second mot dans *ji*, ce qui nous amène au système suivant.

b). — Segmentation de l'initiale qui disparait sur le premier mot.

C'est le système des langues du Caucase.

Dans ces langues, les préfixes pronominaux joints au substantif sont beaucoup moins nombreux, il n'y a que quelques classes

qui correspondent à notre masculin, à notre féminin, puis à l'animé, et à l'inanimé ; ce qui est remarquable, c'est que ce préfixe qui suit la classe du mot dominant n'est pas exprimé sur celui-ci, mais seulement sur le mot dominé.

Voici des exemples :

En Kazikumũk, *vinu d-uri*, la mère est ; *ninu-xlu b-uri*, les mères sont.

En Artschi, *dia u-i*, le père est ; *bua d-i*, la mère est ; *nosh b-i*, le cheval est.

En Hùrkan : *r-urshi d-isthali sa-r-i ava-isi-r* — fille elle-petite elle-est mère — avec (comparée) — elle.

Deuxièmement. — Segmentation de la finale.

Ce n'est plus l'initiale du mot dominant qui se reporte sur le commencement du mot dominé, mais sa finale qui se reporte sur la fin de celui-ci, d'où résulte une sorte de rime.

Ce système tout particulier est celui de la langue poul.

Voici des exemples :

Personne rouge	*neddo godioùdo.*
pl.	*imbe hodébé.*
Cheval rouge	*poùtioü ngodioungou.*
pl.	*poutchi goddioùdi.*
Jument rouge	*ndiarlo mbodého.*
pl.	*diarli bodehi.*
Livre rouge	*deftéré hodéré.*
pl.	*defte bodedjé.*
Centime rouge	*dadoungal bodéwal.*
Chèvre rouge	*béwa godiuba.*

L'adjectif prend la finale du substantif pour s'accorder avec lui ; cette finale est un suffixe.

Ce système a peut-être existé à l'origine des langues indo-européennes, quand les déclinaisons étaient moins nombreuses et surtout lorsqu'il n'y en avait qu'une, l'adjectif prenait la terminaison du substantif.

Telle est la dernière manifestation de la vie propre de la racine,

au moyen de laquelle celle-ci se propage hors d'elle-même, non plus par simple croissance, mais par une sorte de *scissiparité*.

Nous ne nous sommes dans la présente partie occupé de la racine que telle qu'elle est composée pendant la période linguistique, et qu'elle est indécomposable par les moyens ordinaires. N'a-t-elle pas eu déjà une vie antérieure, une vie prélinguistique, dans laquelle elle s'est formée déjà de plusieurs éléments, comme la molécule se résout en plusieurs atomes? C'est ce point que nous avons traité dans la partie qui précède et qui a trait à la question plus obscure de l'origine même du langage. Il est constant que certaines racines réputées aujourd'hui racines primaires sont cependant décomposables; c'est ce qui est arrivé pour les racines égyptiennes que nous avons analysées, et plus sûrement encore pour les Sémitiques, dont tantôt la première, tantôt la dernière radicale, est un affixe ajouté, à moins qu'il ne soit un doublet phonétique.

Ce que nous avons voulu en citant des faits curieux et dont quelques-uns sont peu connus, et en en tirant des inductions, c'est démontrer ici que la racine elle-même est capable de mouvements spontanés qu'on attribue faussement à l'influence d'autres mots ou de facteurs étrangers par l'habitude qu'on a prise de voir fonctionner ces derniers, et que par sa seule force, sans recourir encore aux mots vides ni à l'ordre syntactique que nous verrons apparaître au chapitre suivant, elle peut exprimer, non seulement toutes les idées ontologiques et verbales, mais aussi tous les concepts grammaticaux et toutes les relations.

Les racines ainsi modifiées, ainsi multipliées, vont-elles demeurer et former autant de mots distincts, mais exprimant soit la même idée, soit des idées différentes? Lorsqu'elles ont pris naissance par l'harmonie imitative, objective et subjectives, elles étaient peu nombreuses; mais maintenant qu'elles se sont dédoublées, prolongées, diversifiées dans leurs phonèmes, elles sont innombrables. Le langage va-t-il les conserver toutes?

Il ne le peut, en vertu d'un principe général bien certain : à savoir que tout ce qui est inutile pour la fonction doit périr, qu'à la condition de donner à chacune de ces racines un sens différent ou une nuance de sens particulière.

C'est ce qui a lieu au moyen du phénomène de polarisation

que nous avons déjà signalé, mais que nous devons rappeler ici. Deux mots sont synonymes d'abord; puis bientôt leur sens se différencie, quelquefois jusqu'à prendre un sens contraire; le langage se double, en ce qu'il peut exprimer deux fois plus d'idées. La polarisation utilise les doublets d'une même racine. Nous avons vu dans la partie précédente qu'elle utilisait ainsi les racines différentes appliquées d'abord à la même idée.

Lorsque la polarisation n'a pas lieu, ce qui arrive quelquefois, les nombreux doublets créés par la variation d'une racine, sa réduplication, son renversement, périssent en partie, par défaut d'emploi psychologique, et comme inutiles. Il s'établit entre eux une lutte pour la vie, dans laquelle certaines formes de la racine éliminent les autres. Ici les racines par réduplication disparaissent devant celles par variation vocalique; là-bas, c'est cette dernière qui disparaît, et le système de la concordance demeure seule. C'est sous l'empire de l'analogie que se produisent ces éliminations. Un système prédomine dans un grand nombre de racines; les autres le prennent peu à peu ; c'est l'imitation entre elles.

Ainsi dans la vie propre de la racine, trois forces : 1° la force vive qui tend à la développer dans toutes les directions; 2° celle de polarisation qui tend à attribuer un sens différent à chacune des variations, à chacun des doublets; cette force n'est plus créatrice, comme le premier, mais conservatrice; 3° celle de l'analogie qui tend à faire prédominer certains doublets seuls, à détruire ou assimiler les autres : c'est une force destructive.

Nous n'avons encore envisagé que les racines, nous allons passer maintenant à leur réunion pour former d'abord les radicaux, puis les mots entiers, puis les propositions; nous passons ainsi de l'évolution première de la racine à son évolution seconde.

Mais auparavant nous devons nous occuper de la jonction de racines, de manière à former, soit une racine composée, soit une racine dérivée. Cette jonction appartient bien encore à la formation primaire, car elle est très distincte, comme nous l'avons expliqué plus haut de la composition et de la dérivation du mot.

SECTION DEUXIÈME

DE LA JONCTION DE RACINES

Deux cas de jonction existent : 1° celui où il y a composition de deux racines significatives ; 2° celui il y a composition d'une racine significative et d'une racine pronominale, préfixée ou suffixée. Nous renvoyons pour la distinction entre les racines significatives et les racines pronominales à ce que nous avons dit dans la partie précédente.

Nous ne nous occupons pas de la composition de racines, dont la constatation est obscure, mais seulement de la racine en dérivation.

Il s'agit de l'explication des racines dissyllabiques. Nous avons vu que quelquefois la racine simple a été dès l'origine polysyllabique. Prenons, pour exemple, l'interjection objective : *crac* ; l'onomatopée objective qui la produit ne peut se former que par trois onomatopées successives, qui représentent la succession des sons ; une seule serait incomplète et donnerait une imitation d'une action différente.

Cette explication du polysyllabisme ne suffit pas, elle n'est que rarement applicable. C'est alors que diverses autres explications ont été tentées. Elles se basent toutes sur ce fait bien constaté que la plupart des racines polysyllabiques se laissent réduire à un monosyllabe, auquel on a ajouté une ou plusieurs syllabes se retrouvant dans beaucoup d'autres mots, où elles jouent le même rôle déterminateur.

Mais qu'est-ce que ces syllabes ajoutées, ces syllabes déterminantes ?

Constatons d'abord leur principe. Prenons des exemples dans l'Indo-Européen. A la racine *ka*, qui signifie *chanter*, si l'on ajoute un *r*, on obtient *ka-r*, appeler ; de même de *ta*, étendre, en suffixant le même *r*, on obtient *ta-r*, passer, et à son tour, si à *tar*, passer, devenu racine secondaire on ajoute *k*, on obtient *ta-r-k*, tirer, racine tertiaire. Quelquefois il n'y a pas de modification par cette addition de sens, mais un simple doublet : *kru* signifie *entendre*, de même que *kru-s*. De même *ga* et *gham*, aller. Ce qui

est frappant même en cas de variation de sens, c'est la similitude, l'affinité entre ces sens divers. Il suffit de citer : *ta*, étendre et *tak*, couvrir ; *da*, connaître, et *dak*, *dik*, enseigner ; *ar*, être rouge et *arg*, être en flamme, *ka*, courber, et *ka-p*, vibrer ; *gu*, entraîner et *gu-s* désirer. Sans cette identité ou cette similitude de sens, la décomposition de la racine ne serait qu'hypothétique. Nous avons observé le même résultat dans les langues sémitiques. Ce n'est pas seulement la dernière consonne du mot qui peut ainsi être détachée, mais aussi la première. On peut citer dans l'Indo-Européen les doublets *kard* et *skard* ; *skid*, fendre, à côté de *kad*, où l'*s* se détache aisément, ce qui est prouvé par la comparaison seule des deux formes.

On peut détacher à la fois la syllabe initiale et la syllabe finale, et même la syllabe initiale et les deux syllabes finales pour obtenir la racine pure et isolée.

Passons maintenant à la recherche de cette syllabe dérivante. Remarquons qu'elle joue dans le domaine de la racine le même rôle que le suffixe ordinaire de dérivation dans celui du mot. Nous savons que ce dernier suffixe est très varié, qu'on n'a pu en trouver l'origine significative, et que presque toutes les syllabes ouvertes de l'alphabet sont affectées à cet emploi. Il en est de même ici. En particulier, les suffixes sont en Indo-Européen toutes les lettres de l'alphabet.

Un système que nous avons décrit et qui a été soutenu par M. Carl Abel nie l'existence réelle de ces racines dérivantes. Ce ne seraient des racines antonomes qu'en apparence, elles seraient le résultat de la réduplication partielle et avec modifications phonétiques de la première ou de la dernière syllabe de la racine unique. Nous croyons que cette formation a été réelle dans bien des cas, surtout lorsqu'à la réduplication ne s'est pas ajoutée une modification phonétique, ou que cette modification ne s'écarte pas du sens primitif, mais qu'elle ne peut suffire à les expliquer tous.

Un autre système, celui de M. Sayce, niant cette résolution de la racine, pense que toutes les syllabes font partie de celle primitive qui aurait été dès l'origine polysyllabique, et que les suffixes même grammaticaux, ceux de dérivation primaire ou secondaire, du Sanscrit par exemple, n'ont été détachés que par pure abstraction, parce que beaucoup de mots se ressemblaient par la fin et se terminaient par une syllabe homophone.

Nous pensons que les racines polysyllabiques, quand elles ne sont pas formées par les procédés spéciaux que nous avons indiqués, peuvent s'analyser quelquefois en deux racines, la première ordinaire et significative. Quelle est l'autre ?

Nous avons divisé, en commençant, les racines en deux catégories bien distinctes : 1° les significatives ; 2° les pronominales, auxquelles il faudrait joindre, si elles n'étaient si rares ; 3° les interjectives. Nous ne reviendrons pas sur les définitions. Mais il s'agit ici de leur emploi.

La syllabe finale *r* dans *ta-r*, et les deux finales dans *ta-r-k*, la syllabe *k* dans *ta-k* et dans *da-k*, appartiennent aux racines pronominales. Ces racines pronominales ont un sens très vague, comme nous l'avons vu, un sens local ; elles sont destinées à exprimer la relation ; elles entrent dans la composition des mots, et d'abord dans celle des racines dérivées. Elles n'ont pas de sens parfaitement déterminé, et la nuance qu'elles expriment n'est souvent que le résultat de la polarisation ; il en est de même lorsqu'elles sont employées à la dérivation non plus des racines, mais des mots. En Mandchou, on trouve pour la dérivation externe, c'est-à-dire celle des mots, dans les substantifs presque toutes les voyelles : *m*, *r*, *s*, *k*, *g*, *h*, *t*, et dans les verbes : *l*, *r*, *d*, *t*, *x*, suivis de toutes les voyelles ; et en Sanscrit, dans les substantifs *a*, *i*, *u*, *y*, *w*, *s*, *l*, *r*, *n*, *m*, *w*, *k*, *t*, précédés ou suivis de toutes les voyelles ; et dans les verbes *a*, *n*, *t*, *sk*, suivis de voyelles diverses. La ressemblance est frappante, et indique un *processus* universel. Il est vrai qu'il s'agit alors de grammaire et non plus de lexicologie.

La marche est uniforme ; ces racines pronominales servent successivement à former 1° les racines dérivées ; 2° les mots dérivés ; 3° les flexions, car il est maintenant reconnu que les suffixes de flexion ne sont que certaines de ceux de dérivation chargés d'une nouvelle fonction.

Ces racines pronominales qui représentent toute la gamme des syllabes n'ont-ils pris dans la racine composée un sens que par la polarisation, et n'en avaient-ils aucun par eux-mêmes ? Nous pensons qu'ils en avaient un. Comme toutes les racines employées à la formation des pronoms, et pour cela appelées racines pronominales, elles signifiaient d'abord le mouvement et les principales directions de ce mouvement : le départ, la tra-

versée, l'arrivée, et l'exprimaient par une onomatopée subjective.

C'est ainsi que le *k*, *g*, nous semble signifier surtout le point d'arrivée de l'action, ; de *pa*,*pa-k*, prendre,lier ; de *ta*,étendre,*ta-k*, courir; de *da* connaître, *da-k*, enseigner ; *pa-k*, cuire, de *pa*, dessécher. On parvient au lieu ou à l'accomplissement de l'action.

Le *t*, *d*, *s*, au contraire, indique le point de départ : *ar-d*, se lever, de *ar*, aller ; *ta-s*, tirer, de *ta*, étendre.

L'*l*, *r*, indique le passage *ta*, étendre, *ta-r*, passer ; *pa-r*, passer, de *pa*.

Le *p*, l'*m*, l'*n*, indique le repos, l'arrêt dans l'action dont le sens alors n'est presque pas modifié ; *ki* et *kin*, *ga* et *gan*, *dra* et *dram*.

Ces sens sont conformes à ceux d'onomatopée subjective que nous avons décrits plus haut en parlant des pronoms.

La plupart des racines, celles qui ne sont pas tout à fait primaires se seraient ainsi composées : 1° d'une racine originaire significative, 2° d'une racine pronominale jointe, qui aurait donné les premières nuances de sens et aurait causé en même temps le polysyllabisme.

Par ce moyen, le monosyllabe pratique de la forme *skand*, *skad*, *kad*, pourrait se réduire, au moins souvent, en monosyllabe théorique et absolu.

De même, dans les langues sémitiques, le trisyllabisme pourrait se réduire en monosyllabisme par le même moyen. Il suffit de reprendre les exemples déjà cités : la racine *far* engendrant successivement *farra*, *faradja*, *faruda*, *farasa*, *farasha*, *faraga*, et la racine *massa* engendrant *lamassa*.

Se rapportent au même ordre d'idées les préfixes du substantif dans les langues bantou, qui vont quelquefois jusqu'à modifier le sens du substantif.

Mais il ne faut pas exagérer le domaine de cette jonction de deux racines, toutes les deux significatives, ou l'une significative et l'autre pronominale, pour former le polysyllabe. Il faut soumettre les indications qui nous proviennent de l'Indo-Européen et du Sémitique à celles qui résultent de l'examen d'autres familles linguistiques pour les contrôler et voir s'il y a là des principes vraiment universels. D'autre part, si le monosyllabisme que nous avons appelé pratique est souvent l'effet de la construction de deux syllabes, quelquefois aussi, comme nous l'avons dit, il est primordial, sans qu'il soit nécessaire de

remonter à un monosyllabisme absolu, et sans qu'on le puisse.

Examinons dans deux familles voisines l'état des racines, nous y rencontrerons partout le monosyllabisme pratique comme originaire, sans qu'on semble pouvoir analyser au delà.

Dans les lanques Ouraliennes la racine *kav*, recourbé, se présentent sous les formes : *kav*, *kov*, *kȧv*, *kiv*, *kau*, *kuo*, *gav*, *ür-as*, avec toutes les autres variations vocaliques et consonantiques, mais sans pouvoir éliminer le *v* final ou son équivalent, sous peine de changer entièrement le sens ; la consonne finale et l'initiale sont nécessaires à la détermination complète. Dans les langues altaïques, les racines se présentent aussi sous la forme de monosyllabes pratiques, par exemple : racine *tis*, *tés*, *ts*, *is*, *üz*, intérieur ; *kaj*, *kej*, *kj*, *ket*, *kat*, *kül*, retourner, arrière ; les variétés phonétiques sont nombreuses, mais une simple racine *ka*, *kë*, n'aurait pas un sens identique, ni même analogue.

Il en est de même dans la plupart des autres langues. Elles sont toutes monosyllabiques à l'origine, mais en ce sens qu'elles ne renferment qu'une syllabe, c'est-à-dire une seule émission de voix, et qu'une seule voyelle ou diphtongue, quel que soit le nombre des consonnes.

Au point de vue de l'onomatopée objective ou subjective, cela s'explique parfaitement. L'imitation du son, ou celle des mouvements de l'objet, peut ne pouvoir être donnée que par la réunion de plusieurs mouvements de l'appareil de phonation combinés aussi.

Bien plus, le dissyllabisme véritable, celui de la forme *pa-ka*, *ba-da*, peut être nécessaire dès l'origine, si le bruit de l'objet consiste en deux bruits détachés et successifs qu'on imite, ou si son mouvement se compose de deux mouvements distincts reproduits par deux mouvements successifs de l'organe vocal.

De telle sorte que l'état premier a été tantôt le monosyllabisme absolu, tantôt et plus souvent le monosyllabisme pratique, tantôt, mais rarement, le dissyllabisme pratique.

TROISIÈME PARTIE

DE L'ÉVOLUTION PREMIÈRE DU LANGAGE

Nous avons dans une autre étude d'abord essayé de classifier les langues envisagées successivement à divers points de vue, puis envisagées dans leur ensemble. La tâche que nous entreprenons aujourd'hui est tout autre. Nous voulons étudier l'évolution de chaque groupe systématique de langages à travers le temps et voir la marche qu'il a suivie et dû suivre; nous voulons en même temps rapidement montrer que le point de départ n'a pas été le même pour toutes les langues, qu'elles se sont séparées dès l'origine avant de suivre leur route particulière, et que, si leur évolution ultérieure est parallèle, elles ne coïncident pas entre elles dans leur système général. De même que dans l'histoire naturelle sans doute la cellule est au fond de toutes les formations, mais que cependant chaque être a pu, à partir de l'existence purement cellulaire, prendre une direction divergente, de même en linguistique, il s'est formé, croyons-nous (et nous ne nous occupons pas ici du point de vue étymologique et généalogique) dès l'origine, divers systèmes tout à fait différents que nous allons décrire.

Le langage comprend trois parties bien distinctes : la phonétique, la morphologie, la syntaxe ou partie psychologique. Il est impossible d'envisager les grands systèmes du langage à la fois dans ces trois parties. Nous serons obligé de diviser notre observation ; de là la division de ce sujet en trois chapitres :

1° Formation et évolution de la partie *morphologique* du langage.

2° Formation et évolution de sa partie *phonétique.*
3° Formation et évolution de sa partie *psychique* ou *syntactique.*
Nous commençons par la morphologie, quoique ce soit la ligne médiane, parce que c'est là que se produit la division la plus importante.

CHAPITRE PREMIER

ÉVOLUTION PRIMITIVE DES LANGUES
DANS LEUR MORPHOLOGIE

Le point de départ de toute expression grammaticale est certainement la *racine*, et nous entendons par elle : celle qui exprime l'objet ou l'action, non celle en fonction d'expression des relations ou des catégories grammaticales. C'est la racine pure et isolée, à ordre libre. On peut placer l'adjectif avant ou après le substantif ou le verbe. Il n'y a pas de proposition, mais des idées successives ; quelquefois il n'y a qu'une seule idée qui tient lieu de pensée. Il suffit que l'on se fasse comprendre. L'homme qui a faim pourra dire : *pain*, avec ou sans geste, il sera suffisamment entendu ; il n'a exprimé qu'une idée, et cependant on a compris une pensée entière : *Je veux manger du pain.* On comprend à plus forte raison qu'il puisse dire indifféremment *pain manger* ou *manger pain*, ou *moi pain* ou *pain moi.* Point de pensée organique ; dans l'expression, point de proposition ; et cependant le résultat sera le même. La personne se trouvant en pays étranger qui ne connaît qu'un mot de la langue de ce pays, ou des mots sans pouvoir les réunir grammaticalement, se trouvera souvent dans la nécessité de parler ainsi. Le nègre, le sauvage, construisent de même leurs phrases, sans aucun lien.

Nous avons vu dans des œuvres de littérature très modernes, ce système employé partiellement et donnant de beaux effets. On supprime, par exemple, une des catégories grammaticales : celle du temps, tout ce qu'on raconte (des faits anciens) est transposé au présent. L'effet est puissant : on croit assister à ce que l'auteur ne fait, en réalité, que raconter. C'est une suite de

tableaux qui se déroulent devant nos yeux. On va même plus loin dans l'emploi de ce procédé. On supprime souvent l'action, le verbe, et des propositions sans verbe augmentent l'impression picturale. En voici quelques exemples :

« Ciel radieux, lumière intense ; dans les arbres, chants mélodieux d'oiseaux ; gaieté dans les cœurs ; là-bas, dernières gouttes de rosée ; ici, parfum de fleurs, etc. »

Le langage pourrait donc supprimer toute grammaire et être compris ; celle-ci est une civilisation, *un luxe*. Aussi, peut-on aisément concevoir celui par simples racines, où aucune connexion entre elles n'existe, même rudimentairement, et où il n'y a entre elles aucun ordre obligatoire. On peut parler, même alors, avec beaucoup de clarté. Nous verrons que cette clarté peut être diminuée et même détruite dans un stade de l'esprit humain, mais plus ancien, celui où les racines elles-mêmes deviennent indéterminées, où elles peuvent être à la fois substantives ou verbales, mais c'est un point que nous réservons.

C'est de ce point de départ : *la racine pure et isolée à ordre libre*, mais ayant déjà une signification précise, que les diverses langues vont évoluer ; mais à partir de ce point, avant de commencer leur évolution propre, elles vont prendre une *direction différente*.

Dans une *première direction* la racine *restera isolée*, mais les divers concepts grammaticaux s'exprimeront par l'ordre obligatoire des racines entre elles. Ce système s'observe bien dans le Chinois où c'est l'ordre qui décide si tel substantif est sujet ou si tel est objet, ou s'il est complément indirect de substantif ou de verbe ; il est bien connu, nous n'avons pas à insister.

Dans une *seconde direction* la racine ne reste plus isolée : entre elle et la suivante vient s'établir une troisième racine dégénérée, vidée de sens, et qui aura pour unique fonction de marquer les relations. C'est le système de l'expression des relations et des concepts grammaticaux par des mots vides.

Dans une troisième direction, la racine reste isolée, mais non plus immobile, elle varie, croît, décroît, se modifie intérieurement, elle va même jusqu'à changer totalement, enfin elle projette en dehors d'elle un de ses éléments qui va se poser sur un autre mot. Ainsi, elle agit seule, comme dans la première direction, mais non plus par l'ordre respectif, cette fois par des transformations, par une vitalité propre.

Nous appellerons le premier système, système de l'*ordre syntactique* ; le second, système *des mots vides* ; le troisième, système *des variations radicales.*

Il nous semble impossible de rattacher l'un à l'autre chronologiquement et de dire que l'on a passé de l'ordre syntactique au système des mots vides ; c'est cependant ce qui est soutenu pour toute une école, mais cela nous semble faux. Sans doute les langues à ordre syntactique obligatoire sont plus tard quelquefois en même temps les langues à mots vides, car les deux systèmes peuvent se mêler dans une certaine mesure, mais on ne passe pas d'un système à un autre remplaçant le premier ; les tendances des langues dites isolantes à l'agglutination sont des tendances, parce qu'il n'y a jamais dans la réalisation de système absolu, mais uniquement des directions dominantes. Le Chinois est toujours isolant dans son essence, malgré l'introduction de quelques mots vides. De même, on ne passe pas de l'expression par mots vides à celle par variation radicale, quoique le premier système contienne des amorces du second, ou plutôt le reproduise hystégènement par des phénomènes de périphonie, ou accessoirement par des phénomènes d'apophonie. Ces essais restent exceptionnels, et lecaractère essentiel de la langue n'est pas altéré.

Dès l'origine, il y a donc, au point de vue morphologique *trois classes de langues* qui vont évoluer à part, celles à ordre syntactique, celles à mots vides, celles à variation radicale.

Cette évolution que nous allons observer maintenant a ceci de particulier, qu'après un long circuit elle semble revenir à son point de départ, fermer le cercle, de sorte qu'il n'y aurait pas de progrès véritable dans l'évolution d'une langue. C'est ainsi que dans les langues à ordre syntactique, les racines, après être restées isolées, se rapprochent, et le font si étroitement, peu à peu, qu'elles entrent les unes dans les autres, puis elles finissent par s'isoler et rentrer dans l'état d'isolement primitif. Nous verrons le même processus s'accomplir dans les autres systèmes. Mais nous verrons aussi par une observation plus attentive que le retour n'arrive pas à coïncider au point de départ. Il y a un véritable cercle dans la graphique de ce mouvement, mais pas un cercle fermé. Ce cercle continue de courir ; en d'autres termes, il y a, non pas un cercle, mais une *véritable spire* dans le mouvement à la fois circulaire et ascensionnel du langage.

a). — Système de l'ordre syntactique.

Le premier stade de ce système où l'ordre respectif des racines exprime seul des relations est l'*état d'isolement*. Les racines n'ont aucun contact entre elles et semblent même l'éviter ; aucune modification phonétique ne se produit. En général, la racine est monosyllabique, mais cela n'est pas nécessaire, elle pourrait être, et elle est réellement aussi polysyllabique, seulement la structure monosyllabique donne moins de prise à une racine sur l'autre.

Dans le *second stade* les racines *se rapprochent* sans qu'aucune d'elles devienne un mot vide, et en conservant, au contraire, *leur égalité* ; ce sont surtout les *pronominales* qui viennent se joindre au verbe ou au substantif ; l'ordre reste toujours obligatoire, mais la phrase entière arrive à ne plus faire qu'un seul mot ; on pourrait cependant séparer chaque racine, graphiquement, au moyen de tirets, phoniquement en ralentissant la prononciation. C'est le système des langues *incorporantes* ou *polysynthétiques*. Une des réalisations de cet état est la conjugaison objective.

Dans le *troisième stade* les racines ainsi unies en un conglomérat de plus en plus étendu finissent par se fondre entre elles, d'abord par leur phonème initial ou final qui se modifie ou même disparaît. Bien plus, chaque mot, comme dans l'Esquimau, finit par perdre une syllabe entière. L'union est intime, et devient telle par un procédé phonétique de *syncope*. D'autres fois, le procédé reste morphologique. La racine principale s'ouvre et on y insère les autres racines ; c'est ce qui a lieu en Dacotah. Enfin ce ne sont plus les pronoms seuls, mais aussi les substantifs qui sont agglutinés au verbe, ou qui se placent à l'intérieur de la racine de celui-ci.

Dans le *quatrième stade*, quelques mots d'abord sortent du conglomérat, en général, les substantifs, puis quelques-uns des pronoms ; enfin la racine du verbe reste seule avec celle du pronom sujet ; le sujet lui-même finit par se détacher. De *synthétique*, la langue redevient *analytique*, comme elle l'avait été d'abord ; les racines s'isolent de nouveau. Mais d'un bout à l'autre de l'évolution le langage a exprimé les relations unique-

ment par l'ordre syntactique entre les racines, tantôt *isolées*, tantôt *réunies*.

Ce qui s'est opéré dans le cours de cette évolution, c'est un double phénomène de *raréfaction* et de *condensation des racines*. Dans l'histoire naturelle, nous voyons que les divers phénomènes physiques et chimiques et que la formation même des mondes s'opèrent par des raréfactions et des condensations *alternantes* de la matière. De même en linguistique les divers stades de l'évolution de chaque système se rattachent à la condensation et à la raréfaction des racines, lesquelles prennent les noms d'agglutination et d'isolement.

On a pour *point de départ* la raréfaction, ou plus exactement l'*absence de condensation*, ce qui correspond à l'état de non attraction des divers molécules de la matière cosmique, puis la condensation devient de plus en plus forte, pour diminuer ensuite et amener à la raréfaction.

Nous allons constater tout à l'heure le même *processus* dans le système suivant.

L'ordre syntactique est quelquefois direct, c'est-à-dire suivant la formule : 1° *sujet*, 2° *complément du sujet*, 3° *verbe*, 4° *complément direct du verbe*, 5° *complément indirect du verbe* ; quelquefois inverse, suivant la formule ci-dessus, mais *renversée* ; quelquefois *enveloppant*, suivant la formule : 1° *complément du sujet*, 2° *sujet*, 3° *complément indirect du verbe*, 4° *complément direct du verbe*, 5° *verbe*. Mais cette distinction a trait à la partie psychologique du langage, non à son état morphologique.

L'ordre peut se marquer sur les substantifs et être objectif, ou se marquer sur les pronoms et être subjectif, mais cela concerne encore la partie psychologique du langage que nous examinons plus loin.

Enfin la racine, isolée ou non, mais exprimant seule les relations par son ordre, peut renfermer l'idée nette d'un substantif ou d'un verbe ou *flotter* entre les diverses parties du discours ; mais c'est un phénomène qui se retrouve dans les autres systèmes que nous allons décrire et que nous examinerons plus loin une fois pour tous. C'est ce qui fait la distinction entre les langues *formelles* et les langues *non-formelles*.

L'ordre syntactique employé comme moyen d'expression de la pensée détermine donc :

1° La relation entre les mots, le même mot étant sujet ou attribut, régime direct ou régime indirect, ou génitif, suivant sa situation.

2° La catégorie d'un mot parmi les parties du discours, ce mot étant substantif, verbe, adjectif ou adverbe, suivant sa situation.

3° Le sens même du mot, ce mot exprimant tel être, ou tel autre être, telle qualité, ou telle autre qualité, suivant qu'il précède ou suit tel autre mot. On voit de ce dernier emploi des exemples frappants en français. Il suffit de citer les différences de sens dans ces expressions : *homme brave* et *brave homme*, *femme sage* et *sage-femme*, *homme pauvre* et *pauvre homme*.

b). — Système des mots vides.

Ce système est celui qui consacre certaines racines à exprimer les relations, tandis que d'autres expriment des idées de substance (soit êtres, soit actions).

Il y a *division des fonctions*. Quelquefois à l'origine le mot vide ne s'est pas encore entièrement vidé de son sens autonome ; il exprime alternativement une idée d'action ou d'objet et une idée de simple relation. Ce *double emploi* est très fréquent dans certaines langues. La préposition est encore à moitié un substantif, mais bientôt elle n'est plus qu'une préposition. Enfin elle se vide à son tour de son sens prépositionnel, lequel est essentiellement *locatif*, pour prendre un sens plus abstrait, celui d'une relation purement *logique*. De sorte qu'il y a trois degrés dans le *devenir du mot vide :*

1° Un mot plein prend, à côté de sa signification, un sens prépositionnel et locatif.

2° Il perd entièrement son sens primitif et n'a plus qu'un sens locatif.

3° Il perd son sens locatif pour prendre celui d'une relation logique.

L'évolution du mot vide va consister dans les opérations alternantes de *condensation* et de *raréfaction*.

D'abord le mot vide *(vide du sens primitif)* reste tout à fait isolé du mot plein, soit qu'il lui soit préposé, soit qu'il lui soit postposé. C'est le système en vigueur dans la plupart des langues de l'Océanie et de l'Afrique.

Puis le mot vide se rapproche du mot plein, il s'y agglutine : de là, les langues dites *agglutinantes*, mais il n'agit pas autrement sur le mot plein, et le mot plein n'agit pas sur lui ; tout au plus les consonnes qui se touchent s'accommodent-elles entre elles, ce qui distingue alors l'état agglutinant de l'état isolé, distinction qui autrement ne serait guères que graphique. D'un autre côté, le mot vide agglutiné perd son accent.

Puis le mot vide et le mot plein agissent l'un sur l'autre ; alors une bifurcation se produit dans le système.

Tantôt c'est le mot plein qui agit sur le mot vide, tantôt c'est le mot vide qui agit sur le mot plein.

Dans le premier cas, on obtient le phénomène de l'*harmonie vocalique.* Le mot vide, qui s'était *vidé de sens*, se vide maintenant au point de vue phonétique, il *se vide de sa voyelle*, et la remplace par la voyelle du mot plein, pour mieux marquer sa dépendance ; quelquefois il garde sa voyelle et la modifie seulement sous l'influence de celle du mot plein. C'est le système bien connu des langues ouralo-altaïques.

Dans le second cas, lorsque c'est au contraire le mot vide qui agit sur le mot plein, et les mots vides qui agissent les uns sur les autres, on obtient le phénomène de la *flexion.*

La flexion est à *trois degrés.*

Au premier, les divers mots vides agglutinés au mot plein agissent les uns sur les autres ; c'est ce qui a lieu dans la déclinaison sanscrite où l'on ne peut pas séparer l'indice des nombres, celui du genre et celui des cas, tandis que dans les langues agglutinantes ces différents indices ne sont jamais confondus.

Au second, le mot vide modifie la finale du mot plein, se combine avec sa voyelle thématique, d'où il naît une diversité de conjugaisons et de déclinaisons, qui, au point de vue pratique, fait la difficulté des langues flexionnelles.

Au troisième, la voyelle du mot vide (c'est exactement l'inverse de ce qui se produit dans l'harmonie vocalique), agit sur la voyelle du mot plein, vient se placer à côté (épenthèse du zend), ou se fondre avec elle (infection vocalique), ou exerce son influence sur elle de manière à rapprocher phonétiquement sa voyelle (périphonie).

C'est le plus fort degré de condensation, ou autrement dit, de synthèse dans le système du mot vide. A partir de ce moment

et par l'excès même de condensation, la raréfaction va commencer et la synthèse se résoudre en analyse.

Le mot vide qui est plus faible que le mot plein au point de vue phonétique, après avoir, pour ainsi dire, pénétré au sein du mot plein au moyen du phénomène de la périphonie, va périr, il s'atténue et s'efface de jour en jour, puis disparaît ; rien ne va donc plus marquer les relations logiques. Mais par ailleurs se trouvent des prépositions parfaitement isolées des mots pleins, et qui marquent les idées purement locatives ; elles vont y ajouter une autre fonction, celle de marquer désormais les cas logiques, et dès lors nous voici revenus à l'état premier, celui d'expression par un mot vide isolé. Il se produit une *alternance de raréfaction.*

C'est le point actuel de la langue française. Cette raréfaction sera-t-elle suivie d'une condensation nouvelle ? Il est probable que oui, si nous suivons l'analogie de ce qui se passe dans d'autres langues. La préposition se fixera sur le substantif dont elle marque le cas ; les diverses prépositions se fondront entre elles, et la synthèse se reformera. C'est ce qui commence à se produire sur plusieurs points. *De le* devient *du* ; *de les* est devenu *des* ; *à les* = *aux*. D'autre côté, *le ierre* est devenu *lierre*, et il a fallu redoubler l'article *le lierre*. Le nègre qui parle le Français confond constamment l'article et le substantif en un seul mot : *le l'ami*. Enfin dans ses expressions d'*avoir* pour *de avoir* il n'y a réellement dans la prononciation qu'un mot unique. Dans le langage populaire, le Français redevient synthétique.

Dans ce système comme dans le précédent, cet ordre entre les mots, ici entre le mot vide et le mot plein (car il n'y a plus d'ordre obligatoire par ailleurs) est tantôt direct, tantôt inversif, tantôt enveloppant. D'autre part, le mot vide s'attache au substantif par l'intermédiaire d'un pronom ou sans intermédiaire, ce qui le rend subjectif ou objectif. Le tout ressortit au côté syntactique ou psychologique du langage.

c). Système de variation radicale.

Les relations, les catégories grammaticales s'expriment ici par la racine seule, comme dans le premier système, mais d'une ma-

nière différente. La racine n'opère pas par sa place respectivement à une autre, mais bien par ses modifications propres.

Ce système renferme trois procédés bien distincts.

Dans le premier, lorsqu'il s'agit d'exprimer une relation ou une catégorie grammaticale ou une nuance de sens, l'idée principale change de racine ou modifie une de ses voyelles ou une de ses consonnes.

Dans le second, l'idée principale se redouble ou se diminue, ou se retourne.

Dans le troisième, l'idée principale détache une partie de sa racine qu'elle reporte sur un autre mot.

Ici encore se produisent les doubles phénomènes de *raréfaction* et de *condensation*.

Toutd'abord, les relations et les catégories grammaticales s'expriment par un changement total de racine du mot plein. C'est le phénomène de *syncrétisme*. Il a laissé des traces nombreuses sur le pronom. Pour exprimer un pronom au pluriel, on n'ajoute pas à sa racine l'indice de ce pluriel, on en emploie une nouvelle distincte de la première. Nous renvoyons pour les exemples à notre monographie sur le *syncrétisme pronominal*. C'est un système très ancien. Il a réapparu tardivement d'une manière indirecte et hystérogène ; mais son importance gît dans un état primitif où il répondait à un état psychologique spécial. La racine est changée, mais reste dans l'état d'isolement. Quelquefois, au lieu de changer toute la racine, on modifie seulement sa consonne ou sa voyelle. La modification consonantique a lieu dans beaucoup de langues pour la déclinaison du pronom. La modification vocalique domine les langues sémitiques, elle y constitue le phénomène spécial de la variation vocalique qui forme le fondement de sa lexiologie. Enfin elle se retrouve dans l'apophonie des langues indo-européennes et de quelques autres, où la racine, sans influence externe, passe de l'état normal à l'état fléchi.

Puis la racine, au lieu de changer totalement et de rester isolée, projette de véritables rejetons, d'abord d'une manière indirecte comme nous l'allons voir, puis d'une manière directe. Dans tous ces cas les langues sont harmoniques ou à accord.

Le moyen indirect est formé par les pronoms : c'est celui employé par les langues bantou. Nous avons bien des fois exposé

ce système. Chacun des substantifs se range sous diverses classes exprimées par un pronom spécial qu'on lui adjoint ; dès lors ce pronom fait corps avec lui, et même quelquefois la signification devient unique et indivisible. En langue suahili, par exemple *m-tu* pl. *wa-tu* l'homme, et *ki-tu* pl. *vi-tu* la chose. Le sens du mot varie suivant le pronom .préfixe, de sorte qu'on ne peut plus détacher les deux mots. Lorsque le mot a été ainsi fixé, s'il vient à dominer un autre mot, il projette sur celui-ci une partie de son pronom préfixe qui avait fini par faire corps avec lui-même, d'où Suahili *vi-su via Mzungu* les couteaux des Européens ; *wa tumma wa-Mzungu*, les esclaves des Européens.

Le moyen direct se passe de l'intermédiaire du pronom. Lorsqu'il s'agit, par exemple, d'exprimer la relation génitive, on détache le phonème initial du mot dominant, et on le reporte, en le répétant, sur le mot dominé. C'est ce qui a lieu d'une manière très curieuse en Woloff. *Gui* signifie *arbre*, et *magat* vieux. On dit *gui gu-u-magat*, un arbre vieux ; on répète même jusqu'à deux fois l'initiale du mot dominant, *suf* signifie terre, et *wow* sec ; on dit *suf s-u-wow sa*, la terre sèche.

Enfin les langues emploient, non plus un changement ou une modification de la racine, ni un accord entre les racines, mais bien un accroissement ou un décroissement ou un retournement de la racine. Celle-ci est douée d'une forme vive et par elle-même capable de mouvement. C'est ainsi qu'elle accomplit le phénomène de la méthathèse, et celui plus complet du *gégenläut*, en vertu duquel elle se retourne entièrement, ce qui est fréquent en Egyptien. D'autre côté, la racine se redouble, soit totalement, soit dans l'une de ses parties, c'est ainsi que les langues indo-européennes forment leur parfait, et beaucoup d'autres leur pluriel. Enfin la racine se vide et alors la voyelle disparaissant devient à l'état réduit, phénomène fréquent dans les langues Indo-Européennes, ou bien elle prend une consonne, ce qui arrive dans les racines trilitères du sémitique, bilitères de l'Egyptien, ou bien, au contraire, la racine s'intègre, et ajoute une consonne, en redoublant celle de la fin, ou celle du commencement, avec ou sans modification de cette consonne. Plus tard, ces accroissements tombent, et la racine retourne à son état primitif.

Plus tard encore, on arrive d'une manière hystérogène au point

de départ en exprimant beaucoup de catégories grammaticales par un changement de racines, c'est ce qui arrive dans τρεχω, εδραμον ; *fero*, *tuli* ; Celtique *den* et *tud*, etc., par spécialisation du sens de différents doublets.

Ici de nouveau on a parcouru *une série de raréfactions et de condensations*. D'abord les racines sont séparées, elles sont raréfiées ; puis, dans les langues à accord, il se fait une condensation, une des racines projette sur l'autre une partie d'elle-même, puis la raréfaction se fait de nouveau, on en revient à l'expression par des modifications nouvelles de la racine isolée.

Ce retour au point de départ constitue encore ici la marche cyclique ou plutôt la marche spiraloïde de l'évolution linguistique

Nous dressons de tout ce qui précède un tableau de la formation et de l'évolution du langage, au point de vue morphologique.

TABLEAU DE L'ÉVOLUTION DU LANGAGE

AU POINT DE VUE MORPHOLOGIQUE

Toutes les langues emploient à la fois les trois systèmes indiqués horizontalement dans ce tableau, mais dans des proportions différentes qui leur sont caractéristiques.

RACINE PURE ET ISOLÉE
A ORDRE LIBRE

Expression des relations et des catégories grammaticales par l'ordre respectif des racines.	Expression par les mots vides.	Expression par le changement, la modification, la croissance ou le transport de la racine.
Les racines restent isolées. (Etat de raréfaction, analyse).	Les mots vides restent isolés les uns des autres et des mots pleins. (Etat de raréfaction, analyse).	Changement total de la racine. (Raréfication) (langues syncrétiques, concrètes).
Les racines se réunissent en un seul mot, mais sans confusion (langues incorporantes) (composition). (état de condensation, synthèse).	Les mots vides s'agglutinent aux mots pleins. (Etat de condensation, synthèse, Dérivation).	Modification d'un ou de plusieurs phonèmes de la racine (voyelles ou consonnes). (Variation vocalique, apophonie langues syncrétiques abstraites. (dérivation sans mots vides).
Les racines se fondent ensemble et s'emboîtant, en perdant une partie de leurs phonèmes (languesen capsulantes)	Les mots vides subissant l'influence des mots pleins (harmonie vocalique). Les mots pleins subissant l'influence des mots vides. (Flexion)	La racine projette une de ses parties qui va s'unir à un autre mot (langues à accord) tantôt avec l'aide d'un pronom personnel, tantôt sans cet aide, condensation.
Les racines entrent l'une dans l'autre par infixation.	Flexion par coalescence des mots vides entre eux.	La racine croît, décroît, se redouble en tout ou en partie, avec ou sans modification phonétique (condansation).
Les racines se détachent et redeviennent libres par la rupture de la polysynthèse. (Etat de raréfaction, analyse).	Flexion par soudure du mot vide au mot plein.	Changement total de racine pour exprimer l'idée avec les diverses catégories grammaticales (raréfaction)
	Flexion par modification du mot plein sous l'action du mot vide.	
	Le mot vide agglutiné et fléchi s'oblitère et est remplacé par un autre mot vide isolé. (Etat de raréfaction) Analyse.	
	Le nouveau mot vide isolé s'agglutine à son tour au commencement du mot plein. (Etat de condensation nouvelle).	

Dans ce tableau : 1° le point initial : *racine isolée*, etc., représente la racine, la *matière linguistique morphologique*.

2° L'ordre vertical représente surtout le milieu du temps, c'est-à-dire celui de l'évolution successive dans un même système morphologique.

3° L'ordre horizontal représente le milieu de l'espace, c'est-à-dire la division ethnique des systèmes morphologiques primordiaux.

Ce qui domine dans le n° 2, l'ordre vertical ou celui du temps, c'est le *mouvement* ; c'est ce mouvement qui agissant en deux sens contraires alternativement donne la raréfaction et la condensation.

Dans les trois systèmes exposés horizontalement dans le tableau, on trouve d'abord la matière linguistique : l'idée principale ou le mot, puis l'idée déterminante ou le mot vide, puis le son ou phonème.

Nous passons à la formation et à l'évolution des langues au point de vue psychologique et syntactique.

CHAPITRE DEUXIÈME

FORMATION ET ÉVOLUTION DES LANGUES

DANS LEUR SYNTAXE.

Nous sommes obligé d'envisager les langues séparément dans leur morphologie, dans leur syntaxe, dans leur phonétique, pour arriver à plus de précision, mais nous réunirons le tout plus tard, ainsi qu'il se trouve uni en réalité, lorsque nous considérerons l'ensemble de la grammaire.

La partie psychique ou syntactique du langage est celle qui envisage, non les différentes formes, ni les mots comme composés de phonèmes, mais les idées dans leur expression. Par exemple, le paradigme des flexions des cas des substantifs appartient à la morphologie ; au contraire, le concept des différents cas et leur emploi appartiennent à la syntaxe.

L'idée est, au point de départ de la syntaxe, celle isolée,

comme dans la morphologie la racine isolée et nue. Elle l'est tellement qu'elle est incapable alors d'en produire une autre ; il n'y a pas de filiation d'idées pas plus que d'association ; l'idée est surdéterminée, elle ne désigne qu'un seul être, qu'une seule action munie de tous ses détails : elle est concrète absolument.

Elle est en même temps subjective, elle se forme par rapport à la personne qui parle, et non d'une manière absolue. A ce point de vue, en ce qui concerne les êtres, elle est plutôt pronominale, (pronom personnel) que substantive.

Enfin elle est matérielle et non intellectuelle. Les premières idées sont celles des objets ou des actions visibles ; les autres en dérivent, quant à l'expression, par voie de métaphore.

Puis l'idée pour devenir en relation avec d'autres, de manière à former une pensée ou une fraction de pensée, ou à se constituer en idée nouvelle, prend plusieurs directions.

Dans une de ces directions il y a lieu d'examiner l'ordre des idées entre elles. Quelle est celle qui sera exprimée, qui même sera pensée avant l'autre ? Il y a trois ordres différents : 1ent ou le déterminé passe avant le déterminant, c'est l'ordre direct dont la formule est : 1° sujet, 2° complément du sujet, 3° verbe, 4° complément du verbe, d'abord direct puis indirect ; 2ent ou c'est tout l'inverse ; le déterminant précède partout le déterminé ; 3ent cet ordre inverse conduit à l'ordre enveloppant dans lequel on intercale entre le sujet et le verbe tous les compléments du verbe ; en réalité ce 3e cas ne diffère guères du second, tant qu'on n'établit pas une union entière entre les mots, car alors c'est toujours le déterminant qui précède le déterminé.

Chronologiquement, c'est l'ordre direct qui est le premier, puis vient l'ordre enveloppant, enfin celui-ci se desserre, on retourne à l'ordre libre qui avait été le premier au moment où l'idée n'avait pris encore aucune direction ; enfin, l'ordre redevient direct.

Ici on peut suivre encore le *processus* de la *raréfaction* et de la *condensation*, car l'ordre enveloppant est certainement une condensation.

Dans une autre direction, l'idée peut être soit subjective, soit objective, soit concrète, soit abstraite. Elle peut être ainsi sans rapport avec aucune autre idée. C'est ce que nous avons vu plus

haut. Mais elle peut se servir d'une autre idée pour être subjective, par exemple, lorsqu'on adjoint au substantif un article ou un pronom prédicatif d'une des trois personnes. Elle peut se servir d'un autre pour être concrète, lorsqu'on accompagne nécessairement tout substantif d'un pronom possessif ou le mot de nombre d'un exposant numéral.

Chronologiquement l'idée est, par définition, objective, mais elle devient vite subjective, puis elle se débarrasse de ce lien et redevient objective.

Elle est d'abord, au contraire, concrète, puis peu à peu prend un caractère d'abstraction, mais bientôt comme attirée par un poids naturel, on revient au concret, en ce sens que dans la civilisation avancée on a un mot très distinct pour exprimer chaque action très particulière, ou telle variété d'espèce.

Enfin deux idées se réunissent dans la composition abstraite.

Puis on revient au concret par l'expression de deux idées dans un seul mot.

Dans une autre direction, il ne s'agit plus de l'ordre des idées, ni de leur qualité, mais de leur filiation, du passage d'une idée à une autre. De même qu'en morphologie, le mot se transforme incessamment, que la racine croît, décroît, se modifie, de même dans la syntaxe fait l'idée ; c'est la place de la Sémantique. Celle-ci étudie la multiplication du sens. D'une idée il en naît une foule d'autres. Cette production a lieu par des moyens divers.

Le premier est celui de l'association naturelle des idées, et de l'image fournie par elles. Le mot qui porte l'idée originaire ne change pas, mais le sens qui était unique devient double, triple, etc. et tous ces sens coexistent sur le mot. Il suffit de consulter un dictionnaire, surtout d'une langue très civilisée, pour observer ce résultat, on finit par ne plus reconnaître le sens premier. C'est la fonction propre de la Sémantique de le retrouver et de rétablir la chaîne qui conduit à tous les autres.

Le second moyen est le rapprochement des idées (et on passe ainsi de l'isolement à la condensation). On fait que l'une des idées envoie son impression sur l'autre, et si l'une prend la primauté sur l'autre, c'est dans la dérivation, surtout par les prépositions.

Quelquefois même le mot dérivé s'efface après avoir modifié le sens principal : le mot *Ascension* (de J. C.) suffit seul pour exprimer son ancien déterminant.

Le troisième moyen emploie plusieurs mots, mais non réunis, des mots synonymes à l'origine, des doublets, et donne à chacun des significations différentes qui sont des nuances du premier sens.

Telle est l'évolution des langues dans leur système.

En voici le tableau :

TABLEAU DE L'ÉVOLUTION DU LANGAGE

AU POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE OU SYNTACTIQUE

Idée pure et isolée à ordre libre, absolument concrète, subjective et matérielle.

Direction de l'ordre des idées.	Qualité et sens imprimés aux idées par une autre idée subalterne.	Filiation des idées ou sémantique.
|	|	|
Ordre direct (raréfaction).	Langues subjectives par addition de pronoms.	L'idée restant isolée, mais passant du sens matériel au sens intellectuel.
|	|	|
Ordre inversif.	Langues concrètes par addition de mots intermédiaires.	L'idée restant isolée, mais produisant d'elle-même d'autres idées. (Raréfaction).
|	|	|
Ordre enveloppant. (Condensation.) | Ordre libre.	Langues objectives et abstraites dans la composition.	Idée subissant l'influence d'une autre par dérivation prépositionnelle. (Condensation).
|	|	|
Retour à l'ordre direct. (Raréfaction.)	Retour au concret par l'expression dans un seul mot.	Idée se dédoublant au moyen des doublets. Retour au concrétisme. (Raréfaction).

CHAPITRE TROISIÈME

FORMATION ET ÉVOLUTION DES LANGUES
DANS LEUR PHONÉTIQUE

De même que c'est la racine qui est à la tête de la morphologie et en forme le point de départ, de même que l'idée est le point de départ de la syntaxe, de même fait la syllabe, quand il s'agit de la phonétique.

La syllabe est certainement au commencement isolée et simple, elle se compose d'une voyelle plus une consonne, c'est une syllabe ouverte, celle que nous trouvons dans le chinois Mandarin. Nous savons bien qu'on peut contester cet exemple, que le chinois n'a pas toujours été monosyllabique, et que son monosyllabisme est de décadence, comme celui partiel de l'Anglais et du Français, mais nous pensons qu'au delà de ce monosyllabisme hystérogène se trouve un autre monosyllabisme, primitif celui-là. En effet, il nous paraît impossible que l'homme ait employé d'abord plusieurs syllabes pour exprimer une idée simple, excepté dans le cas où il a voulu donner plus de force à son expression en répétant deux fois identiquement la même syllabe ; cette répétition est même peut-être le germe du dissyllabisme postérieur. Donc le point de départ est la syllabe unique ouverte. Cependant ce n'est une règle que pour quelques langues. D'autres ont commencé par la syllabe suivie d'une consonne, de la forme *pak*, *pat* ; c'est ce que nous avons appelé le monosyllabisme pratique. Il n'y a réellement là qu'une syllabe, puisqu'il n'y a qu'une émission de voix.

Mais on n'en est pas resté à ce point fixe et l'on s'est avancé dans plusieurs directions.

Dans la première, on a varié l'ordre des phonèmes dans la syllabe. De celle ouverte on est passé à la syllabe fermée, puis à celle enveloppante, c'est-à-dire à la fois commençant et finissant par une consonne, le système intermédiaire est plus rare que les deux autres ; enfin on en est revenu à la syllabe ouverte.

Ce *processus* peut se constater historiquement dans les langues

monosyllabiques et isolantes ; la syllabe fut ouverte, cela est certain, mais il s'introduisit peu à peu l'habitude de la fermer par un son nasal ou une aspiration ou une seconde voyelle, enfin par toute consonne ; cela fait, la consonne initiale put tomber. On arriva vite à une accumulation de consonnes, qui semble presque impossible à prononcer, comme dans le Polonais, le Tchèque, le Géorgien. Dans nos langues romanes les finales sont tombées sous l'empire de l'accent ; nous retournons au monosyllabisme et en même temps à la syllabe ouverte. Si l'on consulte surtout le langage des paysans, toutes les syllabes le sont.

Dans une seconde direction, de son monosyllabisme primitif le mot passe au dissyllabisme d'abord, qui est général parmi les langues, puis en trisyllabisme, par exemple, dans les langues sémitiques, puis enfin au polysyllabisme sans autre formule. A partir de ce moment le mot devient trop long, l'accent se place sur la pénultième ou l'antépénultième et sa force augmente tous les jours ; il détruit les syllabes qui le suivent, affaiblit celles qui le précèdent, et bientôt on retourne au monosyllabisme. L'accent tonique n'est plus de syllabe à syllabe, mais de mot à mot.

C'est, en effet, le polysyllabisme qui donne naissance à l'accent, parce que les diverses syllabes d'un même mot ne peuvent se prononcer avec la même force, ou le mot n'aurait pas de hiérarchie, d'unité organique.

De même, c'est le monosyllabisme qui produit les intonations ; les mots ne se détacheraient pas nettement les uns sur les autres s'ils ne se séparaient par une différence de tons.

Dans une troisième direction, on observe les divers mouvements de la syllabe isolément prise. Cette syllabe a sa croissance et sa décroissance. Elle peut être à l'état normal, à l'état renforcé ou fléchi, ou à l'état réduit, au point de vue de son consonantisme ou de son vocalisme. Il faut donc étendre le sens donné aux mots ci-dessus par les néo-grammairiens. Le renforcement peut se faire de bien des manières, et non pas seulement par l'introduction d'un *a* ou d'un *o* suivant les langues. Il existe aussi bien dans les langues finnoises où la syllabe tantôt est en diphtongue, tantôt en voyelle simple. Quant à l'état réduit, il peut se produire sous l'influence de la désertion de l'accent, mais aussi pour d'autres causes.

Chronologiquement nous croyons, contre l'opinion des néogrammairiens, qu'on a commencé par l'état réduit qu'alors il faut plutôt appeler l'état simple, puis la syllabe s'est renflée, pour ainsi dire, lorsqu'on voulait lui donner plus de poids dans l'intérieur du mot, et surtout lorsque l'accent est venu s'y superposer ; dans le premier état, qui est monosyllabique, il n'y avait pas besoin d'accent. Puis, pour des motifs grammaticaux, la racine s'est encore développée. Tel a dû être le *processus*. Enfin la racine s'use, elle s'use surtout dans son vocalisme, et l'on retourne à son état simple.

C'est encore ici l'accent qui joue le rôle principal : c'est le mouvement même ; il produit l'intégration et la désintégration, la condensation et la raréfaction dans la syllabe.

L'accent est le mouvement dans l'ordre phonétique, comme l'action dans l'ordre psychique, et le verbe dans l'ordre morphologique.

Voici le tableau.

TABLEAU DE L'ÉVOLUTION DU LANGAGE
AU POINT DE VUE DE LA PHONÉTIQUE

SYLLABE ISOLÉE
A ORDRE LIBRE
(Etat réduit).

Direction de l'ordre des phomènes dans la syllabe.	Monosyllabisme primitif. (Empire des tons).	Etat réduit.
	Dissyllabisme.	Etat normal. (Empire de l'accent).
Ordre direct (Syllabe ouverte).	Trisyllabisme sémitique.	Etat renforcé ou fléchi.
Ordre mixte. (Syllabe commençant et finissant par une consonne).	Polysyllabisme (règne de l'accent tonique).	Retour à l'état réduit. (Absence de l'accent)
Ordre inverse : syllabe fermée.		
Retour à la syllabe ouverte.	Retour au monosyllabisme. (accent de mot à mot).	

Partie commune à l'évolution dans la morphologie, à celle dans la syntaxe et à celle de la phonétique.

Antérieurement à l'état primitif que nous avons défini dans la morphologie par la racine nue, dans la syntaxe par l'idée isolée, dans la phonétique par le monosyllabe, se trouve un état plus ancien encore, et qui forme bien le commencement du langage.

En effet, la racine nue a une signification nette et précise, quoique très simple ; l'idée isolée est fixe de son côté, on a affaire à un objet ou à une action, et en joignant même sans ordre l'une à l'autre on peut obtenir une pensée ; de même, la syllabe est courte et simple, mais les phonèmes qui la composent sont bien fixés.

Mais auparavant le langage n'a même pas ses ressources ; celles-ci réduites viennent encore à manquer ; le langage dans tous ses éléments flotte au point de vue grammatical, dans une indétermination absolue ; c'est ce qu'on exprime en disant que la langue est *non formelle*.

Reprenons chacun de ses éléments.

Dans la syntaxe, l'esprit ne distingue pas encore si telle *idée* est une *action* ou un *objet*, ou pour être plus exact, tout pour lui est *objet*, il n'y a pas d'action, l'action n'est qu'un objet particulier. Cela se conçoit, l'action ne se voit pas séparément de l'objet ; l'œil perçoit l'objet soit en mouvement, soit sans mouvement, voilà tout. L'esprit, s'il veut parler du mouvement, doit donc le personnifier. C'est le même instinct que celui qui a conduit à la construction de la mythologie et qui a fait de l'amour, de la sagesse, etc., des dieux, des êtres substantiels. La plupart des langues traitent encore les actions comme des objets, en font des substantifs. Ce phénomène n'est pas morphologique, il est bien *psychologique*, nous traiterons un peu plus loin d'un phénomène morphologique dans le même sens, mais il ne faut pas de confusion. Ici le substantif et le verbe ont bien des racines différentes, par conséquent, la morphologie n'est pas en défaut, elle a fourni tous les mots nécessaires. Mais c'est la *psycholo-*

gie qui est la plus courte, et qui traite le mot verbal, comme si c'était un mot substantif.

Dans la morphologie, la grammaire ou la lexiologie ne fournissent pas toujours les mots distincts nécessaires pour distinguer l'action et l'objet ; il n'y en a qu'un qui doit suffire pour les deux : c'est ce qui arrive dans les langues malaisiennes, où *panas* signifie à la fois : *chaud* et *chaleur* ; *belom*, vivant et vie ; *hapan*, se *servir*, et *avec*. C'est le contexte qui décide alors de la partie du discours auquel le mot doit appartenir. Le même fait se produit en Chinois où c'est alors l'ordre des mots qui fixe la partie du discours qu'on a devant soi. Dans tous les cas, il y a bien encore indétermination, mais non plus de la pensée ni du mot.

Dans la phonétique, le même état d'indétermination a régné aussi à l'origine. Dans les labiales, par exemple, on confondait le *b*, le *p*, l'*m* ; dans les dentales le *t*, le *d*, l'*r*, *l* ; dans les gutturales le *k*, le *g* ; même aujourd'hui les Allemands distinguent mal les muettes des sonores correspondantes ; on passera de toutes les nasales aux autres, de *m* à *n* et à *ng*, de toutes les aspirées aux autres, de *f*, *v*, à *s*, *z* et *x*. Quelquefois même les oscillations sont plus étendues et nous voyons les langues océaniennes passer d'une muette à l'autre, de *k* à *t* et à *p*. Il y a alors un état d'indétermination phonétique, qui répond, dans cette partie de la grammaire, à celle que nous venons de signaler dans la syntaxe et dans la morphologie.

Cette indétermination constitue à divers points de vue le non-formellisme des langues. D'habitude cette expression ne s'applique pas à la phonétique, et nous sommes le premier qui l'y ayons étendue, mais l'assimilation s'impose dès que le non-formellisme s'analyse en état d'indétermination.

Mais cette indétermination cesse, et avec cette cessation on arrive à l'état historique des langues.

L'*indétermination cesse par polarisation.*

Dans l'ordre de la *syntaxe*, lorsque le pronom prédicatif naît, on n'emploie plus le possessif à conjuguer à la fois le verbe et le substantif ; lorsqu'il s'agit du verbe, on emploie ce prédicatif ; lorsqu'il s'agit du substantif, on continue d'employer le possessif ; nous avons dit ailleurs et nous répétons ici que la naissance du pronom prédicatif a été le plus grand événement dans l'histoire

des langues. A partir de ce moment, l'indétermination fondamentale a cessé; les idées se sont placées à *deux pôles opposés*, d'un côté, les *objets*; d'autre côté, les *actions*: il y a eu *polarisation psychique*.

Dans l'ordre de la *morphologie*, le même mot ne sert plus à exprimer le substantif et le verbe, lorsque la lexicologie peut fournir un plus grand nombre de mots, chaque mot exprime désormais, l'un le substantif, l'autre le verbe; il y a eu ici polarisation définitive du sens des mots.

Dans l'ordre de la *phonétique*, l'indétermination va cesser aussi. L'*oscillation* se restreint; dans la famille indo-européenne, par exemple, on ne trouve plus cette conversion d'un phonème à l'autre qui fait parcourir à un mot toute la gamme des sons; on ne sort pas des labiales, ou des gutturales, ou des dentales, l'*r* et l'*l* s'isolent. Enfin, on distingue nettement la muette de la sonore correspondante ou de l'aspirée; les mots se cristallisent, tendent à prendre une forme invariable. Les sons se polarisent comme avaient fait les idées et les mots.

Donc, *indétermination* partout au commencement, chaos grammatical, puis peu à peu détermination parfaite au moyen de la polarisation.

D'où distinction entre le *non-formellisme* et le *formellisme* des langues.

Correspondance entre l'évolution dans la syntaxe, celle dans la morphologie et celle dans la phonétique.

Nous avons dû examiner séparément, pour plus de précision et de clarté, la marche de l'évolution dans les trois parties de la grammaire, la syntaxe, la morphologie et la phonétique; mais l'évolution vivante et réelle est *intégrale*, elle marche du même pas dans chacune des parties de la grammaire, et c'est cette correspondance que nous voulons maintenant établir.

Dans chacune de ses parties, si nous suivons l'ordre *vertical*, nous trouvons qu'on passe de la *raréfaction* à la *condensation* et de la condensation à la raréfaction, autrement dit de l'*analyse* à la *synthèse* et de la synthèse à l'analyse, et si nous suivons l'ordre *horizontal*, nous trouvons qu'on passe successivement de l'élément *coordonné* à l'élément *subordonné*, et enfin à l'élément *trans-*

formé. Cette progression dans les deux sens se remarque dans chacune des trois parties de la grammaire. Enfin nous avons déjà établi que le *formellisme* succédait au *non-formellisme*, au moyen de la polarisation dans chacune de ces trois parties.

En faisant l'application de ces progressions, on remarque que l'ordre des mots dans la morphologie correspond à l'ordre des idées (direct ou enveloppant) dans la syntaxe et à l'ordre des phonèmes dans la syllabe, et que, quant à l'évolution historique de cet ordre, la synthèse des mots dans la morphologie correspond à l'ordre enveloppant dans la syntaxe et à la syllabe fermée dans la phonétique, tandis que la structure analytique de la phrase dans la morphologie correspond à l'ordre direct des idées dans la syntaxe et à la syllabe ouverte dans la phonétique.

On remarque de même que le rôle du mot vide, dans la morphologie, ou subordination des mots, correspond à ce qu'est la composition subjective (concrète abstraite) dans la syntaxe et à ce qu'est le polysyllabisme dans la phonétique ; et que, quant à l'évolution historique de cet ordre, le système des mots vides agglutinés dans la morphologie correspond à celui de la composition dans la syntaxe et à celui du polysyllabisme dans la phonétique, tandis que le système de mots vides isolés dans la morphologie correspond à celui de l'expression abstraite et subjective dans la syntaxe, et au monosyllabisme dans la phonétique.

Enfin, on remarque aussi que l'expression par les modifications de la racine isolée en morphologie correspond à la sémantique de l'idée isolée en syntaxe, et à l'état plus ou moins plein de la syllabe en phonétique, et que, quant à l'évolution historique de cet ordre, l'expression par la modification d'un mot unique ou son changement total est une raréfaction, de même qu'en psychique, la sémantique pure et qu'en phonétique l'état réduit, tandis que l'expression par le report sur un mot d'une partie d'un autre mot est une condensation, de même qu'en psychique, la dérivation prépositionnelle, et qu'en phonétique l'état renforcé.

Dans les trois systèmes morphologiques et dans ceux qui leur correspondent au point de vue psychologique et au point de vue phonétique, il faut remarquer l'action que nous avons déjà constatée dans les parties précédentes, de deux facteurs importants : la polarisation et l'analogie.

Les formes grammaticales deviennent, après une époque de stérilité du langage, de plus en plus nombreuses, surtout dans le système des mots vides ; il y a plus de ces mots qu'il n'existe de catégories grammaticales essentielles. Que vont devenir les mots surnuméraires ? La psychique va les employer tous ou presque tous ; chacun va exprimer une nuance de relation différente, et s'il s'agit d'affixes de dérivation, une catégorie ontologique particulière. En Italien les augmentatifs et les diminutifs sont très nombreux ; cependant chacun se distingue de l'autre par une intention tout à fait autre. C'est l'œuvre diacritique, conservatrice en même temps, car, sans elle, les formes inutiles périraient : c'est l'œuvre de la polarisation.

Plus tard on s'aperçoit qu'on a trop de formes distinctes, qu'il y a entre certaines idées ou entre certaines formes une grande analogie ; certaines formes plaisent davantage, on les imite, on on les prend quelquefois en arrachant une partie du radical des mots d'où on les emporte, comme dans le phénomène dit d'*adhérence* ; les autres mots se les incorporent et abandonnent leurs formes premières ; c'est l'œuvre d'imitation causée par un facteur, celui-ci destructif, l'analogie.

Nous en avons fini. Nous croyons avoir montré le *processus* grammatical de toutes les langues, leurs *processus* généalogiques mis de côté. Nous avons indiqué en même temps leur séparation dès l'origine en plusieurs groupes suivant des systèmes essentiellement différents. Il y a ainsi division à la fois quant au temps et quant à l'espace. Cela montre combien la répartition des langues en isolantes, agglutinantes et flexionnelles est incomplète et par conséquent erronée dans l'ensemble. Pour l'établir il a fallu d'abord éliminé tout ce qui concerne la syntaxe et la phonétique pour ne retenir que le point de vue morphologique, puis même sur ce terrain restreint, on n'a observé que dans la succession dans le temps, en ne tenant aucun compte de la division dans l'espace. De ces divisions dans l'espace on n'a retenu qu'une, celle où figure le mot vide par sa présence, sa place ou son absence, sans s'occuper de celles où le mot plein domine seul, mais arrive aux mêmes résultats, de sorte que les langues polysynthétiques n'ont pas de compartiment, sans s'occuper non plus de celles où l'expression a lieu par des modifications internes de la racine, de sorte que les langues sémitiques, si importantes,

n'ont pas le leur, et par conséquent les modifications dans le temps de ces divisions dans l'espace sont aussi prétérits ; on voit de combien une telle classification est trop étroite.

Donc, dans l'espace, division en : 1° ordre des idées, des mots ou des sons ; 2° union des idées, des mots ou des sons, 3° isolement des mots, des idées et des sons ; et dans le premier cas, mouvement de progression, dans le second mouvement d'attraction dans le troisième mouvement interne ou rotatoire de ces mots, de ces idées ou de ces sons.

Dans le temps, division en : 1° mouvement de raréfaction ; 2° mouvement de condensation ; 3° mouvement de raréfaction nouvelle.

Dans la matière linguistique, division en : 1° mouvement en tout sens, 2° polarisation, 3° analogie.

Le tout applicable à la morphologie, à la syntaxe et à la phonétique,

Telles sont, suivant nous, les divisions et les directions de la formation et de l'évolution du langage.

CONCLUSION

Maintenant ,si nous voulons résumer en quelques mots ce que contiennent les trois parties ci-dessus du présent travail, et en établir la synthèse, voici quelle est la marche générale de l'évolution.

L'homme, lorsqu'il cherche à exprimer ses idées par le langage, ne peut procéder d'une manière conventionnelle, il n'a pu le faire que d'une manière naturelle, instinctive et inconsciente. Il a été conduit à imiter le bruit des diverses actions par celui de la parole pour les exprimer ; puis par l'action, en modifiant quelque peu l'expression, il a désigné l'être, auteur de cette action. Mais beaucoup d'actions ne sont pas bruyantes; beaucoup d'êtres vivants ont des cris qui ne sont pas imitables ; aussi cette origine de langage a été nécessairement très bornée c'est l'onomatopée objective.

Alors, surtout quand il s'est agi d'exprimer les idées générales ou grammaticales, l'homme a trouvé instinctivement une concordance entre le mouvement de tel objet ou de telle action, et le mouvement des organes de phonation; un son doux a d'ailleurs paru approprié à exprimer l'état d'un être paisible, un son lent à exprimer une action lente, un son dur au contraire, à traduire l'état violent ; de là, de véritables synchronismes naturels. C'est ce que nous avons appelé l'onomatopée subjective. Il en est résulté que, même entre langues non apparentées, il y a eu des ressemblances, même des identités de racines, véritablement étonnantes. Cependant, d'autres fois, les peuples ont compris d'une manière différente ces affinités.

Chaque racine, une fois formée chez chaque peuple, n'est pas restée immobile, elle a fait varier chacun de ses phonèmes dans une limite d'oscillation assez étroite sur la gamme phonétique, assez pourtant pour obtenir un certain nombre de doublets. Ce nombre s'est augmenté encore parce que la racine s'est répétée

totalement ou partiellement, s'est retournée, et a accompli certains actes de la vie propre qui l'ont diversifiée. De ces doublets, chacun a pris un sens différent, s'est polarisé.

Les expressions d'idées sont ainsi devenues très riches ; elles ont aussi divergé de langue à langue par suite des modifications phonétiques. Mais comment les rapports d'idée à idée, formant la pensée totale, vont-ils s'exprimer dans le langage ? Par des systèmes qui ont été différents dès l'origine, systèmes phonétiques, systèmes morphologiques, systèmes psychologiques, qu'il faut bien dénommer ainsi et examiner séparément pour la commodité de l'analyse, qui se correspondent d'un ordre à l'autre, tel système phonétique ne faisant qu'un dans la synthèse naturelle avec tel autre morphologique et tel autre psychologique.

Dans l'un d'eux, qui ne paraît être que le prolongement du système commun primitif, il n'y a que des racines isolées, lesquelles par ordre respectif sont capables d'exprimer toutes les relations. Cet ordre est d'abord développant, mais il a une tendance à devenir enveloppant et renversé, et il le devient bientôt. D'autre côté, au point de vue phonétique, les racines ont aussi une tendance à se pénétrer mutuellement et à se déformer, étant toutes d'égale valeur, se coordonnant plutôt qu'elle ne se subordonnent.

Dans le second système, les idées secondaires, celles de relation, sont exprimées par des mots spéciaux, des mots vides qui se préposent ou se postposent. L'ordre de ces mots n'est pas fixé essentiellement. Il n'y a, au point de vue phonétique, de fusion qu'entre la racine de substance et celle de relation. Au point de vue psychique, les idées ne sont plus simplement coordonnées, mais subordonnées les unes aux autres, hiérarchisées.

Dans le troisième système, la racine seule se retrouve, mais elle exprime les diverses relations, non par l'ordre respectif, mais par les modifications radicales ; quelquefois ces racines projettent au dehors une partie d'elles-mêmes, s'appliquant à une autre racine et exprimant ainsi la subordination. Dans l'ordre psychique, il s'accomplit quelque chose d'analogue ; l'idée reste isolée, mais se dédouble, ou produit d'elle-même d'autres idées, ou passe d'un sens direct à un sens figuré. Dans l'ordre phonétique, la racine s'intègre ou se désintègre et traverse diverses phases de développement.

Dans chacun de ces trois systèmes, si différents l'un de l'autre, on passe dans la sériation du temps, de la raréfaction primitive à la condensation, puis la condensation se dissout et la raréfaction apparaît de nouveau. Il s'agit de l'analyse et de la synthèse grammaticales.

Dans chacun d'eux aussi, les diverses racines, et même les différents mots, forment des doublets, des synonymes ; mais bientôt chacun d'eux prend un sens distinct, c'est la polarisation ; d'autres fois, au contraire, les formes inutiles se détruisent, et plusieurs se réduisent à une seule, sous l'empire d'une autre force naturelle, celle de l'analogie.

Tel est le point de départ, l'amorce de l'évolution première, la marche générale de l'évolution ultérieure, dont nous avons cru pouvoir tracer sûrement l'esquisse.

En terminant, nous appelons de nouveau l'attention sur ce résultat qui n'était pas notre but, mais que nous avons trouvé au bout de notre chemin, l'identité dans toutes les langues de certaines racines, surtout des racines pronominales, identité qui prouve que les racines premières ne sont pas dues au hasard, qu'elles ont obéi à un instinct qui était une loi naturelle, et que, s'il n'en résulte pas nécessairement que toutes les langues aient une origine généalogique commune, ce qui est possible pourtant, il en ressort au moins qu'elles ont eu le même mode psychologique de formation, et qu'elles peuvent revendiquer une parenté intellectuelle étroite ; il n'y a pas eu convention, mais il y a eu coïncidence non fortuite, et le caractère scientifique et nécessaire de l'évolution ultérieure s'applique aussi à la formation première et à l'origine elles-mêmes.



TABLE DES MATIÈRES

De l'origine et de l'évolution première des racines des langues.



Vannes. — Imprimerie LAFOLYE, 2, place des Lices.

